This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

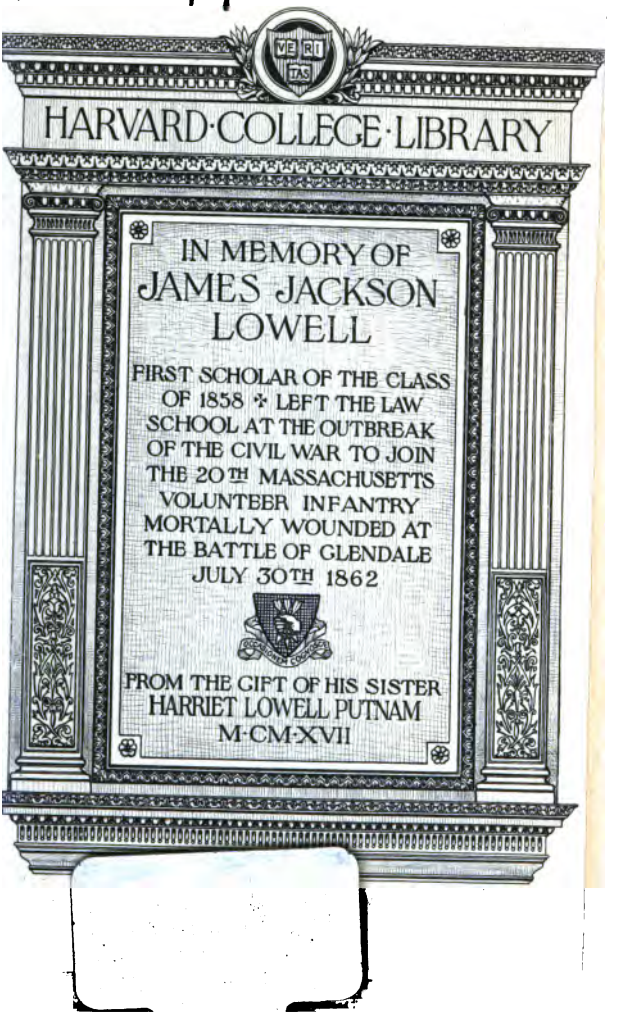
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER LIBRARY
HX K2MM U

PFr 247.8


VE RI TAS
HARVARD·COLLEGE·LIBRARY
IN MEMORY OF
JAMES JACKSON
LOWELL
FIRST SCHOLAR OF THE CLASS
OF 1858 ✣ LEFT THE LAW
SCHOOL AT THE OUTBREAK
OF THE CIVIL WAR TO JOIN
THE 20TH MASSACHUSETTS
VOLUNTEER INFANTRY
MORTALLY WOUNDED AT
THE BATTLE OF GLENDALE
JULY 30TH 1862
FROM THE GIFT OF HIS SISTER
HARRIET LOWELL PUTNAM
M·CM·XVII

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS,

Rédigé par quelques Littérateurs Gastronomes, plusieurs Convives des Dîners du Vaudeville, un Docteur en Médecine, etc., etc., etc.

TOME DOUZIÈME.

OCTOBRE. — 1808.

Ce Journal, qui paraît tous les mois, est envoyé franc de port aux Souscripteurs moyennant *douze francs* par an. On ne peut souscrire pour moins d'une année, qui doit toujours commencer en janvier. *On ne vend point les cahiers séparément.* Chaque trimestre offre une gravure.

Les auteurs qui désirent y faire insérer quelques pièces, et les marchands qui veulent y faire annoncer les articles de leurs fonds moyennant *une exemplaire*, doivent en envoyer le tout, *franc de port*, avant le 20 de chaque mois, au Bureau central de rédaction,

CHEZ CAPELLE ET RENAND,
libraires-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 6.

LIVRES NOUVEAUX.

Nouveau Cours complet d'Agriculture théorique et pratique, contenant la grande et la petite Culture, l'Economie rurale et domestique, la Médecine vétérinaire, etc.; ou *Dictionnaire raisonné et universel d'Agriculture*. Ouvrage rédigé sur le plan de celui de feu l'Abbé Rozier, duquel on a conservé tous les articles dont la bonté a été prouvée par l'expérience; par les Membres de la Section d'Agriculture de l'Institut de France, etc.

M. Thouin, Prof. d'Agriculture au Muséum d'Hist. nat.

M. Parmentier, Inspect. général du Service de Santé.

M. Tessier, Inspecteur des Etablissemens ruraux appartenant au Gouvernement.

M. Huzard, Inspecteur des Ecoles vétérinaires de France.

M. Silvestre, Chef du Bureau d'Agriculture au Ministère de l'Intérieur.

M. Bosc, Inspecteur des Pépinières Impériales et de celles du Gouvernement.

Tous Membres de la Société d'Agriculture de Paris.

M. Chassiron, Vice-Président de la Société Impériale d'Agriculture de Paris.

PFr 247.8

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS.

AVIS IMPORTANT.

Les deux premières années de cet ouvrage (qui se vendent le même prix que celle-ci) ont pour titre : *Journal des Gourmands et des Belles*, ou *l'Epicurien Français*.

Les Cahiers ne se vendent point séparément.

Le prix de chaque année est de douze francs, tant pour Paris que pour la province.

(*Voyez* la première page de la couverture.)

L'ennuyeux Heraclyte
De chagrin s'est nourri.... hi hi hi.
Mais l'heureux Démocrite
Dans ce monde a bien ri.... hi hi hi!

Armand-Gouffé.

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS,

OU

LES DINERS

DU CAVEAU MODERNE.

Rions, chantons, aimons, buvons;
Voilà toute notre morale.

TROISIÈME ANNÉE.
Quatrième Trimestre de 1808. Octobre.

N°. 34.

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ,

PARIS,

CAPELLE ET RENAND, librair.-commissionnaires,
rue J.-J. Rousseau, n°. 6.

1808.

HARVARD COLLEGE
Mar 4, 1924
LIBRARY
J.J. Lowell fd

DINERS

DU

CAVEAU MODERNE.

PREMIER SERVICE.

DE LA PHILOSOPHIE DE DÉMOCRITE.

Ça, morgué,
C'est un mort gai.
ARMAND-GOUFFÉ.

Nous avons dit qu'avant *Epicure* il existait un philosophe non moins renommé, qui professait la même doc-

trine; cependant *Aristipe* ne fut pas le premier Epicurien; il en est un plus célèbre encore, et encore plus ancien, qui, né dans une ville de *Thrace* aussi connue par ses airs provinciaux que la patrie du bon *Plutarque*, jeta autant d'éclat sur *Abdère* que notre *Béotien* sur *Chéronée*.

Toutefois *Démocrite*, car c'est de lui que nous voulons parler, ne fut point le fondateur de l'Epicuréisme, et même il emprunta d'un autre le système des atômes et du vide, que tant de subtils idéologues nous ont reproduit sous mille formes depuis deux mille deux cents ans: il le reçut de *Leucippe*, son maître et son compatriote, pour le transmettre au sage amant de *Leontium*.

Ce *Leucippe* découvrit, dit-on, les tourbillons de *Descartes* long-temps avant notre *Tourangeau*: un savant, nommé *Huet*, a prouvé cela d'une manière lumineuse. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici; et la plus grande gloire de cet Abdéritain fut sans doute

d'avoir inspiré *Démocrite*, à qui nous devons *Epicure*, lequel endoctrina *Plutarque*, dont les disciples fidèles conservèrent *le feu sacré* de père en fils, et de qui procèdent tant de philosophes du vieil et du moyen âge, par qui s'est transmise la bonne doctrine professée par *Saint-Evremont*, avouée par tous les beaux esprits du dernier siècle, recueillie par le Caveau, et cultivée au Rocher de Cancalle.

Cette filiation en vaut bien une autre, et il nous serait facile d'établir notre *genuit* sur des actes de légitimation incontestables si nous n'avions pas déjà fait nos preuves; mais ne suffit-il pas de nommer celui qui passa sa vie à rire philosophiquement, pour établir nos droits à sa succession? Rire et chanter, quoi qu'il arrive, c'est être de la famille de *Démocrite*. Sa gaieté ne fut pas sans un peu de malice; mais on trouve de nos jours tant de malice sans gaieté, que l'on voudra bien nous pardonner d'imiter quelquefois notre maître en ce point: il n'est guère possible de rire

beaucoup sans rire un peu aux dépens des autres.

Démocrite ne pouvait s'empêcher de trouver ses semblables bizarres, fantasques et ridicules; il les voyait toujours du côté plaisant, et ce n'est certainement pas le plus mauvais côté; il se moquait de leur faiblesse et de leur vanité, de leurs illusions continuelles, de leur légèreté dans les choses graves, de leur gravité dans les bagatelles, de leur admiration pour les sots, de leur haine pour le mérite, de leur respect pour le charlatanisme, de leur mépris pour la vérité; il riait des savans, qui parlent de tout, et des ignorans qui les écoutent; des faquins qui deviennent grands seigneurs, et de la canaille qui les applaudit; il riait des femmes qui se croient aimées, des riches qui se croient heureux, des grands qui se croient honorés, des médecins qui croient guérir leurs malades; il riait des bons habitans d'Abdère, de la soldatesque de Lacédémone, des petits-maîtres d'Athènes; il

riait des folies innombrables de la vie, de la fumée de nos projets, des prétentions de notre orgueil; il riait même de sa propre philosophie; et voilà le comble de la sagesse humaine.

Quel serait parmi nous le philosophe qui pourrait rire de ses systèmes; le chimiste qui pût tolérer que l'on rît de ses expériences, l'avocat de ses plaidoyers, le poëte de ses vers, le médecin de ses ordonnances?

Celui-là sans doute est le plus sage des hommes qui connaît sa folie comme celle des autres: mais les Abdéritains, qui ne connaissaient pas la leur, prirent *Démocrite* au mot sur ce qu'il pensait de lui-même; le croyant fou sur sa parole, ils mandèrent, comme on sait, le fameux *Hippocrate*, afin qu'il lui rendît la raison. Ce grand médecin connut d'abord que le philosophe n'avait pas besoin de lui; prodige de sagacité, qui ne s'est plus renouvelé depuis ce temps-là.

Hippocrate but et rit avec son malade, exemple mieux suivi par ses dis-

ciples modernes; et, ne pouvant persuader aux *Abdéritains* qu'ils eussent besoin de son art pour leur propre compte, il se contenta d'observer, de concert avec *Démocrite*, l'étrange folie dont on prétend qu'ils se trouvèrent tous atteints à la représentation de l'*Andromaque* d'*Euripide*. Les grands effets de la scène produisent bien quelquefois un effet semblable sur nos concitoyens de la bonne ville de Paris; mais ce n'est ni l'*Andromaque* de *Racine*, ni le *Tartufe* de *Molière* qui leur font tourner la tête; il ne faut pour cela rien moins que *la Queue du Diable*, ou les miracles du *Pied de Mouton*, attendu que pour ébranler nos cerveaux il faut frapper d'une toute autre manière que sur des crânes abdérites.

Quoi qu'il en soit, la ville d'Abdère guérit, sans beaucoup de peine, de cette espèce de fièvre théâtrale dont on prétend avoir retrouvé quelques symptômes à Charenton. Nos accès sont aussi de courte durée pour le mélodrame; mais

ils se renouvellent si souvent qu'il est à craindre que la génération toute entière ne perde bientôt le goût et le sentiment; ce qui lui causera une aliénation d'esprit, que tous les *Hippocrates* du monde tenteraient en vain de guérir. C'est pour prévenir cette espèce d'épidémie, qui s'annonce par le dégoût et l'ennui, que nous avons aggrégé à notre société quelques docteurs joyeux, que ne blesse point le rire du philosophe d'Abdère.

Démocrite avait un secret merveilleux pour deviner si les belles qui venaient le voir étaient filles ou femmes: la première fois qu'il vit une jeune personne avec *Hippocrate* il la nomma *mademoiselle*; mais dès la seconde fois il l'appela *madame*; ce qui surprit fort le papa, qui ne se doutait de rien. Le fait fut vérifié, et le médecin confessa que le philosophe avait de meilleurs yeux que lui. Cette recette est encore pratiquée de nos jours par quelques connaisseurs déliés; mais on la livre falsifiée aux prétendus, qui

voient toujours leurs épouses avec les mêmes yeux jusqu'au jour des noces inclusivement.

Notre philosophe était un grand consolateur : son historien raconte que voyant le roi *Darius Ochus* malade de la perte de sa femme la plus chère, il promit de la faire revivre, pourvu qu'on lui trouvât le nom de trois personnes qui n'eussent point essuyé d'adversités dans la vie. *Darius*, comparant son sort à celui des autres, jugea qu'une femme de moins ne ferait pas un grand vide dans son *harem*. *Démocrite* le trouva deux jours après qui riait aux éclats avec une jeune *Corinthienne*, tout récemment arrivée à sa cour; il se prit à rire de son côté de la peine inutile qu'il s'était donnée pour soulager un mal que la nature et l'habitude guérissent mieux que les remèdes.

Démocrite mangea son patrimoine en herbe; ce que plusieurs enfans de famille font aussi bien que lui, sans être philosophes. Mais dans ce temps-là on

notait les dissipateurs d'infamie; loi étrange, qui fut peut-être portée par un sénat de vieux avares, dont les neveux faisaient des dettes. Pour éviter cet arrêt qui ne l'aurait pas fait rire, notre philosophe alla trouver les magistrats, et leur lut son grand *Diacosme*, un de ses meilleurs ouvrages. Cette lecture produisit tant d'effet qu'ils lui firent présent de cinq cents talens, lui érigèrent des statues, et le nommèrent de toutes les académies : c'est depuis ce brillant succès qu'on le vit toujours rire. Il n'est guère d'auteurs, fussent-ils noirs comme madame *Radcliff*, tragiques comme *Crébillon*, graves comme...., ennuyeux comme...., qu'une telle aventure ne fît sauter de joie, et rire à gorge déployée : nous en savons pourtant à qui le même lot est échu, et qui n'ont pas fait le *Diacosme*; ils ont sujet d'en rire, et *Démocrite* aussi.

Nous continuerions, nos chers lecteurs, à vous entretenir de ce philosophe et de la matière inépuisable de

ses ris si nous n'avions à nous justifier sérieusement de mettre en tête de nos volumes le portrait d'un sage de l'antiquité. Un professeur éloquent comme un rudiment, sortant d'une distribution de prix avec accompagnement de musique et de danse, nous apostropha vivement l'autre jour sur le mélange audacieux que nous faisons du sacré et du profane, des vers et de la prose, des chansons et des dissertations, de la philosophie et de la bonne chère.

« N'est-ce pas, disait-il, un scan-
« dale et une profanation de travestir
« en gourmands les personnages les
« plus sobres, en libertins les plus
« continens, en chansonniers des sages
« qui n'ont peut-être jamais ni ri, ni
« rimé, ni mis une chanson sur l'air!
« sans respect pour la vérité, pour
« l'antiquité, pour la sobriété, pour
« l'autorité.....

Il aurait continué si son gosier, altéré par un long discours à la louange du maître de pension, de ses collabo-

rateurs, de ses élèves et des parens de ses élèves, n'eût par un mouvement spontané tourné son geste oratoire vers une bouteille de Bourgogne, dont la puissante influence fit taire notre *Démosthène.*

Nous saisîmes cet intervalle pour justifier notre prose, et défendre l'honneur de la philosophie; nous soutînmes qu'elle n'était ni triste ni monotone; nous osâmes prétendre même que le fût-elle ce ne serait pas un motif pour l'exclure. Les Egyptiens, pour mieux goûter le prix du moment, promenaient une momie autour de la table du festin. Le *sic in Arcadiâ* ajoute à l'effet admirable de l'une des plus aimables compositions du *Poussin.* Il n'y a de monotonie que là où il n'y a point de variété; c'est la magie des ombres qui fait jaillir la lumière d'un tableau: ainsi, si notre prose n'est pas au ton des jolis couplets de ce journal, elle servira à reposer la vue.

Les règles austères du genre sérieux ne peuvent être à notre usage.

Quand je bois je prétends
Qu'*Aristote* n'a point d'autorité céans.

Nous ne prenons des philosophes que ceux dont le système s'accommode au nôtre, et de leur philosophie que ce qui convient à notre doctrine; nous n'aimons pas plus les fèves de *Pythagore* que le brouet noir des *Spartiates*; mais il ne faut pas s'imaginer que les Epicuriens puissent manquer de patrons. Sans compter les quatre que nous avons canonisés dans le courant de cette année, il n'est presqu'aucun des personnages austères que l'on voudrait mettre en opposition avec nous qui ne nous appartienne par quelque endroit: tous ont donné des signes non équivoques d'épicuréisme. Plus d'un stoïcien s'égaya au banquet de *Platon*; *Socrate* voulait que l'on sacrifiât aux Grâces; le caustique *Diogène* était au moins plaisant, et l'on sait que le dur

Caton fut vu plus d'une fois de *Falerne enluminé.*

Narratur et prisci Catonis
Sæpè mero caluisse virtus.

Il n'en est aucun de qui *Démocrite* n'eût eu le droit de rire. Faites comme *Caton*, notre cher professeur, et buvez, croyez-nous; *c'est un parti fort sage*; quelques-uns l'ont blâmé; mais il n'en est point qui ne l'ait pris tôt ou tard, ou s'il en est, ce ne sont pas de vrais philosophes.

CLITOPHON.

*

HORS-D'ŒUVRES.

LE GIBIER ET LES MOINES.

Corneille de la Pierre, dans ses *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, rapporte qu'un moine soutenait et prêchait que le bon gibier avait été créé pour les religieux, et que si les perdreaux, les faisans, les ortolans pouvaient parler, ils s'écrieraient : *Serviteurs de Dieu, faites que nous soyons mangés par vous*, afin que notre substance, incorporée à la vôtre, ressuscite un jour avec vous dans la gloire, et n'aille pas en enfer avec les impies : *Substantia nostra, caro nostra, incorporetur sanctis, ut in iis resurgat ad gloriam, non in peccatoribus ad gehennam.*

SECOND SERVICE.

COURS GASTRONOMIQUE.

AMOURS DE CÉLINE ET DE SAINT-CHARLES.

MADAME DE VERNEUIL après la mort de son mari vint rarement à Paris, quoique son frère l'y invitât souvent; elle restait en Bourgogne, uniquement occupée de l'éducation de sa fille. Elle avait dans son voisinage un vieux jésuite, le père Hubert, homme fort instruit, et d'une dévotion très-tolérante, qui s'était chargé de donner des leçons à Céline sous les yeux maternels : l'organiste d'une église prochaine lui montrait les élémens de la musique; et comme cette jeune personne avait une taille élégante et des grâces naturelles, madame de Verneuil avait pensé qu'il serait temps de lui donner un maître de danse quand elle aurait quinze ans,

et qu'elle serait sur le point de venir se fixer à Paris.

Déjà Céline était dans sa quatorzième année lorsque Saint-Charles demanda à son père la permission d'aller passer le temps des vendanges auprès de sa tante. M. de Manant-Ville y consentit. Saint-Charles n'avait vu sa cousine qu'une fois, à l'âge de neuf ans; mais depuis il avait obtenu le droit d'entretenir avec elle une correspondance, que madame de Verneuil lisait, et qui avait pour objet de donner à Céline une idée de Paris, de ses mœurs, de ses plaisirs, de ses monumens; cette correspondance avait établi entr'eux une sorte d'intimité, de manière qu'ils se connaissaient et s'aimaient d'une amitié sincère sans s'être souvent trouvés ensemble.

Quand Saint-Charles arriva chez sa tante il fut surpris de trouver sa cousine très-grandie et fort jolie. Il était attendu; et comme l'arrivée d'un Parisien dans une société de province est toujours un événement qui excite la curiosité, madame de Verneuil avait réuni chez elle quelques amis et le vieux jésuite instituteur de Céline. Après les premiers propos d'usage et un tour de promenade dans le jardin on servit une collation, et on parla de jouer à de petits jeux. Ici, dit madame de

Verneuil, la bouillote n'est pas en faveur; mais ma fille aime assez les gages-touchés, les charades en action, le mot placé, le jeu des énigmes. Oui, dit Céline, les énigmes; et monsieur, ajouta-t-elle en montrant le père Hubert, en propose de très-difficiles à deviner, mais dont le mot amène toujours quelque chose d'instructif. Jouons donc aux énigmes, ma belle cousine, dit Saint-Charles, puisque c'est votre jeu favori.

On se place en rond, et le jésuite, interpelé de prendre le rôle de Sphinx, demande: *Quel est l'être vivant qui porte son fiel dans sa tête?* C'est un serpent, dit Saint-Charles. — Non, monsieur; c'est un journaliste, dit Céline. — Ah! vous lisez les feuilletons, ma cousine. Ce n'est point cela, mademoiselle, dit le jésuite. Madame de Verneuil nomme *un anchois.* — Vous l'avez deviné, madame, ou plutôt vous saviez que pour cette raison on coupe la tête de ces poissons avant de les envoyer dans le commerce. (1) Mais savez-vous *quel est le premier ingénieur qui a enseigné aux hommes l'art de creuser des mines et des fortifications souterraines?* Les uns nom-

(1) Les Grecs les appelaient Ερυθροκεφαλοι, têtes amères.

ment Sésostris, d'autres Moïse, d'autres Caïn. C'est une taupe, dit Céline. — Vous approchez. — C'est un rat. — Non; mais un lapin, si l'on s'en rapporte à Martial. (1) Je ne crois pas votre auteur, dit madame de Verneuil; car vous m'avez dit que le lapin était originaire d'Espagne, et je pense que les pyramides d'Egypte et les souterrains de Babylone étaient bâtis long-temps avant que l'on eût habité la Bétique et l'Ibérie, ou que les peuples civilisés aient connu les lapins. Il est vrai, reprend le père Hubert, que je les ai fait naître près des Colonnes d'Hercule, (2) et voici mes autorités : Catulle appelle l'Espagne *Cuniculosa Celtiberia* (Celtibérie lapinière); deux médailles frappées du temps d'Adrien représentent l'Espagne sous la figure d'une belle femme vêtue d'une robe et d'un manteau; un petit lapin s'échappe entre ses jambes. Tout le monde rit de cette image, hors le jésuite, qui continue avec un sérieux imperturbable : Cet animal se nommait en hébreu *saphan*, dont les Phéniciens ont fait *spania*, et les Latins *Hispania* (Espagne);

(1) *Gaudet in effossis habitare cuniculus antris.*
Monstravit tacitas hostibus ille viat.
(2) Bochard, *de Animal sacr. script.*, lib. 3, cap. 33.

mais cette dissertation ralentit notre jeu. Je vous ferai encore une question : *Quel est le mets le plus recherché des Dieux?* Cela n'est pas difficile, s'écria Saint-Charles; c'est le nectar. — Vous vous trompez. S'il était permis de choisir entre les Dieux, dit Céline, je dirais que le meilleur mets pour Saturne était un enfant, pour Cérès l'épaule de Pélops; mais comme vous avez généralisé la question, je considère les Dieux comme de purs esprits, pour lesquels les meilleurs mets sont la fumée des holocaustes ou l'encens des prêtres. Saint-Charles était émerveillé de l'esprit et de l'instruction de sa cousine. Je vais bien vous étonner, dit le disciple du bienheureux Ignace, en vous apprenant que ce sont des tripes. Comment des tripes! répéta madame de Verneuil. — Oui, madame. Athénée, parlant d'un grand repas préparé pour Phyloxène, l'un des généraux d'Alexandre, dit : « On y servit d'abord les intestins des « animaux, agréablement arrangés autour de « leurs têtes, dans un même plat; *et c'est « ainsi que les Dieux de l'Olympe font « grande chair avec leurs favoris.* » (1)

Le même auteur dit dans un autre endroit :

(1) Athénée Deipnosoph., l. 4, chap. 7.

« Après la folle entreprise des Titans le genre « humain, délivré de leur tyrannie, se trouva « dans un si grand repos, et jouit d'un si dé- « licieux bonheur, que les hommes, imitant les « Dieux, se faisaient servir dans tous leurs « repas de gras intestins des bestiaux, et leurs « boyaux les plus délicats. »

Homère rapporte que dans un régal magnifique préparé pour Achille on servit des tripes de bœuf, et que cela s'était toujours observé aux repas des héros.

Le souper interrompit le jeu des énigmes, mais non l'érudition du jésuite, qui, voyant servir un lièvre, dit à madame de Verneuil : Vous nous traitez comme Alexandre-Sévère ; cet empereur mangeait un lièvre à tous ses repas ; (1) il faisait grand cas de ce gibier, non parce qu'il le croyait androgyne, ainsi que le pensaient Archélaüs et Varron, mais parce qu'il partageait l'opinion des Romains, qui croyaient l'usage du lièvre propre à embellir le visage, et qu'une personne qui en mangeait sept jours de suite devenait beaucoup plus belle. A ce mot Céline demanda un morceau de rable à Saint-Charles, qui lui répondit très-galamment : Aimable cou-

(1) *V.* Lampridius.

sine, c'est pour vous du superflu. L'instituteur, continuant, rappela le vers de Martial, (1) qui, d'après ce préjugé, met le lièvre au premier rang des quadrupèdes; mais il ajouta l'épigramme du même auteur contre une dame romaine fort laide, qui sur la foi de cette propriété ne se nourrissait que de lièvre, sans être moins hideuse.

Céline, qui recueillait avec soin tout ce qui était instructif dans la conversation de son instituteur, lui dit: Monsieur, parmi les épithètes dont vous vous êtes servi vous avez donné au lièvre celle d'*androgyne*; je ne connais pas la signification de ce mot; voudriez-vous.... Le jésuite, embarrassé, rougit. Madame de Verneuil se mordit les lèvres, et chercha à changer la conversation. Saint-Charles se penche à l'oreille de Céline, et lui dit tout bas: Je vous l'expliquerai. On se lève de table, et chacun se retire.

Saint-Charles, rentré dans son appartement, attend en vain le sommeil; l'image de Céline le poursuit; ses grâces, son esprit et son innocence l'occupent délicieusement, et lorsque la fatigue vient enfin fermer ses yeux un

(1) *Inter quadrupedes gloria, prima lepus.*

songe voluptueux lui retrace encore sa cousine.

A peine le soleil est-il levé, Saint-Charles descend dans le jardin pour respirer l'air embaumé du matin : sa promenade le conduit près d'une jolie laiterie, que madame de Verneuil avait fait bâtir dans un bosquet très-ombragé. Il croit entendre parler ; il s'approche ; c'était la voix de Céline : il tressaille de plaisir.... Mais elle n'est pas seule. Avant de se montrer il regarde par la fente d'un volet fermé du côté du Midi; il voit sa cousine avec sa vieille gouvernante et le père Hubert. Peste soit de l'homme noir ! dit tout bas Saint-Charles. Il se glisse derrière la porte ouverte en dehors, et il écoute. Oui, mademoiselle, disait le jésuite, il y a des peuples qui ne vivent que de laitage ; Hérodote les appelle *Galactopote*. Homère cite les Scythes, les Gètes et les Nomades comme habitués à ce régime. Ce beurre que vous faites avec tant de grâce et de facilité à l'aide de ce petit moulin d'acajou ; ce beurre, que l'agitation seule produit, a été très-long-temps inconnu des Grecs : Aristote en soupçonne l'existence, et ne le décrit que très-imparfaitement comme une huile liquide : ce ne fut, selon Hécatée d'Abdère, que cinquante ans après qu'il fut regardé

comme un aliment, encore les Grecs ne le préparaient-ils pas eux-mêmes; ils le faisaient venir du pays des Parthes, et le nommaient *huile de lait*. (1) A peine les Romains en avaient-ils entendu parler du temps de Pline; cet historien n'en parle que comme d'un remède étranger dont les Barbares seuls faisaient leur nourriture. (2)

Pendant cette dissertation, que Céline écoutait d'un air fort distrait, le beurre était achevé, remis à la vieille gouvernante, qui, après l'avoir lavé dans de l'eau fraîche et disposé en pain, sortit avec l'instituteur, tandis que la jeune petite laitière achevait de ranger les vases ou les cagerons. Dès que les deux surveillans furent éloignés Saint-Charles aborde sa cousine, qui jette un cri de surprise, rougit, et veut fuir. Hé quoi! dit-il, Céline douterait-elle de mon respect? — Non, mon cousin.... bien au contraire.... mais c'est que.... Cet embarras charme Saint-Charles; il rassure sa jolie cousine, et lui offrant poliment la main: Que comptiez-vous faire, lui dit-il, en sortant de la laiterie? — Aller cueillir des fruits au verger, et remplir ce panier pour

(1) Casaubon, *Animad vers. in Athenæ*, lib. 10, cap. 14.
(2) Pline, lib. 11, cap. 41.

notre déjeûner. — Je réclame le plaisir de le porter. Céline consent à recevoir ce léger service, et les voilà tête à tête dans le verger. Le panier de la jeune ménagère ne tarde pas à s'emplir : mais les plus beaux fruits ne sont pas à sa portée ni à celle de son cousin ; elle voudrait cependant les cueillir : une échelle s'offre près de là ; Saint-Charles s'en empare, l'applique contre l'arbre, et se dispose à y monter. Non, non, dit Céline ; laissez-moi le plaisir de choisir moi-même. Elle dit, et monte ; mais bientôt un échelon fléchit : elle chancèle, craint de se blesser, jette un cri, et tombe dans les bras de son cousin. Ciel! s'écrie Saint-Charles ; ô ma bien-aimée ! ne t'es-tu pas blessée? La peur et cette exclamation familière que la circonstance excuse font palpiter le cœur de Céline. L'heureux cousin en sent les battemens. La chute, quoique douce, avait un peu dérangé la robe et le fichu.... un mouvement forcé avait accusé des formes divines.... des charmes nouveaux pour Saint-Charles éblouissent ses yeux : il se trouble, soupire, presse sa cousine sur son cœur, et couvrant sa main de baisers : C'en est fait, lui dit-il ; Charles t'aime pour la vie ; reçois, adorable cousine, le serment que je fais de n'avoir jamais d'autre épouse que toi :

c'est le dernier vœu de mon cœur. — Ce sera le premier du mien, répond Céline, si nos parens.... Ils y consentiront, reprend vivement Saint-Charles, et je brûle de retourner à Paris pour assurer notre bonheur. Mais avant de retourner à Paris il fallait rentrer à la maison, et la cloche du déjeûner appelle déjà tous les commensaux du logis. Saint-Charles prend le panier de Céline, passe un bras autour de sa jolie taille, demande un baiser, qu'on n'a pas la force de refuser, et tous deux se rendent près de madame de Verneuil, qui, assise dans la salle à manger devant le père Hubert, se faisait répéter ce qu'il avait dit dans la laiterie. Si mon aimable élève, ajouta-t-il, n'avait pas si tôt terminé le beurre, j'allais parler du fromage, inventé par Aristée, roi d'Arcadie, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrenne; (1) mais ce sera pour une autre fois. Voilà ma fille et mon neveu, dit madame de Verneuil; ils seront charmés d'entendre vos instructives remarques; continuez, je vous en supplie. Puisque vous l'ordonnez, reprit l'instituteur, je vous dirai que le nom de *fromage* vient de la forme d'osier dans laquelle on le met égoutter;

(1) Homère, *Iliad.*, l. 5; Apollodore, l. 2.

C'est l'opinion du savant Grossius, qui a dit : *Forma formaginem vocat.* (1)

Le fromage le plus délicat, selon Aristote, est celui de chameau; il met au second rang ceux de jument et d'ânesse, et ne place qu'au troisième ceux de vache, quoique plus gras et plus onctueux. Les Romains fumaient leurs fromages pour leur donner un goût piquant; ils avaient des lieux publics destinés à cet usage, et qu'ils appelaient *tabernæ caseariæ.* (2) On a reconnu depuis long-temps que cette préparation, ou toute autre analogue, rend les vieux fromages plus digestifs. L'auteur de l'*École de Salerne* dit : *Caseus ille bonus, quem dat avara manus.*

Les Athéniens en nourrissaient leurs athlètes; (3) les Hébreux, les Grecs et les Romains en avaient toujours dans les munitions de bouche de leurs armées, et c'était chez eux un aliment militaire. (4)

En dissertant ainsi le bon jésuite avait mis sur son assiette une forte part d'un excellent

(1) *Grossius florum Spartio, in titul. Cod. de Aquæ ductu.*

(2) Ulpian, *in lib.* 8, *Sicut* parag. *Aristot.*, ff. *Si servit. urb.*

(3) Pausanias, lib. 6.

(4) Stukius, *Antiquit. convivial.*, lib. 1, cap. 22.

fromage à la crême dévotement saupoudré de sucre. Saint-Charles avait trop de plaisir pour avoir de l'appétit; placé près de Céline, il pressait légèrement son pied, et surprenait souvent des regards qui lui répondaient qu'il était aimé. Je ne pourrai pas, ma chère tante, dit-il à madame de Verneuil, rester auprès de vous aussi long-temps que je le désirerais; il faut que je me rende auprès de mon père. J'ai conçu dans ce pays-ci un projet de la plus haute importance, qui, j'espère, lui sera agréable, et je suis très-impatient de traiter cette affaire avec lui. Ne pouvez-vous lui écrire? dit Céline, tout à la fois charmée du motif de départ, et mécontente de l'éloignement de Saint-Charles. C'est parce que j'ai l'espoir de vous revoir bientôt, répond-il, que je ne veux confier mes intérêts ni à la poste ni à personne. J'avais, dit madame de Verneuil, le dessein d'aller voir mon frère au mois de novembre, mais je partirai plutôt. Le capitaine Durfort, qui doit passer ici quelques jours, me mande qu'il arrivera sous peu; dès qu'il nous aura quittées je presse mon voyage pour Paris.

Le surlendemain Saint-Charles fait ses adieux. Céline en l'embrassant ne put s'empêcher de laisser échapper une larme : elle fut

remarquée de madame de Verneuil, qui, en soupçonnant la cause, se promit d'interroger le cœur de sa fille, et ne fut point fâchée du départ de Saint-Charles.

ENTREMETS.

LE TESTAMENT DE SAINT-FRAY.

PARMI les Epicuriens, les plus heureux sont ceux qui, possédant l'*aurea mediocritas* d'Horace, ne courent point après la gloire, cultivent les Muses pour leur plaisir, et pour jeter quelque agrément dans le cercle choisi d'amis qui les environnent : tel fut M. de Saint-Fray, substitut de son frère M. Poncet de la Grave, procureur du Roi près l'amirauté. Cet aimable magistrat joignait à la plus douce philosophie un esprit très-cultivé; nourri de la lecture des grands maîtres de l'antiquité, il se plaisait à les imiter; il étudiait surtout

Horace, dont il cherchait à copier la manière; satisfait du suffrage de quelques hommes éclairés qu'il fréquentait, il n'eut pas l'ambition de prendre le public pour juge de ses écrits; ses œuvres littéraires sont restées dans sa famille. Quelque temps avant sa mort étant à la campagne, ses amis lui demandèrent une chanson. — Vous plaisantez, leur répondit-il; moi faire des couplets! Je ferais plutôt mon testament. — Le lendemain à souper, après quelques propos joyeux et quelques libations, il chanta ce qui suit:

Air des Trembleurs.

Puisqu'en cette compagnie
Par l'amitié réunie
Toute contrainte est bannie,
Tous propos fous sont admis,
Sans plus tarder je veux faire
Ce cercle dépositaire
De ma volonté dernière:
Ecoutez, mes chers amis.

D'abord, si j'ai pu déplaire
A la reine de Cythère,
Du folâtre Amour la mère,
A qui j'ai voué mes jours,
Vénus, tu me le pardonnes:
J'ai trompé quelques pouponnes;
Mais je n'ai de ces friponnes
Fait que prévenir les tours.

J'espère encor que Tibulle,
Horace, Ovide et Catulle,
Et le doux chantre d'Iule
Intercéderont pour moi;
D'Amour, qui monta leur lyre,
Comme eux j'ai suivi l'empire;
M'enivrer de leur délire
Fut mon principal emploi.

Pour à mon cher parentage
Sauver les frais d'un partage,
J'ai mangé mon héritage
Jusqu'au plus mince denier.
Mes dettes, en petit nombre,
Pourraient au royaume sombre
Faire tracasser mon ombre;
Qu'on ait soin de les payer.

D'abord je dois à la brune
Que ma mauvaise fortune,
Malgré mon peu de pécune,
De moi n'a pu séparer,
Quelques baisers; et j'espère
Que sans les compter mon frère
Se fera sur ma prière
Un plaisir de lui livrer.

Un cordonnier malhonnête,
Chez moi faisant la tempête,
M'a pensé rompre la tête
Pour vingt-cinq livres tournois :
J'ai payé juste la somme;
Mais je prétends qu'on l'assomme
Pour rembourser à cet homme
Tous les cors que je lui dois.

Je dois à la bonnetière,
Item à la couturière,
Plus à certaine lingère,
Depuis deux ans environ,
Non mes bas, ni mes chemises,
Leurs pièces, ni leurs reprises,
Mais quelques bonnes sottises
Pour leur mauvaise façon.

S'il se peut que l'on m'enterre
De la plus simple manière,
Même si l'on veut sans bière,
Au caveau de l'Opéra.
Là si j'entends qu'on glapisse
Trop en fausset mon service,
Des propos de la coulisse
Mon ombre s'amusera.

Et pour payer cette place
(Laquelle je prie en grâce
Qu'à mon pauvre corps on fasse
Dans le susdit grand caveau)
Je lègue à l'Académie
Mes œuvres de poésie;
Pour la musique je prie
Qu'on prenne M. Rameau.

Pour parer toute équivoque
Dès à présent je révoque
Tout ce qu'avant cette époque
Je pourrais avoir dicté;
Entendant que ces présentes,
Mes dernières contenantes,
Soient les seules existantes;
Car telle est ma volonté.

Fait en verve fortunée,
Et la treizième journée
Du mois de Bacchus, l'année
Qu'*Autumnus* fut si flatteur,
Et dans la chambre éthérée,
Des rats retraite assurée,
Qu'habite près l'Empirée
Votre ami le testateur.

Cette chanson, où l'on retrouve le goût du temps, eut beaucoup de succès dans la société; mais nous croyons qu'elle n'a été imprimée dans aucun recueil; c'est ce qui nous a engagé à la faire connaître à nos lecteurs, qui n'hésiteront pas sans doute à placer M. de Saint-Fray dans la légende des aimables chansonniers dignes des regrets des enfans d'Epicure.

C. L. C.

DESSERT.

DÉMOCRITE,

OU

LES RIDICULES DU TEMPS PASSÉ,

RONDE POUR RIRE.

Air du fleuve d'oubli.

L'ennuyeux Héraclite
De chagrin s'est nourri....
Hi! hi! hi!
Mais l'heureux Démocrite
Dans ce monde a bien ri....
Hi! hi! hi!
Sans pencher vers la satire,
A mon tour aujourd'hui
Comme lui
Je veux rire. (*Ter.*)

Quand femme jeune et belle
Auprès d'un vieux mari....
Hi! hi! hi!
Jurait d'être fidèle,
Comment n'eût-il pas ri?
Hi! hi! hi!
Sans pencher vers la satire,
Des *serments* d'aujourd'hui
Comme lui
Je veux rire.

De l'aveugle Fortune
Lorsqu'un lourd favori,
Hi! hi! hi!
Séduisait blonde et brune,
Comment n'eût-il pas ri?
Hi! hi! hi!
Sans pencher vers la satire,
Des *amours* d'aujourd'hui
Comme lui
Je veux rire.

Lorsqu'une veuve aimable
Lui faisait le pari....
Hi! hi! hi!
De vivre inconsolable,
Comment n'eût-il pas ri?
Hi! hi! hi!

Sans pencher vers la satire,
Des *regrets* d'aujourd'hui
Comme lui
Je veux rire.

Lorsqu'un prétendu sage,
Gras, vermeil et fleuri....
Hi! hi! hi!
De l'eau vantait l'usage,
Comment n'eût-il pas ri?
Hi! hi! hi!
Sans pencher vers la satire,
Des *sages* d'aujourd'hui
Comme lui
Je veux rire.

Lorsqu'un neveu bizarre
D'un air bien attendri....
Hi! hi! hi!
Pleurait un oncle avare,
Comment n'eût-il pas ri?
Hi! hi! hi!
Sans pencher vers la satire,
Des *larmes* d'aujourd'hui
Comme lui
Je veux rire.

Lorsqu'un docteur habile
Juraît d'avoir guéri
Hi! hi! hi!
Tous les fous d'une ville....
Comment n'eût-il pas ri?
Hi! hi! hi!
Sans pencher vers la satire,
Des *docteurs* d'aujourd'hui
Comme lui
Je veux rire.

Puisque son joyeux rire
Ne s'est jamais tari....
Hi! hi! hi!
A quoi bon vous décrire
Tout ce dont il a ri?...
Hi! hi! hi!
Sans en faire la satire,
De tout, ainsi que lui,
Aujourd'hui
Il faut rire.

M. Armand-Gouffé.

LES TROUS.

Air du vaudeville du ballet des Pierrots.

Un prélat, qu'à bon droit on vante,
Jadis à la cour d'un grand roi,
Sur une lyre plus savante,
A chanté les *trous* avant moi :
Quoique ce sujet soit immense,
Bernis l'a pris par bien des bouts;
Mais je crois que son éminence
N'a pas épuisé tous les *trous*. } *Bis.*

Les *trous* sont dignes de louange;
On sent leur prix à chaque instant :
Par leur secours on boit, on mange,
On voit, on parle et l'on entend :
Jolis appas, chansons légères,
Mets succulens, heureux glouglous,
Bruyans plaisirs, tendres mystères,
Tout serait perdu sans les *trous*.

Les *trous* doivent plaire à la ronde:
Tel jadis était bas percé
Qui fut en perçant dans le monde
Au faîte des honneurs placé;
Mais de sa rapide fortune
Je suis bien loin d'être jaloux;
Sans les *trous* qu'il fit à la lune
Ses habits auraient bien des *trous*.

Un jour l'ambition m'enflamme;
Je veux parvenir à mon tour:
Arrête donc, me dit ma femme;
On est chez soi mieux qu'à la cour:
De son obscurité profonde
Qui cherche à sortir est bien fou;
Pour être heureux dans ce bas monde,
Mon ami, reste dans ton *trou*.

Maître Adam, ce roi des bons drilles,
Eut pour Parnasse un cabaret;
Il fit ses joyeuses chevilles (1)
Armé d'un verre et d'un foret:

(1) On se rappellera avec plaisir que M. Francis est l'un des auteurs des *Chevilles de Maître Adam*. *(Note des Éditeurs.)*

Assis sous de fraîches tonnelles,
Buvant jusqu'à son dernier sou,
Il voulut, narguant les Pucelles,
Que chaque cheville eût son *trou*.

Qu'on se distingue ou qu'on s'élève
Par la fortune ou le talent,
Les honneurs passent comme un rêve;
Le temps frappe faible et puissant;
Et le grand seigneur et ses pages,
Et l'honnête homme et le filou,
Et pauvre et riche, et fous et sages
Vont dormir dans le même *trou*.

Après tout vogue la galère!
Moi, loin de me plaindre du sort,
Je veux, sablant Beaune et Madère,
Faire bombance jusqu'au port.
Un jour il faudra jeter l'ancre
Pour aborder je ne sais où:
Je vivrai là bas comme un cancre;
Je veux boire ici comme un *trou*.

M. Francis.

LES OCCASIONS DE GAIETÉ,

RONDE A RIRE.

Air du curé de Pompone.

Je suis bien las de la raison
Que partout on étale ;
La gaîté n'est plus de saison ;
Rire est un vrai scandale :
Mais nous avons ce travers-là,
Au *Rocher de Cancalle :*
Avec nous qui viendra
Là
Rira ;
Nargue de la cabale!

Lise a tous les Saints enchâssés
Dans son humble demeure ;
Elle a toujours les yeux baissés ;
Elle prie à toute heure :
Pures grimaces ; tout cela
N'est qu'un perfide leurre ;

Ah ! qui se frottera
Là
Rira,
Si pourtant il ne pleure.

Damis, insolent et poltron,
A provoqué Valère;
Valère exhale en fanfaron
Sa risible colère:
L'heure est prise; chacun ira
Trouver son adversaire;
Le témoin qui sera
Là
Rira
Des suites de l'affaire.

Laure qui se donne à trente ans
Pour une jouvencelle,
S'est fait annoncer aux Persans
Comme une fleur nouvelle:
L'étranger qu'on présentera
Chez cette demoiselle,
Sitôt qu'il entrera
Là
Rira
De lui, mais surtout d'elle.

Dormond, que j'ai connu *La Fleur,*
Si j'ai bonne mémoire,
Tranche aujourd'hui du grand seigneur
Pour nous en faire accroire :
Dans plus d'un dîner l'on pourra
S'assurer de l'histoire;
Paul, qui le servira
Là,
Rira
En lui versant à boire.

Nicette en sortant du couvent,
Fraîche comme la rose,
Vient d'épouser un vieux savant
Bardé de vers, de prose;
Nice, qui dans lui cherchera
Le talent qu'on suppose,
Quand l'époux en viendra
Là,
Rira
De voir comme il compose.

Pour peu qu'en quittant ces bas lieux
Nous fassions pénitence,
D'un paradis délicieux
Nous avons l'espérance;

Vraiment j'ai dans ces choses-là
Beaucoup de confiance :
Qui se retrouvera
Là
Rira ;
Rions pourtant d'avance.

M. DE JOUY.

LE VIEUX CHEVALIER,

ROMANCE

tirée d'un ancien fabliau.

AIR : Aux soins que je prends de ma gloire.

Près d'un ruisseau dont le murmure
Semblait compatir à ses maux,
Sous un saule dont son armure
Ornait et courbait les rameaux,
Aymard, que la chevalerie
Dans ses rangs plaçait le premier,
Voyait sur sa tête blanchie
Se flétrir et myrte et laurier. } *Bis.*

« Bientôt, disait-il, cette lance,
« Qui du Sarrazin fut l'effroi,
« Ne pourra rien pour la défense
« Et des belles et de mon roi :
« Plus de Mathilde ! en vain ses charmes
« Près de moi fixaient le bonheur;
« Quand l'Amour nous reprend ses armes
« Une femme reprend son cœur. »

Dans le même instant une belle
A grands cris appelle un vengeur;
Aymard regarde : Quoi ! c'est elle !
Il s'arme, et suit le ravisseur.
Son bras cesse d'être débile;
Le félon à terre est porté :
Ainsi Nestor devient Achille
Quand il faut servir la beauté.

Mars alors sonne la victoire;
L'Amour sonne un autre combat;
Mais ce nouveau genre de gloire
N'est pas le prix d'un vieux soldat :
Aymard pour gagner la couronne
Rappelle sa jeune vertu;
Mais, vainqueur au champ de Bellone,
Sur la fougère il est vaincu.

Aussitôt par la Renommée,
Qui se plaît à tout publier,
La nouvelle, aux boudoirs semée,
Y fait bonnir le prisonnier.
Un ermitage se présente;
Il court y cacher sa douleur,
Et, sous un froc, de son amante
Il est encor le directeur.

M. Ph. de la Madelaine.

MA PETITE REVUE. (1)

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

On a beau vanter la campagne,
Et la chanter sur tous les tons,
S'il est un pays de Cocagne,
C'est celui que nous habitons:
Sans calculer on y dispose
De ses instans et de son bien;
Le temps n'y coûte pas grand' chose,
Et les écus n'y coûtent rien.

(1) Pour faire suite aux *Miracles du jour*, du même auteur.

D'un bout à l'autre de la ville
On court avec avidité
Aux opéras du *Vaudeville*,
Aux drames noirs de *la Gaieté*:
Remplis d'un tragique délire,
De jeunes docteurs sans bonnet
Se font étouffer pour *Zaïre*,
Ou vont se pâmer chez *Brunet*.

Là c'est un instrument qui lutte
Contre tous ceux de l'*Opéra*,
Pendant qu'un docteur se dispute
Sur les dents ou le quinquina;
Ou bien on trouve un homme habile
Qui pour promener son ennui
S'est fait une maison mobile,
Qu'il ramène le soir chez lui.

Ici l'on voit des quadrupèdes
Dont l'intelligence et le port
Font le succès des intermèdes,
Et qui dansent comme *Duport*;
Et dans sa voiture légère
Un argonaute sans pareil
S'enlève avec un réverbère
Pour voir le lever du soleil.

Le jeu, que l'on dit tant à craindre,
Sert à passer les nuits d'hiver;
On a toujours droit de s'en plaindre,
Mais l'on revient au tapis vert:
Afin d'y revenir encore,
Chacun, cédant à son penchant,
Se couche au lever de l'aurore,
Et se lève au soleil couchant.

Les grisettes, les petits-maîtres,
Bravant les chaleurs de l'été,
Vont à de jolis bals champêtres
Au beau milieu de la cité;
Là, pendant la soirée entière,
Tous les émules de Zéphir
A travers des flots de poussière
Savent rencontrer le plaisir.

Là comme ailleurs le cœur s'engage
Et se dégage sans effort;
Le lendemain du mariage
Les époux vivent bien d'accord;
Et, n'en déplaise à la critique,
Les jeunes gens, au bal formés,
Savent l'algèbre, la musique,
Et font très-bien les bouts-rimés.

En un mot cette ville immense
Est l'univers en raccourci ;
Pourvu qu'on soit dans l'opulence
On y vit sans aucun souci :
Enfin, d'après les épigrammes,
Paris dans ce siècle de fer
Est un paradis pour les femmes,
Et pour les maris un enfer.

M. Antignac.

L'AMOUR EN GUERRE,

ALLÉGORIE.

Air : Pégase est un cheval qui porte.

Venez, défenseurs de Cythère ;
Venez vous ranger près de moi,
Dit un jour l'Amour en colère ;
On veut détrôner votre roi :
Oui, pour renverser mon empire
La Pudeur, trompant la Beauté,
Avec l'Innocence conspire,
Et fait haïr la Volupté.

Accourez, charmante milice,
Et de mes traits armez vos mains;
Osez de la Candeur novice
Punir les timides dédains:
En vain elle a pour sa défense
Raison, Vertu, Sagesse, Honneur;
Je compte bien que l'Imprudence
Pour moi trahira la Pudeur.

La troupe est prête; mais les armes
De ces invincibles guerriers
Ne peuvent inspirer d'alarmes;
Ils n'ont glaives ni boucliers:
Mais petits soins, vœux et promesses,
Ardens soupirs, adroits détours,
Sermens, regards, douces caresses
Sont le bagage des Amours.

Content de la troupe docile
Qui va seconder ses projets;
Cupidon, général habile,
En ordre range ses sujets;
Il compose son avant-garde
De l'essaim nombreux des Désirs,
Et pour le centre ce Dieu garde
Les Jeux, les Ris et les Plaisirs.

Tandis qu'une ardeur militaire
Guidait ces vaillans ennemis,
Et que dans la troupe guerrière
Tous les amans étaient admis,
La Pudeur, avec négligence,
Oubliant danger et combat,
Dormait auprès de l'Innocence
Dans le palais du Célibat.

Un cri s'élève, et dans leur âme
Porte le trouble à leur réveil;
Aussitôt chacune réclame
De sa sœur un sage conseil:
La première pour se défendre
Arme la Raison et l'Honneur;
L'autre dit: L'Amour est si tendre
Qu'il ne saurait me faire peur.

Voyez l'amoureuse cohorte
Franchir et barrière et rempart;
Rien ne résiste, et sur la porte
L'Amour plante son étendard:
Déjà l'Innocence captive
Cède aux premiers feux du Désir;
Bientôt la Pudeur fugitive
Tombe sous les traits du Plaisir.

N'abuse pas de ta victoire,
Mon fils, dit Vénus à l'Amour;
Si la Beauté servit ta gloire,
Tu dois la servir à ton tour:
Il faut, consolant l'Innocence,
Embellir sa captivité,
Et lui confier ta puissance
Pour fixer la Fidélité.

M. Charles SARTROUVILLE.

LE PLAISIR

ET

LE DÉPLAISIR,

chanson à amuser et à ennuyer.

Air du vaudeville de la Vallée de Barcelonette.

LORSQUE nous rimons un couplet
La franche gaîté nous excuse,
Et tant que le sujet nous plaît,
Ah! comm' ça nous amuse! (*Bis.*)
Mais pour des *Pierres*, pour des *Jeans*
Quand il faut avoir du génie....
Quand il faut chanter bien des gens....
Ah! comm' ça nous ennuie! (*Bis.*)

Auprès d'un tendron fait au tour
Quelquefois l'espoir nous abuse ;
Tant que nous lui faisons la cour,
Ah ! comm' ça nous amuse !
Mais avec ce tendron charmant
Lorsqu'à la fin on se marie,
S'il faut l'*aimer* à tout moment,
Ah ! comm' ça nous ennuie !

Quoique Mondor soit sans esprit,
Quand nous dînons chez cette buse,
Tant que nous avons appétit....
Ah ! comm' ça nous amuse !
Mais après un repas bien long,
Pour écouter la compagnie....
S'il faut passer dans le salon,
Ah ! comm' ça nous ennuie !

Lorsque deux théâtres rivaux
Se disputent pour une Muse,
Pendant trois jours dans les journaux,
Ah ! comm' ça nous amuse !
Mais après maint et maint retard,
Quand sur une scène engourdie....
Nous voyons paraître *Bayard*....
Ah ! comm' ça nous ennuie !

Le mélodrame a du succès,
Et quoique le bon goût l'accuse,
Tant que nous voyons les *ballets*,
Ah! comm' ça nous amuse!
Mais, hélas! pour nous accabler,
Une fois la danse finie,
Si l'acteur se met à parler,
Ah! comm' ça nous ennuie!

Amis, quand de larges tonneaux
Gaiment nous lâchons chaque écluse,
Tant que le vin coule à grands flots,
Ah! comm' ça nous amuse!
Mais s'il faut, lorsque tout à coup
Notre vin arrive à la lie....
Attendre un jour pour boire un coup,
Ah! comm' ça nous ennuie!

M. Brazier.

LE PANORAMA AU VAUDEVILLE.

Air de la contredanse de *l'Enfantine ; ou* : Es-tu bien sensible, toi. *(Du Rémouleur et la Meunière.)*

Dans la ville,
Mon asile,
Amis, c'est le Vaudeville
Que Thalie
En folie
Surnomma
Vrai Panorama.

Tout n'est-il pas de son domaine?
Momus, Thalie et Melpomène,
Les Muses, le sacré vallon,
Thémis, Plutus, même Apollon?
Que l'on cite
Le mérite
D'un sot auteur parasite,
Le poëte,
Qui le guette,
Sans façon
Le met en chanson.

Quand des vers
Chacun a le travers,
Quand fille et maman
Font leur petit roman,
Jusques au marmot
Qui dit son bon mot....
Témoin à l'écart,
J'en pourrais bien rire, car
Dans la ville, etc.

Soyez dans un jour de boutade;
Faites un tour de promenade;
Que vous voyez d'originaux,
Sans ceux dépeints dans les journaux!
La grand'mère,
Qui veut plaire,
Laisse sa fille en arrière,
Et la vieille
Se réveille
Au caquet
D'un vrai freluquet;
Un galant
Agé, mais opulent,
De la jeune enfant
Tient le bras, triomphant;

Le papa tout seul,
Portant l'épagneul,
Se promène à part....
J'en pourrais bien rire, car
Dans la ville, etc.

Si j'avais assez bonne vue
Pour mieux distinguer sans bévue,
Ou qu'un autre *Diable Boiteux*
Me fit voir tous les gens chez eux,
Le ménage
Le plus sage
Dévoilerait maint orage;
La coquette
Sans toilette
N'offrirait
Plus le moindre attrait;
Les sermens
Des parens, des amans;
Aux beautés du jour
Plutus faisant la cour;
Les tendres combats,
Et les doux ébats....
Moi qui suis gaillard
J'en pourrais bien rire, car
Dans la ville, etc.

L'enfant fait une comédie, [1]
L'artisan une tragédie; [2]
Puis un autre invente un bateau
Qu'il porte au bras comme un chapeau; [3]
En musique
On se pique
De faire un bruit diabolique;
Dans la danse
On s'élance,
Et de sauts
On ne voit qu'assauts:
Les danseurs
Se nomment *professeurs;*
On *professe* tout,
La coiffure et le goût;
L'*artiste* en soulier
Nargue le bottier....
Sans être bavard
J'en pourrais bien rire, car
Dans la ville, etc.

---

(1) Allusion à une pièce d'un écolier de douze ans, tombée il y a quelques années sur le Théâtre de Louvois.

(2) Le cordonnier *François*, auteur d'une tragédie non jouée, intitulée : *Zénobie, reine de Palmyre.*

(3) Invention moderne d'un bateau portatif.

D'un côté combien d'Héraclites!
De l'autre que de Démocrites!
Si l'un dépense en enrageant,
L'autre gaiment perd son argent.
Du jeune âge
L'apanage
Est toujours un doux servage;
A vieillesse
La tendresse
Par pitié
Laisse l'amitié.
L'intérêt
Dans tout traité paraît;
Les meilleurs amis
Deviennent ennemis.
Tel est de nos jours
Le pénible cours;
Chacun a sa part;
J'en pourrais bien rire, car
Dans la ville,
Mon asile,
Amis, c'est le Vaudeville
Que Thalie
En folie
Surnomma
Vrai Panorama.

M. Ducray-Duminil.

EN ATTENDANT.

AIR : Chansons, chansons.

Amis, c'est en vain que je guette
Quelque refrain de chansonnette
Qui soit mordant;
A mes désirs le temps s'oppose:
Je vais donc chanter autre chose
En attendant.

S'il est plus d'un auteur qu'on cite,
Quoiqu'il n'ait encor qu'un mérite
Peu transcendant,
C'est que souvent ces bons apôtres
Ont emprunté l'esprit des autres
En attendant.

Hortense, fillette égrillarde,
Attend de Brive-la-Gaillarde
Un prétendant:
Il arrive; il épouse Hortense:
Elle avait perdu.... patience
En attendant.

Purgon conseille à son malade
D'avaler force limonade,
Force chiendent :
Le printemps lui rendra la vie....
Mais le cher docteur l'expédie
En attendant.

Damis a fait cinquante pièces
Que le public a mis en pièces ;
Et l'imprudent,
Comptant toujours sur la prochaine,
Se fait siffler chaque semaine
En attendant.

Contre un banquier très-honnête homme,
Dont la faillite nous assomme,
On va plaidant :
Le débiteur fait bonne chère ;
Le créancier meurt de misère
En attendant.

L'autre jour la jeune Céphise
Epouse un rêtre à barbe grise....
Quel accident !
A la quatre-vingtième aurore
La pauvre enfant était encore
En attendant.

Midas, que l'amour-propre gonfle,
Fait des vers où le public ronfle;
Et le pédant,
Visant au temple de mémoire,
A Charenton porte sa gloire
En attendant.

O divin Molière, ô mon maître!
Quand de toi verrons-nous renaître
Un descendant?
Hélas! depuis la dernière heure
Thalie en deuil soupire et pleure
En attendant.

Mais tandis qu'ici je m'amuse,
Contre nous je vois la camuse
Armer sa dent....
Amis, sous le myrte et la treille
Caressons fillette et bouteille
En attendant.

M. Désaugiers.

C'EST DÉJA FAIT.

Air de la pipe de tabac; *ou :* Du partage de la richesse.
(De Fanchon.)

Pour les savans je suis profane,
Et je voulais chercher gaîment
A certain docteur *crânomane*
Une querelle d'Allemand :
Contre lui prenant la férule,
Ce matin j'avais le projet
De le tourner en ridicule....
Mais je crois que *c'est déjà fait.*

Pour rencontrer un sujet riche
Ma Muse partout reluqua,
Et découvrit sur une affiche :
Conserve de Café moka.
L'occasion m'était offerte ;
J'allais dans un malin couplet
Me moquer de la découverte,
Quand on me dit : *C'est déjà fait.*

Dût-on m'accabler d'épigrammes,
Je crois aux amis délicats;
Pour la fidélité des femmes,
J'en conviendrai, je n'y crois pas:
Nous tromper ne leur coûte guère;
Quand dans leur courroux indiscret
Elles menacent de le faire,
Le plus souvent *c'est déjà fait.*

Tout près de passer l'onde noire,
Que l'on passe, hélas! pour toujours,
A sa femme le vieux Grégoire
Tenait à peu près ce discours:
Des épouses parfait modèle,
Calme un inutile regret;
Fais un autre choix.... Oh! dit-elle,
Mon bon ami, *c'est déjà fait.*

Le dieu qu'au Parnasse on admire
Goûte un léthargique sommeil;
En vers, en prose on peut bien dire:
Rien de nouveau sous le soleil.
De Momus suivant la bannière,
Pouvons-nous traiter un sujet
Sans que *Regnard, Piron, Molière*
Ne nous disent: *C'est déjà fait?*

Cette vie, où chacun s'attache
A s'attraper à qui mieux mieux,
Ressemble au jeu de *cache-cache*,
Où le bandeau couvre nos yeux;
Heureux qui marche avec audace!
Mais à l'instant du noir trajet
Le joueur, faisant la grimace,
Dit en partant: *C'est déjà fait.*

Dans votre séance bachique,
Où je vois chaque front vermeil,
Je suis faible pour la pratique,
Mais je suis fort pour le conseil.
Vider les brocs est une affaire
Qui charme un chansonnier gourmet:
J'allais vous dire de le faire....
Mais je vois que *c'est déjà fait.*

M. Mornay.

CHANSONS SUR LES MOTS DONNÉS.

LA NOUVEAUTÉ.

AIR : *Ça n'se peut pas.*

Qu'un autre entonne les louanges
D'un Saint [1] modeste et renommé,
Ou bien nous trace des vendanges [2]
Le tableau riant, animé;
Un sujet plus heureux me tente,
Et par moi doit être adopté :
Je suis Français, j'aime et je chante
La nouveauté. [3] (*Bis.*)

Au jus précieux de la vigne,
A ce breuvage tant vanté,
J'aime fort à trouver maint signe
Qui prouve son antiquité;
Mais par un sentiment contraire,
Epris de la variété,
En amour toujours je préfère
La nouveauté.

(1) Saint-Crépin, *mot donné.*
(2) *Mot donné.*
(3) *Mot donné.*

Florville, mari trop volage,
En proie à la satiété,
Néglige femme aimable et sage,
Riche d'attraits et de beauté:
Cidalyse, Eglé, bien moins belles,
Captivent l'époux dégoûté;
Qui peut l'attirer auprès d'elles?
La nouveauté.

Damon, rimailleur famélique,
Qu'on siffle à l'unanimité,
Produit nouveauté dramatique
Sur un sujet vingt fois traité:
On donne ce fruit de sa veille,
De maints ouvrages imité,
Et chacun dit: Ah! quelle est vieille
La nouveauté!

Amitié, ton ardeur constante
Chérit lien de loin daté;
Le temps lui-même encore augmente
Et ta force et ta volupté;
Mais à ce Dieu ton jeune frère,
Que guide la frivolité,
Quel avantage sait mieux plaire?
La nouveauté.

M. ***, *Abonné de Metz.*

MÊME SUJET.

AIR : Lon, lan, la.

LA *nouveauté* dans ce monde
Est le ressort enchanté
Qui sait sur la terre et l'onde
Braver le sort, la santé:
En vérité,
Heureux qui fronde,
En vérité
La nouveauté !

La nouveauté sur ses ailes
Fait voltiger la beauté;
Le changement par les belles
Est un système adopté:
En vérité
Aimons comme elles,
En vérité
La nouveauté.

La nouveauté, qui nous charme,
Qu'en tout temps on a vanté,
Près de Laujon [1] perd son arme,
Ses attraits, sa volupté;
En vérité,
Il met en larme,
En vérité
La nouveauté.

La nouveauté sait nous plaire
Jusqu'au moment redouté,
Et puisqu'on va chez Cerbère
Voir encor *la nouveauté*,
En vérité,
Goûtons sur terre,
En vérité
La nouveauté.

ENVOI.

La nouveauté, qui m'entraîne
Sur l'Hélicon enchanté,
Francs buveurs de l'Hippocrène,
Compte sur votre bonté;
En vérité,
Voyez sans peine,
En vérité,
Ma nouveauté.

M. FROMENTIN (de Tonnerre.)

(1) M. Laujon, président du Caveau Moderne.

MÊME SUJET.

Air du vaudeville le Vin, le Jeu et les Femmes; ou : J'ai vu partout dans mes voyages.

Toujours mon embarras augmente
Quand je veux faire des couplets,
Car depuis qu'en France l'on chante
On a traité tous les sujets:
N'importe; animé d'un beau zèle,
Je ne me sens point rebuté;
Et pour une chanson *nouvelle*
Moi je choisis *la nouveauté*.

Un directeur partout affiche
Qu'il ouvre un spectacle fort beau;
Qu'en bons ouvrages il est riche,
Et que l'on verra du *nouveau*:
Malgré de pareilles promesses
Il n'offre que des pauvretés....
Chez nous avec de *vieilles* pièces
On fait souvent des *nouveautés*.

Changer, voilà notre méthode;
On voit l'homme changer par fois
D'amis, de maîtresse, de mode,
De noms, de pays et d'emplois;
Moi, si dans mainte circonstance
Au changement je suis porté,
Ce n'est jamais par inconstance....
C'est l'attrait de *la nouveauté.*

Demain enfin je me marie....
J'étais fort content d'être veuf;
Mais ma future est très-jolie;
Elle a quatorze ans; c'est *tout neuf:*
D'avoir cette épouse nouvelle,
J'en conviens, je suis enchanté;
Trouver femme douce et fidelle,
Mes amis, quelle *nouveauté!*

M. Coupart, *abonné de Paris.*

Les trois mots donnés pour le mois de Novembre sont:

Il faut que tout le monde vive;
L'Habit que l'on retourne n'est qu'un vieil habit;
Les Trépassés.

LE CAFÉ,

OU

L'APRÈS-DINÉE.

VARIÉTÉS.

ANNONCES.

La Vestale, pot-pourri en trois actes, de M. Désaugiers, *avec la Musique*, très-bien gravée. Cahier de 22 pages, format petit in-4°., orné d'une gravure représentant la Vestale. Prix, 1 fr. 50 cent. pour Paris et pour la province.

Hommage du Caveau moderne à la Grande-Armée, ou *Recueil des Chansons chantées*

*

à Tivoli lors du passage des Troupes se rendant en Espagne. Prix, 1 fr. 50 cent. Au Bureau de ce Journal, à Paris, chez Capelle et Renand.

ÉPIGRAMME DIALOGUÉE.

Du la souffrance maternelle
Combien je crains l'instant fatal!
Disait Cydalise à Dorval.
— En ce cas, restez demoiselle.
Ah! fi, fi, monsieur! lui dit-elle;
Le remède serait bien pire que le mal.

M. Capelle.

BOUTS-RIMÉS

proposés dans le *Cahier de Septembre*, et remplis par MM. les Abonnés.

L'Amour a cent moyens d'éveiller la *Nature*,
Zélés pour vous ravir un précieux *trésor*;
Sous un mielleux langage il cache l'*imposture*;
Souvent à la fleurette il joint le son de l'*or*;
Pour amollir votre âme il vous mène au *spectacle*;
De plaisirs bien plus vifs il vous enivre au *bal*,
Et, sachant à propos détourner un *obstacle*,
Par un chemin glissant il vous entraîne au *mal*.

M. Guichard.

Air du Petit Matelot.

Manger est tout dans la *nature;*
Bon appétit est un *trésor;*
Dût-on me taxer d'*imposture*,
Un gourmand vaut son pesant d'*or.*
D'un joli dîner le *spectacle*,
Mes amis, vaut bien mieux qu'un *bal;*
Mangeons et bravons maint *obstacle;*
L'abstinence seule est un *mal.* (*Bis.*)

Th. M***, *abonné de Paris.*

Lise, l'aimable Lise, enfant de la *nature*,
Pour l'époux qui l'aura garde certain *trésor;*
Toi tu ne peux, Laïs, dire sans *imposture*
Que tu gardes un bien qui fut le prix de l'*or.*
En vain à tout Paris te donnant en *spectacle*,
Par ton facile accès tu veux charmer au *bal:*
Pour livrer son trésor Lise offre plus d'*obstacle;*
Mais le plaisir près d'elle efface bien le *mal.*

A. O., *abonné de l'Orient.*

MA PROFESSION DE FOI.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

J'ADMIRE la belle *nature*
Comme un avare son *trésor;*
Je fuis le méchant, l'*imposture ;*
Pour le plaisir je donne l'*or.*
J'aime la table et le *spectacle,*
Jeux d'amour que fournit un *bal;*
Enfin, si je trouve un *obstacle,*
Je sais m'en tirer.... bien ou *mal.* } *Bis.*

M. FROMENTIN, *président de la Société épicurienne de Tonnerre.*

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

Tous les goûts sont dans la *nature :*
L'avare chérit son *trésor;*
Le fourbe chérit l'*imposture,*
Le vrai sage méprise l'*or;*
La coquette aime le *spectacle;*
Le jeune homme se plaît au *bal;*
Le fou ne connaît point d'*obstacle;*
Mais chacun d'eux a peur du *mal.*

L....s F.....s, *abonné de Paris.*

Clarice avait reçu de la *nature*
Ce qu'on appelle un superbe *trésor;*
Ce que je dis n'est point une *imposture;*
Elle l'aimait plus qu'Alix et son *or:*
Mais un beau jour elle fut au *spectacle,*
En retournant passa la nuit au *bal:*
Certain plaisant dit qu'elle eut un *obstacle,*
Et qu'à la suite elle se trouva *mal.*

M. Artaud, *abonné du Bausset.*

Air : Si Pauline est dans l'indigence.

On aime tout dans la *nature :*
Un avare aime son *trésor,*
Et le fourbe aime l'*imposture;*
Il n'est âme qui n'aime l'*or :*
Quant à moi j'aime le *spectacle,*
Et de plus ne hais pas le *bal;*
Lorsque j'y vais c'est sans *obstacle,*
Si ce n'est de danser très-*mal.*

Mademoiselle G....., *abonnée de Paris.*

ÉNIGMES, CHARADES, LOGOGRIPHES.

Le mot de la Charade insérée dans le Cahier de *Septembre* est VENTRE-SAINT-GRIS.

Celui du Logogriphe est MONSTRE, où l'on trouve MONTRE.

Messieurs les Abonnés qui ont deviné ces mots sont :

MM.

Alex. Allaire, de Bar-sur-Ornain, lequel nous a adressé des Couplets trop aimables pour que nous nous permettions de les imprimer.
*J. A. L.******, de Chessy (Rhône.)
Bailly, de Béthune, abonné d'Amiens.
Fromentin, de Tonnerre.
Ponsardin-Simon, de Reims.
L. A. Lesguillon, de Ferrières.
Artaud, du Bausset.
Mulochot, de Paris.
Philippy, de Paris.
Guichard, de Paris.
Colincamp, de Paris.

De Pons, de Brioude.

Richter, de Leipsick.

Voici les principales pièces que nous avons reçues à ce sujet :

Ventre-saint-gris, que la France m'est chère !
Si la Fortune m'est prospère
Je veux, disait le bon Henri,
De mes sujets être le père,
Et contre tous les maux qui pèsent sur la terre
Leur offrir sans cesse un abri :
Ils seront tous heureux ; j'ose me le promettre ;
Tous ont droit à mes soins, et je veux en un mot
Que le plus pauvre puisse mettre
Le dimanche la poule au pot....
Vœu touchant ! paroles sublimes
Qui n'ont pu retenir la main
D'un *monstre*, d'un lâche assassin,
Né pour le plus affreux des crimes !

J. A. L.******

Ventre-saint-gris du père de la France
Fut autrefois le juron favori ;
Ce mot, bien simple et si plein d'innocence
Peignait le cœur du généreux Henri :
Serait-ce assez d'un si léger blasphème
Pour l'assassin qui le perça de coups ?
Non ; sa mémoire est digne d'anathème ;
L'appeler *monstre* est encore trop doux !

Bailly, *de Béthune*.

Lorsque ce roi par excellence,
(L'aimable et bon, le plus grand des Henris
Dans sa guerrière impatience
Prononçait son *ventre-saint-gris*,
(Qui fit trembler la Ligue et rire Gabrielle)
Eût-on pensé qu'un *monstre* en sa rage cruelle
Abattrait d'un seul coup ce vainqueur de Paris

DEPONS.

Si je me trouvais à Paris
J'irais aussitôt chez Balaine
Pour remplir ma large bedaine
De ses ragoûts. *Ventre-saint-gris !*
Dussé-je passer pour un *monstre*,
Ou pour le plus grand libertin,
Je mangerais dans un festin
Tout, sans en excepter ma *montre*.

ARTAUD.

Ventre affamé, dit-on, n'a jamais eu d'oreille.
On est *sain* en suivant d'Epicure la loi;
On devient *gris* par l'âge ou bien par la bouteille;
Ventre-saint-gris rappelle à nos cœurs un bon Roi.

L. A. LESGUILLON.

Lorsque d'un bon dîné j'ai bien rempli mon *ventre*,
Je me crois plus heureux qu'un ange, ou bien qu'un *saint*.
Du monde qui nous porte, et dont chacun se plaint,
Je ne m'amuse point à découvrir le centre;
Je ne perds pas mon temps; je mange, bois et vis,
Et ne m'endors jamais à moins d'être bien *gris*.

PHILIPPX.

C'est la sobriété qui commande à mon *ventre;*
L'auréole d'un *saint* tente peu mes esprits;
Avec un ami franc je me trouve en mon centre,
Et je bois de manière à n'être jamais *gris*.

Ces trois *mots* réunis rappellent HENRI-QUATRE,

Ce monarque excellent,
« Dont le triple talent
« Fut de *boire*, de *battre*,
« Et d'être un *vert-galant*. »

M. GUICHARD.

**

ÉNIGME.

Entre les mains d'un habile dentiste
Je puis, lecteur, être d'un grand secours;
Dans ses travaux mainte fois le chimiste
Pour distiller à moi seul a recours;
Enfin, oiseau, je porte un beau plumage,
Mais rarement on entend mon ramage.

Ami, D. C. A. E. V. O. G,
Abonné de Paris.

CHARADE.

De l'espèce de mon premier,
Le plus petit est mon entier,
Et tous deux mangent mon dernier.

Ami, D. C. A. E. V. O. G,
Abonné de Paris.

LOGOGRIPHE.

Quand un troubadour, digne émule
Des fondateurs du *vieux Caveau*,
Me fait jaillir de son cerveau,
Qu'un vin agréable stimule,
Sûr en naissant d'être accueilli,
Ma fortune est brillante et prompte,
Et si durable, que je compte
Souvent un siècle, enorgueilli
De n'avoir pas encor vieilli.
Né du plaisir, je le propage,
Et de bouche en bouche volant,
Caustique, moral ou galant,
Je fais sourire le plus sage.
Après un repas succulent,
Lorsque de toute part arrive
D'Aï le nectar pétulant,
Quel plaisir quand chaque convive,
Doué d'un facile talent,
M'improvise ! quel feu roulant !
Quelle allégresse aimable et vive !
Quels accens du cœur entendus !.....
Joyeux Panard, à qui je dus
Tant d'éclat et de renommée,
Rassure ton ombre alarmée ;
Tes préceptes, si bien rendus

Dans ta poésie animée,
En France ne sont pas perdus ;
Ils fleurissent dans les ouvrages
De tes imitateurs nombreux,
Dignes échos des traits heureux
Qui t'ont valu tant de suffrages.....
De cet exorde, où je parais
Sans fard ainsi que la nature,
Je vais, lecteur, changeant d'allure,
Me peindre sous de nouveaux traits :
Or, si tu prends goût à la chose,
Voici ce que je te propose
D'après le plan que j'ai conçu :
Dans les sept pieds dont se compose
Le nom que du sort j'ai reçu
On aura bientôt aperçu
Celui d'un sphinx qui s'est naguère
Tristement immortalisé,
Dans l'énigmatique carrière,
Et qu'on a ridiculisé
De la plus complette manière.
Près du rimeur pulvérisé
Remarque, intelligent OEdipe,
L'animal sauvage et rusé
Qui nous offre le prototype,
De l'appétit le mieux organisé :
Un autre plus civilisé,
Timide et faible volatile,

Si commun aux champs, à la ville,
Qu'il en est presque méprisé;
Sa mère aussi, non moins utile,
Ici, comme dans ton asile,
Te présente un triomphe aisé;
Un autre enfin, chétif insecte,
Qui par Boileau fut *énigmatisé*,
En dépit de sa race abjecte,
Et du mal qu'il fait aux humains.
Viennent ensuite deux grands saints
Dont l'un écrivit l'Evangile;
Un meuble à l'usage du feu,
Moins éclatant qu'il n'est utile;
Le héros mirmidon d'un ancien conte bleu
Dont on amusa ton enfance;
Ce qu'un suppôt de la finance
Plus qu'aucun autre met en jeu,
Et qui se trouve en certain lieu
Placé près le doigt du silence;
Ce qu'au repas, vers le milieu,
On boit à la santé des belles,
Toste animé, qui, même aux plus rebelles,
Fait goûter maints propos d'amour;
Une ville en Lorraine, une autre en Normandie;
Certaine face rebondie
Que l'on ne peut mettre au grand jour
Sans offenser la modestie;
Un corps aérien qui de cette partie

Soit tantôt bruyant, tantôt sourd,
Mâle ou femelle tour à tour,
Ainsi que dans sa comédie
Boursault nous l'apprit sans détour
Par'or ane de Beaugénie.

J. A. L. ***.

FIN DU CAHIER D'OCTOBRE.

M. Chaptal, Membre de la Sect. de Chimie de l'Institut.

M. Lacroix, Membre de la Sect. de Géométrie de l'Institut.

M. Perthuis, Membre de la Soc. d'Agricult. de Paris, et de plusieurs autres Sociétés savantes.

M. Yvart, *ibid.*

M. Décandole, Professeur de Botanique, et Membre de la Société d'Agriculture.

M. Du Tour, Propriétaire-Cultiv. à Saint-Domingue, et l'un des auteurs du *Nouveau Dictionn. d'Hist. Nat.*

L'on souscrit en envoyant son nom à Deterville, Libraire, *rue Haute-Feuille*, N°. 8; et à Capelle et Renand, libr.commiss., rue J.-J. Rousseau, N°. 6. L'on ne paye point d'avance. La souscription sera fermée le 30 Octobre 1808. L'on ne recevra point de lettres non affranchies.

Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire, publiées par M. Malte-Brun. X^e^. et XIe. Cahiers.

Ces deux Cahiers sont accompagnés d'une Carte topographique et géographique du Cattaro, dressée par M. Lapie, Capitaine-Ingénieur-Géographe; et de

celle de la perte du Rhône, par M. Manrice, Ingénieur-Géographe.

Chaque mois, depuis le 1er. Septembre 1807, il paraît un Cahier de cet Ouvrage, accompagné d'une Estampe ou d'une Carte Géographique, souvent coloriée.

Le prix de la Souscription est de 24 fr. *pour Paris* pour 12 Cahiers, que l'on reçoit *franc de port*, et de 14 fr. pour 6 Cahiers. Le prix de la Souscription *pour les Départemens* est de 30 fr. pour 12 Cahiers, rendus *franc de port* par la Poste, et de 17 fr. pour 6 cahiers. En papier vélin le prix est double.

Les Personnes qui, pour se procurer ces *Annales*, attendront que les *douze Cahiers soient publiés*, les payeront 3 fr. de plus que les Souscripteurs.

A Paris, chez Fr. Buisson, Libraire, rue Git-le-Cœur, N°. 10; et chez Cayetan et Renard, Libraires-Commissionnaires, rue J.J.-Rousseau, N°. 6.

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS,

Rédigé par quelques Littérateurs Gastronomes, plusieurs Convives des Dîners du Vaudeville, un Docteur en Médecine, etc., etc., etc.

TOME DOUZIÈME.

NOVEMBRE. — 1808.

Ce Journal, qui paraît tous les mois, est envoyé franc de port aux Souscripteurs moyennant *douze francs* par an. On ne peut souscrire pour moins d'une année, qui doit toujours commencer en janvier. *On ne vend point les cahiers séparément.* Chaque trimestre offre une gravure.

Les auteurs qui désirent y faire insérer quelques pièces, et les marchands qui veulent y faire annoncer les articles de leurs fonds moyennant *un exemplaire*, doivent envoyer le tout, *franc de port*, avant le 20 de chaque mois, au Bureau central de rédaction,

CHEZ CAPELLE ET RENAND,
libraires-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 6.

ANNONCES.

Morceaux choisis des Caractères de La Bruyère, ouvrage destiné à l'éducation de la jeunesse, précédé d'une Notice sur cet auteur, et accompagné de notes; par M. Ph. de la Madelaine. 1 gros vol. in-12. Prix 2 fr. 50 cent. et 3 fr. 50 cent. franc de port. A Paris, chez Capelle et Renand, Libraires-Commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 6.

Quand la commission de l'Instruction publique voulut désigner les livres les plus propres à former le jugement de la jeunesse, et à lui donner ce goût, ce sentiment des convenances, qui font tout à la fois l'homme de la littérature et l'homme de la société, elle eut grand soin d'indiquer les *Caractères de La Bruyère*.

« Il y a peu de livres en aucune langue, « dit M. de La Harpe, où l'on trouve « une aussi grande quantité de pensées « justes, solides, et un choix d'expres- « sions aussi heureux et aussi varié. La « satire est chez lui bien mieux entendue « que dans La Rochefoucault; presque

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS,

OU

LES DINERS DU CAVEAU MODERNE.

Rions, chantons, aimons, buvons;
Voilà toute notre morale.

TROISIÈME ANNÉE.

Quatrième Trimestre de 1808, Novembre.

N°. 35.

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

PARIS,

CAPELLE ET RENAND, librair.-commissionnaires,
rue J.-J. Rousseau, n°. 6.

1808.

AVIS IMPORTANT.

Les deux premières années de cet ouvrage (qui se vendent le même prix que celle-ci) ont pour titre : *Journal des Gourmands et des Belles*, ou *l'Epicurien Français*.

Les Cahiers ne se vendent point séparément.

Le prix de chaque année est de douze francs, tant pour Paris que pour la province.

(*Voyez* la première page de la couverture.)

DINERS
DU
CAVEAU MODERNE.

PREMIER SERVICE.

DES DIFFÉRENS GENRES DE GAIETÉ.

Tout le monde est d'accord sur l'excellence de la gaieté; chacun l'aime et l'exalte; on recherche ceux qui l'inspirent:

Présente, on la partage; absente, on la désire.

Les plus fâcheux lui trouvent des charmes; ils la regrettent quand ils s'ennuient, et cèdent à son influence quand

ils se portent bien; elle plait aux gens du goût le plus difficile; elle est le trésor du malheureux, la compagne du sage, et l'objet de l'envie des rois même, et des philosophes, qui se croient bien plus grands que des rois. Le riche l'achète; l'avare la marchande, et le pauvre en jouit quelquefois pour rien: il n'y a enfin qu'une voix, qu'un avis et qu'un sentiment sur la gaieté; elle porte en soi l'idée du bonheur, de la santé, de la sagesse, je dirais presque de la vertu.

Cependant tous ceux qui en font tant de cas, et qui s'y livrent avec le plus d'abandon, seraient bien embarrassés s'il fallait la définir: les uns la confondent avec la bouffonnerie; les autres avec la satire; ceux-ci la placent dans une dissipation bruyante; ceux-là dans une quiétude et une égalité d'âme philosophique. La gaieté rustique d'un villageois ne ressemble point à la gaieté décente d'un citadin de bon ton: ce qu'en général on est convenu d'appe-

ler un *bon vivant* n'a pas beaucoup de rapport avec ce qu'on appelle un *homme aimable ;* cependant l'un et l'autre sont gais, vivent contens, et portent partout la joie avec eux.

Quoi qu'il en soit, depuis le temps qu'on rit et qu'on disserte, ce qui probablement date de loin, on n'est pas parvenu à s'entendre sur ce que c'est précisément qu'un homme gai. La gaieté de Démocrite différait de celle d'Anacréon, et la causticité de Diogène de la malignité d'Aristophane ; néanmoins leurs caractères et leurs ouvrages ont été inspirés par le même génie, et respirent également la joie. Le sourire ingénu des Grâces dansant sous l'ombrage n'offre pas la même image que la joie pétulante des Bacchantes animant une saturnale ; il en résulte cependant une impression analogue de plaisir et de gaieté.

La gaieté est un Protée qui reçoit sa forme des caractères qui l'éprouvent, un caméléon qui se nuance selon les oc-

casions et les objets qui l'environnent. Surville a le front ouvert, le rire sur les lèvres, et un air de prospérité répandu sur toute sa personne; il est toujours joyeux; il plaisante sur tout; il a toujours bon appétit; il n'est ni savant ni spirituel, mais il n'est ni un ignorant ni un sot: pourquoi sa gaieté est-elle si ennuyeuse?

Arthur est fantasque et bizarre dans son humeur; elle est non-seulement inégale, mais souvent en contradiction avec les accidens qu'il éprouve: sortant de gagner un procès qu'il sollicitait depuis six mois, il est rêveur, mélancolique, brutal, misantrope. Sa femme, personne sensible et naturellement réfléchie, l'a quitté pour un amant romanesque. Arthur trouve la chose plaisante, et en fait la matière de ses plaisanteries: il passe pour une espèce de stoïcien, dont la doctrine consiste à ne jamais s'affecter comme le vulgaire; il a une réputation de gaieté imperturba-

ble; et ce qui est vrai, c'est qu'il est naturellement gai, insouciant et naïf.

On voit des gens pleins d'esprit et de vivacité dans un lieu, qui sont timides, taciturnes et embarrassés dans un autre: on ne peut plus les sortir de cette apathie, qui les quitte lorsqu'ils changent de place; le pli une fois pris, ils seront constamment ici gênés et ennuyeux, là sémillans, aimables et amusans.

Il y a gaieté de caractère et gaieté de circonstance, gaieté maligne et gaieté franche, gaieté piquante et gaieté naïve, gaieté folle et gaieté grave, gaieté empruntée et gaieté vraie, gaieté communiquée et gaieté communicative: les unes sont communes, et de la connaissance de tout le monde; les autres sont rares et accidentelles; la plus ordinaire parmi les gens d'esprit tient un peu du rire de Démocrite; la grosse gaieté, qui n'est pas la moins bonne, ne peut éclore que dans les imaginations encore brutes, dont le bel usage n'a point com-

primé l'essor. La meilleure, et celle que l'on peut le plus aisément se donner, est la gaieté qui règne à table lorsqu'une entière liberté dans les propos épanouit les cœurs et les visages, que ni la mode, ni les bienséances, ni les préjugés, ne gênent la conversation et le maintien; que la malignité et la bienveillance entrent dans la composition du discours, selon une juste et raisonnable proportion.

C'est ainsi qu'au Rocher de Cancalle la gaieté franche de notre vénérable président (1) se répand sur tous les Convives, et réagit sur le bureau des points les plus éloignés de la table, une hilarité communicative se reproduit tour à tour dans les chansons et les propos que fait jaillir le Champagne.

Mais quoique la gaieté de nos banquets soit fondée sur les meilleurs principes connus, nous ne sommes pas ex-

(1) M. Laujon, membre de l'Académie Française, âgé de 83 ans.

clusifs, et nous permettons à chacun de se faire une méthode selon son goût: toutes les manières d'être gai sont bonnes, louables et salutaires; il en est pourtant quelques-unes que nous voudrions modifier.

Par exemple, il existait naguère une société d'honnêtes gens qui dépensaient tout leur esprit en mystifications; il leur fallait toujours un ou deux niais à berner, et leurs réunions ressemblaient à des réceptions de franc-maçonnerie: cela pouvait être piquant lorsqu'il se trouvait dans le récipiendaire un mérite réel allié à une vanité ridicule, ainsi qu'on le dit de Poinsinet; mais en général ce genre de gaieté est un peu fade; il tient à la fois de la malice et de la niaiserie.

On dit que le Diable rit quand il a fait une dupe. Ce doit être une singulière gaieté que la gaieté du Diable. Ce rire-là est pourtant assez commun; il empreint quelquefois des traits du malin esprit des visages assez débonnaires:

L'auteur du *Pauvre Diable* et de *Candide*, d'ailleurs illustre à tant de titres, ne riait-il pas un peu de cette manière ? Nous ne parlons ici que de ceux qui rient du mal qu'ils disent; que serait-ce de ceux qui rient du mal qu'ils font ?

Appellerons-nous gaieté ce qui passe si fort la plaisanterie ? On ne peut pas dire cependant que celui qui l'éprouve ne sente pas une impression de plaisir et de contentement.

De quelle espèce est celle de ce vainqueur qui vient de faire son ennemi prisonnier ? Ce n'est certainement pas la même que ressent l'homme bienfaisant qui vient de faire une bonne action. Lequel est le plus gai ? Ce n'est malheureusement pas le dernier.

Une gaieté pleine et entière est celle de cet enfant à qui l'on vient de donner ses étrennes. Heureux qui pourrait l'acheter au même prix, et la goûter à si peu de frais ! Un homme véritablement

gai a tous les agrémens de l'enfance, et ne vieillit point.

Cet aimable roué qui vient de triompher de la prude Isabelle est joyeux aussi, et sa gaieté n'est point simulée; on le juge à son air triomphant et satisfait : n'est-ce point encore un enfant?

Comment nommerons-nous la gaieté de ce courtisan qui vient d'obtenir un sourire de son maître?

Et celle de ce fat qui rit de tout et à propos de tout?

Et celle de cette coquette qui rit pour montrer de belles dents?

Et celle de ce mari plein de foi qui jure par la fidélité de sa femme?

Et celle de cet ami complaisant qui félicite un auteur sur le mérite de sa comédie sifflée la veille?

Gaieté folle, gaieté vaine, gaieté fausse, gaieté sotte et gaieté perfide.

Combien d'espèces de gaietés ne pourrions-nous pas caractériser si nous voulions épuiser la matière! Mais il ne faut pas en faire la satire; la gaieté est res-

pectable à nos yeux, même quand elle est un peu mélangée.

Les écrivains les plus célèbres et les plus utiles sont en général les plus gais. Où la morale a-t-elle des attraits plus puissans que dans Addisson, Swit et l'inimitable Molière ? Quel critique osera placer ses méchancetés pédantesques à côté de Don Quichotte et de Rabelais ?

Avec une chanson, des vers aimables et une gaieté franche Anacréon, Chaulieu, Saint-Aulaire et beaucoup d'autres ont immortalisé leurs noms. Qui se souviendra jamais du titre de ces innombrables *in-folio*, dont tant de tristes docteurs en *us* ont rempli nos bibliothèques?

La gaieté donne de l'esprit et peut vaincre la douleur; celle de Scarron honore son caractère, et demande grâce pour ses bouffonneries. La gaieté est en effet le premier des biens, et le panacée moral et physique que les médecins et les philosophes devraient re-

commander à leurs malades et à leurs disciples.

On sait qu'un jour, consulté par un homme consumé de marasme, l'un des plus célèbres membres de la faculté lui ordonna d'aller, pour s'égayer, à la Comédie Italienne voir jouer Carlin. Le remède ne saurait opérer sur moi, dit le malade; car c'est à Carlin que vous parlez.

La véritable source de la gaieté est dans le cœur; ce n'est point une grimace ou une expression du visage: il faut être franc, sans reproche et sans remords pour être gai; c'est le prix de la bonté, de la droiture et de bien d'autres vertus, qui font leur résidence au Rocher de Cancalle.

CLITOPHON.

HORS-D'ŒUVRES.

SUR UN HOMME

qui avait le nez cramoisi.

Toi qui veux railler sottement
De ce gros nez couleur de roses,
Tu seras berné hautement
Si tu ne juges mieux des choses.
Crois-tu que ce beau coloris,
Qui t'est un sujet de mépris,
N'ait coûté que peu de journées?
Non, non; cet ouvrage divin
Est l'ouvrage de vingt années
Et de quatre cents muids de vin.

IMPROMTU

A une jeune personne qui venait d'obtenir un prix, qui lui fut remis avec une couronne par ses jeunes camarades.

Par vos talens, vos attraits enchanteurs
Vous méritez bien la couronne;
En attendant que l'Amour vous la donne,
Prenez-la des mains de ses sœurs.

M. Armand-Gouffé.

SECOND SERVICE.

COURS GASTRONOMIQUE.

HISTOIRE DU CAPITAINE.

Il ne faut jamais rougir de sa naissance: c'est ce que répétait souvent le capitaine Durfort, fils d'un honnête aubergiste de Nantes. Il avait dès l'enfance un goût décidé pour la navigation; mais il aurait suivi la profession paternelle si une aventure malheureuse ne l'avait forcé de s'expatrier. Un jour trois individus s'étaient donné rendez-vous chez son père, à l'enseigne de *la Galère*, pour dîner ensemble et terminer une négociation; c'étaient un capitaine de corsaire, un homme de loi, et un jeune gentillâtre Breton qui devait payer l'écot. Après avoir terminé, le verre à la main, l'affaire qui les avait réunis, le Breton de-

mande à l'avocat pourquoi les hôteliers préfèrent le nom d'*auberge* à celui de *cabaret*. C'est, lui répond-il, parce que ce dernier nom appartient essentiellement à ceux qui vendent du vin en détail, et qui jadis mettaient au-dessus de leur porte, en guise d'enseigne ou bouchon, une branche de nard sauvage, que l'on appelait en latin *cobretum*. Cette étymologie peut paraître forcée; mais elle est adoptée par Saumaise et par Bourdelot. (1) Morbleu! dit le corsaire, je ne conçois pas comment la plupart des gens à enseigne adoptent des emblèmes aussi étrangers à leur état. Pourquoi diable les cabaretiers s'avisèrent-ils de choisir une plante médicinale, (2) quand ils avaient le pampre, la vigne ou le thyrse de Bacchus, qui auraient été plus significatifs? Votre observation, reprend l'homme de loi, me rappelle l'origine de l'enseigne choisie par le maître de cette maison, et que l'on retrouve dans plusieurs

(1) Saumaise sur Solin, pag. 1608; et Bourdelot dans ses Etymologies.

(2) Le nard sauvage, ou *cabaret*, se nomme en latin *asarum*. On ne sait dans quel auteur Saumaise a trouvé *cobretum*. Les cabaretiers l'ont adopté sans doute parce que ses fruits ont quelque ressemblance avec des grains de raisin.

villes. (1) C'est une anecdote assez singulière qui mérite d'être conservée. Timée de Taurominium rapporte que de son temps plusieurs jeunes débauchés d'Agrigente commandèrent un festin dans une hôtellerie ; qu'ils y firent bombance, et s'enivrèrent tous par plusieurs défis successifs. Dès qu'ils ont perdu la raison, l'un d'eux, qui était marin, voyant tourner autour de lui les meubles qui l'environnent, s'imagine être dans une galère violemment tourmentée par la tempête; il communique cette idée à ses camarades, et leur persuade qu'ils sont sur mer prêts à faire naufrage. Mes amis, s'écrie-t-il, mes chers amis!.... c'est fait de nous.... nous allons périr.... si nous ne sauvons l'équipage. Tous répètent : Sauvons l'équipage.... à la mer tout ce qui charge la galère. Aussitôt dit aussitôt fait; chacun s'empare d'un meuble et le jette par la fenêtre; table, chaises, buffet, vaisselle, tout y passe. L'aubergiste, effrayé de ce désordre, accourt; mais le nombre des furieux l'épouvante ; il appelle à son secours l'officier de police et sa garde. Ils arrivent : à leur aspect le marin

(1) Elle est citée dans plusieurs comédies et chansons du dernier siècle.

*

prend les soldats pour des tritons, et le magistrat pour le dieu de l'Océan. Mes amis, c'est Neptune! s'écrie-t-il, et tous tombent à ses pieds, et lui promettent des autels s'il les sauve du naufrage. Le dieu exauce leur prière en les envoyant en prison jusqu'à ce qu'ils aient payé les frais de la tempête.

Depuis ce temps les Agrigentins ne désignèrent plus cette hôtellerie que par le nom de *la Galère*, et l'aubergiste en prit l'image pour enseigne. Cette anecdote fit beaucoup rire le corsaire; mais le petit Breton, à qui Durfort venait de présenter la carte *payable*, dit avec humeur: Pour moi je pense que la maison où nous sommes a pris cette enseigne pour avertir les passans qu'ils y sont traités comme des galériens. Je ne crois pas, monsieur, que vous ayez lieu de vous plaindre, dit doucement Durfort, et l'on ne vous demande qu'un prix modéré; j'en prends pour juge ces messieurs. — Je n'ai pas besoin de juges, réplique le Breton en colère; vous êtes un insolent à qui je frotterai les oreilles. Un geste malheureusement suivit cette menace. Durfort saisit d'un bras vigoureux son agresseur, et le tenant immobile: — J'ai trop d'avantage sur vous pour en abuser, monsieur; mais je suis insulté, et je vous traiterai comme un lâche si vous ne me suivez

à l'instant pour m'en rendre raison. Cela est juste, s'écrie le corsaire; ce jeune homme a du cœur, et mérite l'honneur qu'il vous demande; sortons. Il jette sur la table le prix du repas, donne son épée au Breton, et l'entraine, tandis que l'avocat, pour concilier l'affaire, lui disait à l'oreille qu'étant gentilhomme il n'était peut-être pas convenable qu'il se mesurât avec le fils d'un aubergiste. Durfort les devance. Le combat ne fut pas long : le Breton, frappé d'un coup mortel, recommanda en tombant Durfort au capitaine. On ne peut cacher ce duel, dit le corsaire; on vous inquiéterait; je vous offre mon bord pour asile: demain je mets à la voile; venez. Durfort ne prend que le temps d'embrasser son père et s'embarque.

On était depuis peu de temps en guerre avec la Grande-Bretagne. Les vaisseaux anglais croisaient devant nos côtes; mais le corsaire, bon voilier, parvint à leur échapper, et s'engagea dans la Manche pour y trouver quelques bâtimens marchands de bonne prise. Le premier qu'il força d'amener était chargé de harengs; (1) il le conduisit à Ostende. C'est

(1) Le nom de ce poisson vient de *harring*, mot allemand qui le désigne depuis plusieurs siècles.

aux Flamands, disait le corsaire, que je veux vendre cette prise. Elle ne vous enrichira pas beaucoup, disait Durfort. — Elle me rapportera plus que vous ne pensez; les harengs se vendent bien, quoiqu'ils soient fort communs. Savez-vous, mon jeune ami, que sous Charles IX et Henri III la pêche des harengs, bien moins considérable qu'elle n'est aujourd'hui, rapportait à la France 200 mille couronnes qui valaient 600 mille livres de notre monnaie? Il n'y avait pas plus de deux cents ans que l'art de les encaquer était connu : on doit cette utile méthode à un Flamand de Biervliet, nommé Guillaume Bukelds, qui mourut en 1347. Vous trouvez peut-être qu'il y eut peu de mérite à serrer des poissons plats dans un baril; cependant ce procédé très-simple suffit pour verser des trésors considérables en Flandre et en Hollande. Le nom de l'inventeur est révéré dans les Pays-Bas. Charles-Quint, qui se connaissait en mérite, passant avec la reine de Hongrie sa sœur à Biervliet, visita la sépulture de Bukelds, et pour honorer la mémoire d'un homme qui avait procuré un si grand bien à sa patrie, il lui fit élever un tombeau magnifique. (1) Durfort mit ce trait sur ses tablettes.

1) Willoughby, Histoire des Poissons.

Après la vente de sa prise le corsaire se remit en course : redescendu dans l'Océan, il rencontra une frégate anglaise qui lui donna la chasse, et le força de rentrer à Nantes. Durfort apprit avant de débarquer que la mort du gentilhomme Breton, qu'il avait puni, n'avait donné lieu à aucune poursuite, mais que son père était à toute extrémité; il courut en bon fils lui prodiguer ses soins, qui furent infructueux : Durfort reçut ses derniers soupirs.

Après avoir satisfait à ses devoirs il s'occupa des affaires de la succession. Parmi les personnes qui logeaient à cette époque dans son auberge était M. de Verneuil, venu à Nantes pour toucher la somme de 8000 francs, que lui devait Durfort père. Le fils acquitta cette dette des premiers deniers qu'il toucha: cette exactitude lui mérita l'estime de M. de Verneuil, qui lui offrit son amitié, ses avis et ses services. Grâce à cette liaison il trouva bientôt un acquéreur pour la maison de son père, la vendit, et suivit en Bourgogne son nouvel ami, qui lui avait fait espérer pour ses fonds un placement très-avantageux. C'est là qu'il connut la mère de Céline, et qu'il pensa abjurer, pour se fixer auprès d'elle, le goût décidé qu'il avait pour la navigation.... Mais

Durfort avait des principes; il fit, dit-on, au bout d'un mois de sérieuses réflexions sur les obligations qu'il avait à M. de Verneuil, et sur les inconvéniens de borner, jeune encore, sa carrière laborieuse. La rencontre qu'il fit d'un voyageur très-instruit acheva de le rendre à sa vocation première.

Cet aimable cosmopolite lui disait un jour: Rien n'est plus agréable, plus instructif, et souvent plus fructueux qu'un voyage de long cours; voir vingt pays, vingt peuples différens, comparer leurs mœurs, leurs usages, faire avec eux des échanges avantageux, s'éclairer, s'enrichir et peupler sa mémoire des souvenirs les plus doux, voilà le sort d'un marin qui n'est pas militaire. Venez demain chez moi, monsieur; je vous ferai voir une retraite qui vous plaira. Le lendemain Durfort se rendit chez le voyageur, qu'il trouva dans un appartement rempli de dessins, de tableaux relatifs aux lieux qu'il avait parcourus. Il se fit expliquer cette collection par le propriétaire, enchanté de rappeler ses aventures. Voilà, disait-il, une vue de l'île de Chio; vous voyez sur le devant un jeune pâtre conduisant un troupeau de perdrix, comme nos bergers conduisent des moutons, dans cette île; ces oiseaux sont si privés qu'ils sortent pendant le

jour de chez ceux qui les élèvent, et reviennent le soir au premier coup de sifflet. (1)

Il ne faut pas que cela vous étonne; Oderic de Frioul rapporte qu'un homme, voisin de Trébizonde, avait apprivoisé quatre mille perdrix, dans le dessein de les donner à l'empereur. Il partit avec elles pour aller trouver ce prince à plusieurs lieues de là, dans son château de Thanegas. Il marchait à pied; les perdrix volaient en l'air; et lorsqu'il s'arrêtait pour se reposer les perdrix s'abattaient, et se reposaient près de lui. Il arriva au château, les présenta à l'empereur, qui les fit mettre dans ses volières.... Ce que vous regardez là est le dessin d'une fête donnée par l'avant dernier roi de Perse : ses officiers se régalent ici avec du chameau rôti; j'en ai goûté, et n'ai pas trouvé, comme Antiphanes dans Athénée, que cette chair fût un mets digne des dieux. Remarquez le roi qui refuse une coupe qu'on lui présente, parce qu'à l'exemple de ses prédécesseurs il a fait vœu de ne boire d'eau que celle du fleuve Choaspez, et qu'il est loin de ses rives; ce qui le met dans un assez grand embarras, puisque pour se désaltérer sans

(1) Nicolas, Voyage d'Orient.

violer son vœu (1) il est réduit au lait ou au vin, au risque de s'enivrer. Près du roi se trouve, comme vous voyez, un prince indien que des esclaves entourent de fleurs et de parfums; il ne mange pas, mais il jouit de l'air embaumé qui l'environne. Cette sobriété et cette sensualité ont fait dire à Plutarque qu'en certaines contrées des Indes il existe des hommes sans bouche, qui se nourrissent d'odeurs. (2) Beaucoup d'historiens en citant Plutarque ont pris ce passage à la lettre.... Le pendant de ce tableau est une chasse au castor dans le Canada. Sur le premier plan vous voyez des chasseurs qui dépouillent ces architectes amphibies, et sur le second des Canadiens qui en font cuire les débris. Cet animal, que l'on mange aussi en Allemagne et en Pologne, a le goût de chair et de poisson; aussi les dévots polonais, fidèles aux lois de l'église, mangent-ils le corps les jours gras, et réservent-ils la queue pour les jours maigres....(3) Vous admirez, je le vois, ce beau homar conservé sous cette cage de verre; il a

(1) Montaigne, livre 3, chap. 9.
(2) Montaigne, liv. 2, chap. 12.
(3) Bragerinus-Campeg., *de re Cibaria*, *lib.* 13, *cap.* 3a.

deux pieds de long; c'est le plus grand que j'aie trouvé dans mes voyages, et je doute qu'il y en ait de plus volumineux: cependant deux auteurs célèbres (1) prétendent qu'il existe dans la mer des Indes et en Norvège des homars de huit coudées de long sur quatre de large; que ces monstres saisissent avec leurs serres les matelots sur les bâtimens, et les entraînent dans la mer pour les dévorer. Les historiens naturalistes admettent souvent avec trop de facilité des contes absurde, par la seule raison qu'ils sont merveilleux; les modernes même ne sont pas exempts de ce défaut, et Rondelet dit effrontément qu'il a vu pêcher un turbot qui avait cinq coudées de long, quatre de large, et qu'il était épais d'un pied. Dubravius, évêque d'Olmutz, veut nous faire croire que les grenouilles sautent sur la tête des brochets, et les aveuglent avec leurs pattes de devant, pour les empêcher de les voir et de les croquer, (2) comme si les grenouilles avaient des griffes, et la force de les enfoncer dans l'œil d'un poisson aussi robust. Enfin Cardan prétend que lorsque les

(1) *Olaus Magnus* (Hist., l. 21, chap. 34; et Gessner, *de Piscibus*, l. 4.)

(2) *Dubravius*, *de Piscinis*, lib. 1, c. 61.

brochets sont blessés, ils vont se frotter sur les tanches, dont la peau, couverte d'une humeur gluante, cicatrise leur plaie. Quand on a voyagé quelque temps on croit difficilement de pareils prodiges..... Ce paysage à la Quarelle est une vue du Sénégal. J'étais..... Mais nous ne suivrons pas le voyageur dans tous les détails de sa collection, qui enchanta Durfort, et le détermina à s'embarquer de nouveau.

Les fonds qu'il avait confiés à M. de Verneuil avaient doublé dans une spéculation heureuse sur les vins de Bourgogne. Il réunit ses capitaux, et partit pour Marseille avec des lettres de recommandation pour un armateur. Devenu actionnaire et lieutenant d'un navire prêt à partir pour le Levant, il fit deux voyages dans l'Archipel, et par les bénéfices qui en résultèrent il réalisa dans trois ans une somme suffisante pour acheter un bâtiment tout neuf, dont il prit le commandement. Sa première course comme capitaine eut pour objet l'Egypte : arrivé dans le port d'Alexandrie, je veux, dit-il, trouver quelque morceau précieux digne de figurer dans le Muséum de mon voyageur bourguignon. Il cherchait depuis long-temps lorsqu'un vieux cophte lui offrit une rareté faite pour orner le cabinet

d'un antiquaire ; c'était un petit collier d'or, enrichi de pierreries, trouvé dans un ancien temple, et qui avait été la parure d'une anguille sacrée ; ce que prouvait une inscription hyérogliphique gravée sur le fermoir. Or, on sait que les anciens Egyptiens avaient mis les anguilles au nombre de leurs dieux ; qu'ils leur rendaient un culte religieux, et qu'ils en élevaient dans des viviers, où des prêtres étaient chargés de leur apporter tous les jours du fromage et les entrailles d'autres animaux. Ils apprivoisaient ces anguilles sacrées et les décoraient de bijoux. (1) Le petit collier fut envoyé à l'amateur de Bourgogne, qui dans sa lettre de remercîment apprit à Durfort la mort de M. de Verneuil. Le capitaine le regretta sincèrement, et sentit le besoin très-louable de consoler la veuve. De retour à Marseille, il vendit sa cargaison, son bâtiment, et vint prendre quelque repos dans la famille de Céline, en attendant que la paix lui permit d'aller de nouveau tenter les hasards sur le plus inconstant des élémens.

(1) Apollodore, *in Chronicis*.

ENTREMETS.

LA CONFRÉRIE DE LA CORNE,

PAR M. A. DE KOTZEBUE,

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

La vérité est dans le vin, dit un ancien proverbe latin, auquel le poëte Owen ajoute : « En ce cas les Allemands seront sûrs de la trouver. »

« Si latat in vino verum, ut proverbia dicunt,
« Invenit verum Teuto, vel inveniet. »

LONG-TEMPS avant Owen, ainsi que long-temps après lui, on s'est moqué en vers et en prose du penchant des Allemands pour la boisson. Tacite dit : « Boire nuit et jour n'est point honteux chez les Germains : ils font des alliances, des ré-

conciliations tout en buvant; c'est en buvant qu'ils élisent leurs chefs, et qu'ils font la guerre et la paix. Dans les festins, disent-ils, il n'y a point de dissimulation : le vin anime aux entreprises hardies. »

Dans le 5e. siècle Salvien reprocha sévèrement aux Allemands de se livrer à la boisson avec excès; et dans le 10e. siècle l'empereur grec Nicéphore-Phocas dit publiquement à l'évêque de Crémone, envoyé de l'empereur Otton I : « Les soldats de votre maître font un dieu de leur ventre, et ne sont braves que quand il s'agit de boire. »

— Ce qui est frappant surtout, c'est que les empereurs même à leur couronnement étaient obligés de promettre au pape par serment de ne point s'enivrer. « *Visne sobrietatem cum Dei auxilio custodire?* Voulez-vous, à l'aide de Dieu, conserver votre sobriété? » C'était la formule que le pape avait coutume d'adresser à l'empereur.

*

La noblesse ne le céda point aux princes sous ce rapport : c'était en buvant qu'elle se montrait digne de son origine ; c'est ce qui a fait dire à un vieux poëte (Bruschius) :

Illic nobilitas altero nomine digna
Exhaurire cados, siccareque pocula longa.

Ce penchant à la boisson s'accordait dans le moyen âge non-seulement avec l'honneur, mais encore avec la piété. Les habitans de Strasbourg, hommes et femmes, se rassemblaient le 29 août dans la cathédrale pour y célébrer la fête de la dédicace de cette église, non par des prières, mais par des régals. Au lieu d'hymnes on y entonnait des chansons bachiques. Prêtres et laïques, tous passaient la nuit à manger et à boire ; le maître-autel servait de buffet, et à peine y restait-il assez de place pour le prêtre qui disait la messe, tandis que sur les marches on chantait et on dansait, pour n'en pas dire davantage. Les autres autels étaient également couverts de bouteilles ; il fallait que chacun bût ; et celui

qui, étourdi des vapeurs du vin, s'endormait dans un coin, était réveillé à coups d'épingles. Les Dominicains, qui desservaient l'église, trouvaient leur compte à ces orgies, et gardaient le silence. Ce ne fut qu'en 1480 qu'un prédicateur intrépide, nommé Jean Geiler, s'y opposa en chaire : malgré ses efforts cette fête populaire se conserva jusqu'en 1549, où elle fut enfin entièrement abolie par un synode tenu à Saverne.

Le réformateur Luther n'était pas tout-à-fait ennemi du bon vin ; on connaît sa maxime : « Celui qui n'aime point le vin, les femmes et les chansons, sera fou toute sa vie. » Ses ennemis prétendent, entr'autres choses, que ce fut au milieu d'un festin, dans une auberge, à Jéna, que Luther rejeta le dogme de la présence corporelle de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement ; Luther lui-même le fait entendre dans une lettre adressée aux bourgeois de Strasbourg.

Souvent aussi en Allemagne on honorait les tombeaux par des libations de vin : c'est ainsi qu'aux funérailles du

poëte Henri Frauenlob, qui avait chanté sans cesse les charmes du beau sexe, les dames de Mayence répandirent sur sa tombe non-seulement des larmes, mais encore du vin, et même avec tant de profusion, que le cloître où ce poëte fut enterré en était tout inondé.

En 1168 l'évêque de Strasbourg fit bâtir sur le sommet d'un rocher auprès de Saverne un château appelé *Haut-Barr*, qui passa bientôt pour une des importantes forteresses de cette province, et où dans le treizième siècle allèrent s'établir beaucoup de nobles vassaux de l'église de Strasbourg. En 1583 l'évêque Jean de Manderscheidt-Blankenheim fit de nouveau fortifier ce château, et en 1586 il y fonda, sans doute pour attirer encore plus d'habitans, la Confrérie de la Corne. Pour être admis dans cette société il fallait vider d'un seul trait une corne énorme contenant deux pintes. Il n'y a pas plus de trente ans qu'on la conservait encore dans la cave du château de Saverne, ainsi qu'un registre où étaient

inscrits les noms de tous les confrères de la Corne, avec leurs devises. Il n'est pas besoin de dire qu'autrefois presque tous les peuples, les Germains surtout, se servaient de cornes pour boire. La corne de *Haut-Barr* était artistement garnie de trois anneaux de cuivre, sur le premier desquels on lisait cette inscription : *India remota cornu dedit; da, Deus præsens, præsidium huic arci, tuoque favore cornu illius evehe.* (Le pays lointain de l'Inde a donné cette corne. Daigne accorder, ô Dieu! ta protection à ce château, et rends célèbre par ta faveur la corne qu'il possède.) Sur l'anneau du milieu on lisait : *Reperi destitutam, reliqui munitam, maneat tibi luta custodia*; et sur le troisième : *Non minor est virtus, quàm quærere, parta tueri.* Le registre renferme beaucoup de noms célèbres. Parmi les fondateurs de la confrérie se trouvaient entr'autres Henri de Bobenhausem, le grand-maître de l'ordre Teutonique, Frédéric, duc de Saxe; les comtes de Salm, de Nellem

burg, etc.... En 1591 se sont fait inscrire les deux comtes palatins Reinhardt et Georges Jean; en 1615 Léopold d'Autriche, l'évêque de Strasbourg, les comtes de Furstemberg, Ortenbourg Lichtenstein, Limburg. Le maréchal de Bassompierre eut un jour une aventure fameuse avec les révérends gardiens du château de *Haut-Barr;* voici comme il la raconte :

« Je partis d'Amberg le lendemain. « et m'en revins en trois jours à Stras « bourg à dîner, et à coucher à Sa- « verne. Je me mis à table pour sou- « per avant d'aller voir les chanoines « au château; mais comme je com- « mençais ils arrivèrent pour me pren- « dre et me mener loger au château. « C'étaient MM. le Damdekan, ou « doyen des créanges, et les comtes « de Quesle et de Rifferscheidt. Ils « avaient déjà soupé; et étaient à demi « ivres. Je les priai que, puisqu'ils me « trouvaient à table, ils s'y missent « plutôt que de m'emmener attendre « le souper au château; ce qu'ils firent;

e,

ious.
nce
oquence
t nul,

re,

terre.
nt,

olant,
e.
s plus beaux:
ocence,
nos
nfance!
éclair.
ur, qui s'ouvre,
r,
découvre
l'on perd.
Victorine...
trop chagrine

« jarretières les bras et les jambes. Je « demeurai à Saverne cinq jours en « cet état, et perdis de telle sorte le « goût du vin, que je demeurai plus « de deux ans non-seulement sans en « pouvoir boire, mais encore sans en « pouvoir sentir sans horreur. » (1)

Cependant il paraît que ce goût lui revint, car il rapporte lui-même qu'ayant été une seconde fois à Saverne les révérends pères le régalèrent, et qu'ils s'enivrèrent tous comme il faut.

La Confrérie de la Corne éprouva quelques revers, et se ressentit des événemens de la guerre. En 1634 les Français s'emparèrent de *Haut-Barr*; ce qui est indiqué dans le registre par ces mots : « Le dernier janvier le comte « de Salm remit le château au roi de « France, et l'on but dans la grande « corne le *viderkomme* (au revoir). « Le duc de Saint-Simon fut nommé « gouverneur du château, et puis con- « frère de la Corne; il la vida le 17

(1) *Mémoires du maréchal de Bassompierre*, tome I.

« avril avec toutes les cérémonies usi-
« tées. L'épouse et la fille du duc y
« burent également. » Les derniers confrères se firent inscrire le 19 septembre 1633. Dans la même année *Haut-Barr* fut surpris par les Impériaux; mais les Français le reprirent l'année d'après sous le commandement du duc Bernard de Weimar : ils restèrent en possession de ce château jusqu'à la paix de Westphalie; à cette époque *Haut-Barr* fut rendu à l'évêque après que les fortifications eurent été rasées; mais la fameuse corne, ainsi que le registre furent transférés au château de Saverne.

En 1729 la maréchale de Noailles écrivit dans le livre ce qui suit : « J'ai
« passé par hasard à Saverne; j'ai vu
« la corne, mais je n'y ai pas bu. »
Au-dessous de ces mots en sont écrits d'autres, que voici : « Nous, évêque,
« duc de Langres, pair de France,
« certifions que la susdite mention
« n'est que trop vraie; mais que néan-
« moins on a vidé la corne à plusieurs
« reprises; le tout à la santé de l'ai-
« mable madame la Maréchale. »

EPITRE

A VICTORINE ***,

âgée de douze ans, et qui venait d'obtenir un premier prix de mathématiques.

JAMAIS un plus beau jour n'a lui
Pour ton âme encore étonnée;
Victorine, c'est aujourd'hui
Que tu vas être couronnée.
Ainsi jadis au Mont-Ida,
Tu sais qu'Ovide le raconte,
Le berger Pâris couronna
L'illustre reine d'Amathonte.
Plus heureuse, à la vérité,
Que la déesse que l'on cite,
Tu joins au prix de la beauté
Celui qu'on décerne au mérite.
En voyant ton double laurier
Ta mère sourit, et pour cause:
Faire l'éloge de la rose
C'est faire celui du rosier.
Tu sais à la fois, belle et sage,
Pour rendre ton pouvoir plus sûr,
Unir aux grâces du jeune âge
Les qualités de l'âge mûr.

Si l'on te propose un problème,
Au même instant tu le résous,
Et ton intelligence extrême
En sera long-temps un pour nous.
Mais si tu crois que la puissance
De tes grands yeux pleins d'éloquence
Du plus froid rendront l'effort nul,
Tu peux être sûre d'avance
De ne pas faire un faux calcul.
Soumise aux conseils de ta mère,
Cultive bien tes dons brillans;
Car la vie est sans les talens
Ce que sans fleurs est un parterre.
Tour à tour jouant, raisonnant,
Et de mille objets occupée,
Pour un livre quitte un volant,
Et le livre pour ta poupée.
Tes jours présens sont les plus beaux:
Ah! chéris bien cette innocence,
Et puisses-tu pour ton repos
Prolonger ton heureuse enfance!
Le bonheur fuit comme l'éclair.
Au doux printemps le cœur, qui s'ouvre,
Ignore, en désirant l'hiver,
Que les plaisirs que l'on découvre
Ne valent pas ceux que l'on perd.
Sois long-temps enfant, Victorine...
Mais quoi!... ma raison trop chagrine

Vient attrister tes jolis yeux !
Ah ! d'un moraliste ennuyeux
Laissons la pesante doctrine :
Prêcher est bon ; rire vaut mieux.
Ne troublons pas un jour de fête.
Une mère te tend les bras :
Déjà ta couronne s'apprête ;
Et quel mortel ne voudrait pas
En voyant ces fleurs sur ta tête
En semer un jour sur tes pas ?

M. Moreau.

DESSERT.

AVANT ET APRÈS.

AIR : Tarare pompon.

ENTONNONS en buvant
Notre joyeuse antienne;
Mais souffrez que la mienne,
Amis, se chante *avant.*
Heureux si l'assemblée,
Riant à mes couplets,
Les applaudit d'emblée
Après!

L'amour le plus souvent
N'est qu'un moment d'ivresse;
Près de jeune maîtresse
En vain on brûle *avant:*
Pour que notre cœur aime,
Et que ses feux soient vrais,
Il doit brûler de même
Après.

A peine en arrivant
Fleur d'amour est cueillie...
Que fillette est jolie
Une minute *avant!*
Dans l'amoureuse lutte
Que d'esprit, que d'attraits!
Mais gare la minute
D'après!

Nuit et jour écrivant,
Chaque fois que Valère
Livre un drame au parterre,
Il est tout fier *avant:*
Sa contenance atteste
L'espoir d'un plein succès;...
Mais comme il est modeste
Après!

Au sortir du couvent
L'hymen enchaîne Laure:
La belle était encore
Un ange une heure *avant;*
Mais un bruit effroyable
Suit le calme de près,
Et notre ange est un diable
Après.

Hypocrite savant,
Qu'un de ses parens meure,
Paul se désole et pleure,
Huit ou dix mois *avant*;
Mais devant l'héritage,
Insultant aux cyprès,
Comme il se dédommage
Après!

D'une tête à l'évent
Dorante fait emplette;
Il sait que la coquette
Fit parler d'elle *avant*:
Mais l'indulgent Dorante
Aura château, laquais...
Puis arrive qui plante
Après!

Amis, en bien vivant
Etourdissons la Parque;
Moquons-nous de sa barque,
Et rions bien *avant*:
Fût-elle à notre porte,
Mangeons chaud, buvons frais,
Et qu'elle nous emporte
Après.

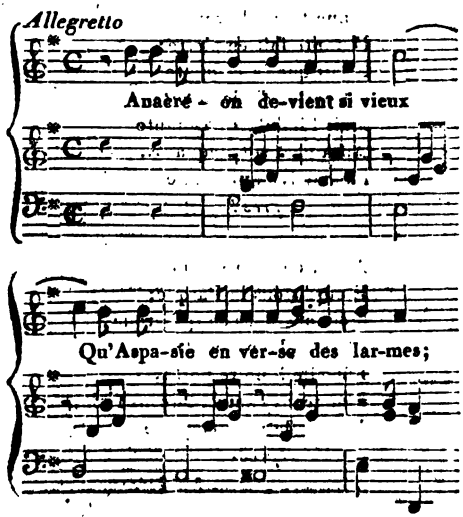
M. Désaugiers.

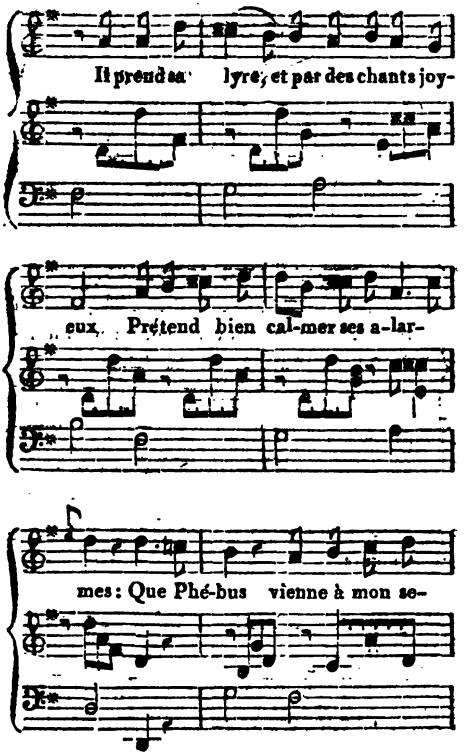
ANACRÉON RAJEUNI,

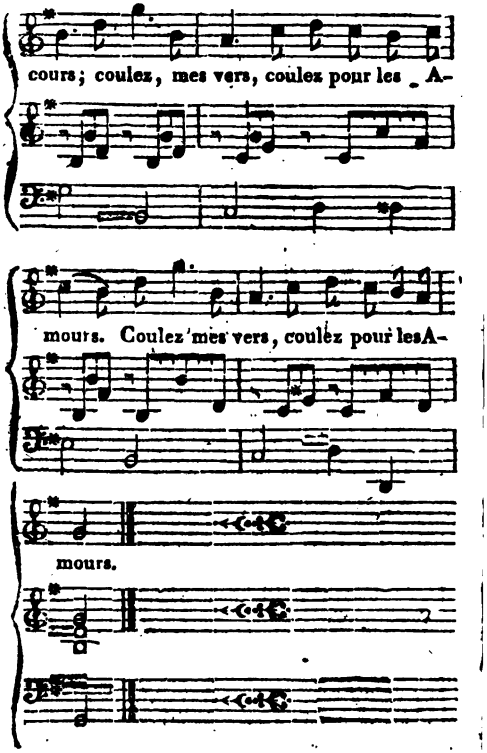
ROMANCE

DÉDIÉE A Mme E. M***.

AIR : Jadis un célèbre Empereur. *(De Pierre-le-Grand.)* ou air nouveau par Madame Lepreux.




Il prend sa lyre, et par des chants joy-
eux, Prétend bien cal-mer ses a-lar-
mes: Que Phé-bus vienne à mon se-


cours; coulez, mes vers, coulez pour les A-
mours. Coulez mes vers, coulez pour les A-
mours.

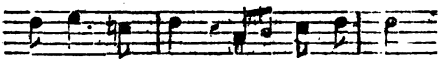
Dans l'espoir d'augmenter ses droits
A la tendresse d'Aspasie,
Mon philosophe a bu jusqu'à trois fois
D'un vin frais qui vaut l'ambroisie:
« Que Bacchus vienne à mon secours;
« Coulez, mon vin; coulez pour les Amours. »

Le soir arrive, et du berger
Il invoque à propos l'étoile;
Ses feux sont tels, que pour les partager
Aspasie est déjà sans voile....
« Que Vénus vienne à mon secours;
« Coulez, mes nuits; coulez pour les Amours. »

Le matin, sans changer de ton,
Croiriez-vous qu'il s'enflamme encore?
« Je sens, dit-il, que je deviens Tithon;
« Aspasie, es-tu donc l'Aurore?...
« Viens, viens toi seule à mon secours;
« Coulez, mes jours; coulez pour les Amours. »

Par moi de notre cher patron
La doctrine sera suivie
Jusqu'au moment où le brutal Caron
M'entraînera loin de la vie:
« Mes vers, mon vin, mes nuits, mes jours,
« Coulez toujours; coulez pour les Amours. »

Dernier couplet.



Mes vers, mon vin, mes nuits, mes jours.

M. DE PIIS.

LES ROSES ET LES ÉPINES,

OU

CE QUE C'EST QUE LA VIE,

VAUDEVILLE MORAL.

AIR : Je ne veux pas, je ne veux pas. *(De la Mnémonique.)*

La vie est un bosquet de fleurs
Qu'on voit mourir à peine écloses;
Notre enfance est l'Aurore en pleurs,
Et nos plaisirs *voilà les roses*.
Chez la Beauté, que nous fêtons,
Je vois leurs couleurs purpurines:
Nos projets voilà les boutons;
Nos chagrins *voilà les épines*.

Fol Amour, dieu des papillons,
Lorsqu'au plaisir tu nous disposes,
De fête en fête nous volons:
Et de ta cour *voilà les roses.*
Mais si par fois un trait vainqueur,
Glissant de tes mains enfantines,
Nous atteint et nous blesse au cœur,
De ta cour *voilà les épines.*

D'un peu de bien dans ces bas lieux
Lorsqu'en passant nous sommes causes,
Le cœur en paix nous dormons mieux,
Et du sommeil *voilà les roses.*
Quand un fripon veut sommeiller,
Le souvenir de ses rapines
L'aiguillonne sur l'oreiller;
Du sommeil *voilà les épines.*

Docte Apollon, dieu des bons vers,
J'aime assez que tu me proposes
Bernard, Bernis, Bertin, Boufflers:
Du Parnasse *voilà les roses.*
Mais quand les Ronsards de nos jours
Lardent leurs rimes assassines,
De rébus et de calembours,
Oh! ma foi, *voilà les épines.*

Dès qu'on met en scène aujourd'hui
La danse et les métamorphoses,
Des badauds on obtient l'appui :
Du théâtre *voilà les roses.*
Pour masquer un sujet choquant,
Pour sauver des scènes mesquines,
S'il faut un dénoûment piquant,
Chers auteurs, *voilà les épines.*

Chez certains traiteurs de Paris
Je vois des brochets, des aloses,
Des ortolans et des perdrix ;
Quel doux parfum !... *voilà les roses.*
Mais ce n'est pas à bon marché
Qu'on peut visiter leurs cuisines ;
Souvent on en sort écorché :
Chers Gourmands, *voilà les épines.*

De Melcour on vante l'esprit ;
Pour lui jamais de portes closes ;
On l'applaudit, on lui sourit :
Du bel esprit *voilà les roses.*
Mais on le voit assez souvent,
Pour prix de ses pointes badines,
Flamberge en main, pointe en avant :
De l'esprit *voilà les épines.*

Colas déplaisait à Myrthé;
Mais l'or chez nous fait bien des choses;
Pour son or il fut écouté;
Myrthé l'aima... *voilà les roses.*
Bientôt mon nouveau débarqué
Paya cher ses faveurs divines,
Et s'écria d'un air piqué:
Pour le coup... *voilà les épines!*

Puissant Bacchus, lorsqu'en ces lieux
De ton nectar tu nous arroses,
Tu charmes nos cœurs et nos yeux,
Et nous voyons partout des *roses.*
Pour marcher toujours sur des fleurs
Fêtons les brocs et les chopines;
Il n'appartient qu'aux francs buveurs
De voir des *roses sans épines.*

M. Armand-Gouffé.

LES FLEURS D'AUTOMNE.

Air du vaudeville des Visitandines.

SEPTEMBRE expire ; à nos campagnes
Flore va faire ses adieux ;
L'Hiver, descendant des montagnes,
Fera fuir les Ris et les Jeux. (*Bis.*)
Avant que leur troupe nous quitte
Foulons les prés, courons les bois ;
Songeons que l'Eté quelquefois
A l'Automne fait sa visite. (*Bis.*)

Au lieu du jasmin, de la rose
Voyez le riche tricolor,
La Belle qui la nuit s'expose,
Celle qui le jour prend l'essor ;
Le souci même a quelques charmes
Pour les cœurs vivement épris :
Lorsque tu pleurais Adonis,
Vénus, il naquit de tes larmes.

Formant seule un riant parterre,
Reine brillante de ses scènes,
La marguerite, pour nous plaire,
De chacune prend les couleurs:
Combien d'autres fleurs à Cybèle
En automne offrent leurs tributs!
Ah! pourquoi ne voit-elle plus
Du Pinde arriver l'immortelle!

Des fleurs dont avril se couronne
Le parfum double les appas:
Filles de Flore et de l'Automne,
A ces fleurs ne l'enviez pas.
La durée est votre partage;
Elles ne brillent qu'un matin:
Des maîtresses c'est le destin;
Des amis vous êtes l'image.

M. Ph. de la Madelaine.

Messieurs, dois-je voir ma chanson
Par la critique déchirée,
Ou chez Capelle sans façon
Doit-elle obtenir son entrée?
Sur ce point je veux aujourd'hui
Voir votre opinion formée;
« Il faut que la porte chez lui
« Soit ouverte ou fermée. »

R. DE CHAZET.

LE TIGRE DE LA FOIRE,

HISTOIRE VÉRITABLE.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

C'était la fête du hameau;
Phébé, parcourant sa carrière,
Sur le soir du jour le plus beau
Répandait sa douce lumière;
Dans le vallon, sur le coteau
Du plaisir tout offrait l'image,
Et les ennuyés du château
Couraient s'amuser au village. } (*Bis.*)

Au son discord des flageolets
Sur la pelouse on chante, on danse;
Bravant les zéphirs indiscrets,
Lise dans les airs se balance;
D'un air fâché, mais curieux,
(Dans ses plaisirs jaloux des nôtres)
Son amant ouvre de grands yeux,
Et voudrait fermer ceux des autres.

A travers des barreaux épais
On montre à la foule ébahie
Pour deux sous le roi des forêts
Et le tigre de Barbarie:
Fort de la chaîne qui les tient,
On les irrite, on s'en amuse...
Imprudens!... on vous en prévient,
La chaîne la plus forte s'use.

Au sein de ces plaisirs bruyans
Charle et Lucette sa maîtresse
Maudissent tant de surveillans
Qui gênent leur vive tendresse;
Charle sans eux verrait ses soins
Encor mieux payés par la belle...
L'amour naissant fuit les témoins;
L'amour qui vieillit les appelle.

Mais comment de chaque importun
Espérer que l'on se dégage?
Lucette en éloigne bien un;
Elle donne à l'autre un message...
Mais enfin les renvoyer tous
Sans imprudence... est difficile...
Et qu'un seul reste près de vous;
L'ennuyeux qui reste en vaut mille.

Leurs bras du moins, faute de mieux,
Doucement s'enlacent, se pressent;
Toute leur âme est dans leurs yeux;
Leurs regards brûlans se caressent...
Malgré le bruit nos deux amans
Sont seuls tous les deux sur la terre...
Chacun sait qu'en certains momens
On n'entendrait pas le tonnerre.

D'effroi quand tout fuit éperdu
L'heureux Charle et sa tendre amante
Autour d'eux n'ont point entendu
Les cris d'alarme et d'épouvante;
Ils n'ont point vu de tous côtés
La foule abandonner la plaine,
Et fuir à pas précipités
Le tigre échappé de sa chaîne.

Leurs yeux brillent encor d'amour,
Et la Mort plane sur leur tête:
L'animal furieux accourt;
A saisir Lucette il s'apprête:
Las! elle était loin d'y songer!...
Charle dans ce péril extrême
N'a pas vu son propre danger;
Il voit celui de ce qu'il aime.

Charle est soldat; il porte un fer
Pour sa belle et pour sa patrie;
Et son bras, plus prompt que l'éclair,
A couché le tigre sans vie...
Ils étaient seuls... Je ne sais pas
Ce que Charle eut pour récompense;
Mais qu'une amante en pareil cas
Doit montrer de reconnaissance!

Le lendemain de ce grand jour
L'un, malgré tout son grand courage,
Était pâli... mais en retour
L'autre rougissait davantage...
Et l'on dit que depuis ce soir
Lucette, bien plus aguerrie,
Prend toujours plaisir à revoir
Le gros tigre de Barbarie.

M. Ch. DE LONGCHAMPS.

MONSIEUR ET MADAME,

CHANSON.

AIR : Cet arbre apporté de Provence, etc. : J'ai vu partout dans mes voyages.

Pour le plus mince mariage
Un chansonnier fait maint couplet:
Mais en vain par son bavardage
Il croit rajeunir son sujet:
Le fond de chaque épithalame,
C'est toujours qu'*ivres de bonheur*,
« Monsieur est mari de Madame,
« Madame est femme de Monsieur. »

Le vieux *Mondor* épouse *Ismène*:
Son front est rayonnant d'orgueil;
Mais on prétend que sous quinzaine
Plus humble sera son coup d'œil:
Heureux si, bravant l'épigramme,
Il peut dire qu'*à la rigueur*
« Monsieur est mari de Madame,
« Madame est femme de Monsieur! »

Linval, *Tisbé* sont dans le monde
Un couple uni, tendre et badin;
Mais à la maison chacun gronde,
Et dispute soir et matin:
Quelque sujet qui les enflamme,
J'explique en deux mots tant d'aigreur:
« Monsieur est mari de Madame;
« Madame est femme de Monsieur. »

Des amis qu'*Olban* considère
Zoé médit avec fureur;
Pour l'enfant que *Zoé* préfère
Olban n'a que de la froideur:
Contre le ciel si l'un déclame,
L'autre court chez son confesseur....
« Monsieur est mari de Madame;
« Madame est femme de Monsieur. »

Le divorce demain sépare
Un couple qu'enchaîna l'Amour:
L'épouse est d'une beauté rare;
L'époux est jeune et fait au tour;
Tous les deux ont la plus belle âme,
L'esprit le plus doux.... par malheur
« Monsieur est mari de Madame;
« Madame est femme de Monsieur. »

Voyez-vous à la promenade
Deux personnes prendre le frais,
Se parlant peu, d'un air maussade,
Et ne se regardant jamais?
Dites, sans craindre qu'on vous blâme
De faire un jugement trompeur:
« Monsieur est mari de Madame;
« Madame est femme de Monsieur. »

Verseuil, cherchant une aventure,
Se masque au bal de l'Opéra;
Un désir de même nature
Y conduit sa femme *Clara:*
L'on se cajole, l'on s'enflamme....
Tant que, par une double erreur,
« Monsieur fut mari de Madame,
« Madame femme de Monsieur. »

M. Eusèbe Salverte.

LA LOGE GRILLÉE,

OU

LE PROVINCIAL AU SPECTACLE,

ANECDOTE DRAMATIQUE.

AIR : Au soin que je prends de ma gloire.

Au bruit d'une fade musique
Qu'attristaient des vers langoureux,
Hier à l'Opéra-Comique
Je bâillais comme un bienheureux:
Un voisin me tira de peine,
Et grâce à lui je distinguai
Dans une loge d'avant-scène
Un spectacle beaucoup plus gai. } (*Bis.*)

Malgré l'obstacle de la grille,
Je voyais un jeune homme assis
Près d'une femme, veuve ou fille;
Ce point me semblait indécis:
Mon voisin, qu'une longue étude
Ne mettait jamais en défaut,
Jugea d'après son attitude
Qu'elle était femme, ou peu s'en faut.

J'avais d'abord peine à comprendre
Comment à ces chants ennuyeux
Cette belle paraissait prendre
Un intérêt prodigieux:
N'en cherchons pas plus loin la cause,
Me dis-je; dans tout ce fracas
Elle aura saisi quelque chose
Que le public n'aperçoit pas.

Mais bientôt elle manifeste
De son cœur le trouble croissant;
Son maintien, son regard, son geste
Expriment tout ce qu'elle sent:
Sur la grille sa main posée
Atteste par son tremblement
Que sa raison est maîtrisée
Par la force du sentiment.

De la musique sur notre âme
Voyez quel différent effet!
De plaisir la dame se pâme
Dans un duo que l'on sifflait;
Mais tout lui plaisait il me semble,
Car je fus encor plus surpris
A la fin du morceau d'ensemble
De l'entendre demander *bis*.

Je riais de sa folle ivresse;
Mais le voisin, grand connaisseur,
Interprétait avec finesse
Tous les mouvemens de son cœur.
La grille se baisse; la dame
Paraît dans toute sa splendeur.
—Ciel!-Qu'avez-vous? C'était la femme
De mon voisin l'observateur.

M. DE JOUY.

QUAND LE VIN EST VERSÉ IL FAUT LE BOIRE.

Air des fleurettes.

Contre l'intempérance
Qui nous poursuit toujours
Un peu de résistance
Devient d'un grand secours:
Il faut, dit un vieux grimoire,
Fuir avant d'être amorcé;
« Mais quand le vin est versé
« Il faut le boire. »

Par son ordre suprême
Un jour dans un festin,
Devant le Sauveur même
L'eau fut changée en vin;
Et, tout fier de sa victoire,
Dieu dit d'un ton empressé:
« Messieurs, le vin est versé;
« Il faut le boire. »

Qu'une beauté sévère
Résiste par hasard;
Remplissez bien son verre
De Beaune ou de Pomar;
Elle aura beau, pour sa gloire,
Prendre un petit air pincé,
« Lorsque le vin est versé
« Il faut le boire. »

Pour une demoiselle
Paul eut le diable au corps;
Il fit porter chez elle
Du vin pour les accords:
Il apprit certaine histoire
Dont son honneur fut blessé;
« Mais quand le vin est versé
« Il faut le boire. »

Pour mieux rompre une lance
Va-t-on sur le terrain,
Un ami va d'avance
Faire verser du vin:
A peine au champ de la gloire,
L'offenseur et l'offensé
Disent: « Le vin est versé;
« Il faut le boire. »

Thomas dans sa nacelle
A Figeac passait l'eau;
Notre ivrogne chancèle,
Fait broncher son bateau:
Figeac tremble, on peut le croire;
Thomas lui dit, courroucé:
« Cadet, le vin est versé;
« Il faut le boire. »

A Grégoire en goguette
Lucas versait si bien,
Qu'un jour dans la burette
Il ne resta plus rien:
Le gros chanoine Grégoire
Se dit en homme sensé:
« Ma foi, le vin est versé;
« Il faut le boire. »

Buveur d'eau toujours grave,
Ah! combien je te plains!...
Mais quoi! d'un vin suave
Tous nos verres sont pleins!
Pour mieux perdre la mémoire
De plus d'un chagrin passé,
« Amis, le vin est versé;
« Il faut le boire. »

M. Brazier.

CHANSONS SUR LES MOTS DONNÉS.

IL FAUT QUE TOUT LE MONDE VIVE.

AIR : De votre charrette, ma foi. (*De M. Vaulour.*)

Si je me plains que des abus
Se sont glissés dans la finance,
Qu'au monde il n'est plus de vertus,
Que Thémis n'a plus de balance,
Que devant le vice insolent
La droiture est toujours craintive,
L'on me répond au même instant :
Il faut que tout le monde vive.

Chaque jour voit naître un roman,
Qu'en dépit du goût l'on débite;
Mais pour l'auteur il est charmant,
Puisqu'il fait bouillir sa marmite :
Il est vrai l'on bâille à mourir
Sitôt qu'un nouveau tome arrive :
Amis, tâchons de le souffrir;
Il faut que tout le monde vive.

Lise, à mes désirs rendez-vous,
Disait *Linval* à sa maîtresse,
Ou vous allez à vos genoux
Me voir expirer de tristesse.
O ciel! quel transport amoureux!
Je tremble que mort ne s'ensuive,
Répond *Lise;* allons, sois heureux;
Il faut que tout le monde vive.

Fort souvent l'on dit qué j'ai peur,
Dit *Figeac:* erreur singulière!
Si jé suis prudent c'est, d'honneur,
Qué j'ai la main trop meurtrière.
J'en vis tant périr sous mes coups!
Dé peur qu'un tel malheur n'arrive,
Toujours jé manque au rendez-vous;
Il faut qué tout lé mondé vive.

Le curé *Luc* perd l'embonpoint;
Son humeur est triste et chagrine:
Dans son troupeau l'on ne meurt point;
Adieu la cave et la cuisine!
Grand Dieu, dit-il, dans ce séjour
Fais que la Mort soit plus active!
Seulement un décès par jour!
Il faut que tout le monde vive.

Fermons les yeux quand tel docteur
Peuple les rives du Cocyte,
Quand un honnête fournisseur
Deux ou trois fois l'an fait faillite;
Laissons salir par les bourdons
Tout le miel de l'abeille active;
Laissons crier les Feuilletons;
Il faut que tout le monde vive.

A. D.....n fils, *abonné de Quimper.*

MÊME SUJET.

AIR : Mes chers amis, etc.

Sur mes pamphlets
On me fait maint procès,
Disait certain folliculaire;
Mais il faut bien
Que je vive — Bon! rien,
Lui dit-on, n'est moins nécessaire.
Aux censeurs d'à présent
J'en dirais bien autant,
Tant d'eux je crains quelque invective;
Mais on doit se montrer humain:
Vivez donc, messieurs, puisqu'enfin
Il faut que tout le monde vive.

Roch est gaillard
Lorsque son corbillard
Roule beaucoup, ne chôme guère.
Quand je lui dis:
Hé quoi! tu t'applaudis
De mener tant de gens en terre!
Il répond: Les trépas
Me font vivre; en ce cas
Je dois aimer qu'il en arrive;
Je serais fort dans l'embarras
Si le monde ne mourait pas:
Il faut que tout le monde vive.

Amant jaloux,
Pourquoi tant de courroux
Quand ta maîtresse est infidelle?
Dans ton transport
Tu prétends mettre à mort
Le rival préféré par elle:
Prends un autre parti;
Comme le bon Henri
Fais, crois-moi, si le cas t'arrive;
A l'amant caché sous un lit
Il envoie un gigot, et dit:
Il faut que tout le monde vive.

M***. *abonné de Metz.*

L'HABIT QU'ON RETOURNE N'EST QU'UN VIEIL HABIT,

RONDE NOUVELLE.

AIR : En revenant de Bâle en Suisse ; ou : Tout Paris connaît ma boutique. (*De Fanchon.*)

J'AI quitté mon frac des dimanches,
Percé dessus, percé dessous ;
Poches, collet, doublure et manches,
Partout je n'y vois que des trous.
(*Refrain.*)
C'est en vain qu'on tourne
Pour chercher profit ;
L'habit qu'on retourne
N'est qu'un vieil habit.

J'ai quitté certaine maîtresse,
L'ayant surprise un beau matin
Qui rajustait pièce par pièce
Ses sourcils, ses dents et son sein.
C'est en vain qu'on tourne, etc.

J'ai quitté drame et mélodrame,
Et les nouveautés de Paris,
Qui ne sont plus qu'un amalgame
De tout ce que j'ai vu jadis.

C'est en vain qu'on tourne, etc.

J'ai quitté cette jeune actrice
Dont le jeu paraît si décent,
Quand j'ai su que dans la coulisse
On la retournait comme un gant.

C'est en vain qu'on tourne, etc.

J'ai quitté la maigre cuisine
De ces restaurateurs sans fin
Qui des restes de la voisine
Font un plat neuf pour le voisin.

C'est en vain qu'on tourne, etc.

J'ai quitté ce vieil asthmatique
Qui pour faire l'adolescent
A troqué sa perruque antique
Contre une perruque à l'enfant.

C'est en vain qu'on tourne, etc.

J'ai quitté ce juif très-honnête,
Maquignon, expert-maréchal,
Qui lime les dents de sa bête
Pour en faire un jeune cheval.

C'est en vain qu'on tourne, etc.

J'ai quitté Gall et sa doctrine;
Bien avant lui sous leur bonnet
D'autres ont cru voir l'origine
Du bien ou du mal qui s'est fait.

C'est en vain qu'on tourne, etc.

J'ai quitté gaîment à la ronde
Bien des vivans retournant tout,
Qui ne pourront dans l'autre monde
Retourner leur dernier suctout.

C'est en vain qu'on tourne
Pour chercher profit;
L'habit qu'on retourne
N'est qu'un vieil habit.

M. Martin-Carox, *abonné de Mayence.*

LES TREPASSÉS.

AIR : Chaque nuit mon âme abusée. (*De Cassandre Aveugle.*)
Ou : Ça n' se peut pas.

Dans ce bas monde tout trépasse :
La probité de bien des gens,
La faveur de tel homme en place,
L'esprit de nos jeunes savans ;
La vertu de certaines femmes,
D'*Irma* les attraits encensés,
De *Floricourt* les mélodrames,
Sont au nombre des *trépassés*. (*Bis.*)

L'existence est chose jolie ;
Pourtant, quand on veut y songer,
Nous sommes pendant notre vie
Exposés à plus d'un danger.
Par la mort, que chacun redoute,
Tous mes chagrins sont effacés :
Sur cela n'ayons aucun doute ;
Les heureux sont les *trépassés*.

Sans le bon vin pourrait-on vivre?
J'en bois souvent, je l'aime fort;
Si l'on m'a vu quelquefois ivre,
Je ne fus jamais ivre-mort.
Amis, boire est le bien suprême;
Disons toujours : Versez, versez!
En joyeux *vivans* buvons même
A la santé des *trépassés*.

M. Coupart, *abonné de Paris*.

MÊME SUJET.

Air : Du Ballet des Pierrots.

Faut-il jusques dans l'autre monde
Descendre pour trouver des morts?
Ici bas la foule en abonde,
De la Seine témoins les bords;
Défunts de tout rang, de tout âge,
Y passent à flots si pressés,
Que jamais le sombre rivage
Ne vit autant de *trépassés*.

Ces pères de noirs mélodrames,
Ces compilateurs de romans,
Ces rimeurs de vers pour les dames,
Ces moralistes assommans,
Ces faiseurs de lourds commentaires
Contre le bon sens courroucés,
Ces héros de clubs littéraires,
Combien de vivans *trépassés!*

Midas, en dépit de Thalie,
Fait une longue pièce en vers;
Qu'il est joyeux! sa comédie
Fera du bruit dans l'univers:
Avant la fin, ô peine extrême!
Partout on crie: Assez, assez!
Et le pauvre auteur le soir même
Est au nombre des *trépassés.*

Oui, je puis sans fanfaronnade,
Dit Purgon, vanter mes succès;
Entendit-on un seul malade
De mon art se plaindre jamais?
Parbleu! vous nous la donnez bonne,
Répond quelqu'un des plus sensés:
Pour ne se plaindre de personne,
Docteur, vive les *trépassés!*

Céphise au bal fait ma conquête
Par son éclatante beauté;
Je plais; je presse; un tête à tête
Va combler ma félicité:
Déjà la belle rend les armes;
Mes sens tout à coup sont glacés;
Ses dents, ses cheveux, tous ses charmes
Etaient au rang des *trépassés*.

ENVOI

à MM. les Convives du Caveau Moderne.

Joyeux disciples d'Epicure,
Heureux qui peut vous imiter,
Et comme vous avec mesure
Aimer, rire, boire et chanter!
Heureux qui près de vous s'amuse,
Les pieds sous la table placés,
En attendant que la camuse
Le mette au rang des *trépassés!*

L. M***, *abonné de Paris.*

***

LES MOTS DONNÉS.

Les trois sujets de Chansons à remplir par MM. les Abonnés pour le mois de Décembre, sont:

Le Tivoli d'Hiver.
Les Almanachs.
La Conception.

LE CAFÉ,

OU

L'APRÈS-DINÉE.

VARIÉTÉS.

LE DUEL APPAISÉ,

ANECDOTE ATTRIBUÉE A SAINT-FOIX.

L'illustre gascon nous *Dévra*,
S'approchant de Dorante, homme puissant et riche,
(Dont l'haleine infectait) un jour lui demanda
Ce qu'on jouait à l'Opéra.
— Me prenez-vous pour une affiche?

Non, par dieu, répartit *Dévra;*
L'affiche serait trop puante.
Insolent! lui cria Dorante
En mettant l'épée à la main;
Si tu ne t'excuses soudain
C'en est fait de tes jours! — Tout beau, point
de carnage;
Tout aussi bien que vous, Monsieur, j'ai du
courage;
Mais, je vous le dis sans témoins,
Si je vous tue, hé bien, vous *pûrez* davantage,
Et si vous me tuez vous n'en *pûrez* pas moins.

M. Capelle.

LE ROI ET UN SAGE,

APOLOGUE.

Un roi de Perse à ceux de ses sujets
Les moins nécessiteux prodiguait ses bienfaits;
Ils le flattaient: flatteurs ont toujours l'avantage.
Dans son Empire était un Sage
Manquant de tout, mais ne demandant rien;
Avec un livre ou l'entretien
De gens instruits il gardait la retraite;
Pour corriger du roi l'extrême déraison
Aux murs de son palais un beau jour en cachette
Il s'en vint crayonner cette comparaison:

D'un jardinier soigneux que l'emplette avisée,
Rois, vous serve d'exemple! Il choisit l'arrosoir
Dont, finement percés, les trous fassent pleuvoir
Sur chaque plante sèche une égale rosée.

M. J.-Fa. G***.

LE RETOUR.

Cléon fut aimé d'Isabelle;
De son côté Cléon l'aima,
Lui promit ardeur éternelle,
Et quelques mois la lui prouva;
Mais à la fin il se lassa,
Et sans rien dire il s'en alla.
Isabelle alors s'emporta,
Un jour ou deux, dit-on, pleura,
Et puis bientôt se consola.
Cléon se ressouvient de celle
Pour qui jadis il soupira;
Il reparaît donc chez la belle.
En apercevant l'infidèle:
C'est vraiment heureux! lui dit-elle,
Au bout de deux ans vous voilà!
— Eh bon dieu, ma chère Isabelle,
Voyez donc comme le temps va!

G. Duval.

ÉNIGMES, CHARADES, LOGOGRIPHES.

Le mot de l'Enigme insérée dans le Cahier d'*Octobre* est PÉLICAN.

Celui de la Charade est OISEAU-MOUCHE.

Celui du Logogriphe est COUPLET.

Messieurs les Abonnés qui ont deviné ces mots sont:
MM.

L....s F...s, de Paris.

Valentin Meyer, de Mulhouse.

Guichard, de Paris.

R. R., de Reims.

*J. A. L.******, de Chessy (Rhône.)

Artaud, du Rausset.

A. L. E., de Quimper.

Parmi les pièces qui nous sont parve-

nues à ce sujet, nous avons distingué les suivantes:

Sur l'Enigme, la Charade et le Logogriphe d'Octobre.

Le *Pélican* de Cadet (1) m'intéresse;
Le *Pélican* de Ricci (2) me fait peur;
Du *Pélican* j'approuve la tendresse,
Et non la forme et la triste couleur.
Je te chanterais mieux, ô charmant *oiseau-mouche!*
Petit-maître emplumé, si beau de ton reflet!
Mais je dois m'arrêter, puisqu'à mon but je touche,
En bornant mes efforts à ce léger *couplet.*

M. R. R***, *abonné de Reims.*

Sur le Logogriphe du Cahier d'Octobre.

De Panard je voudrais pouvoir suivre les traces;
Je sens que mon bonheur serait le plus complet;
Mais, ô grand Apollon! pour moi que de disgrâces!
Je ne puis fabriquer le plus mince *couplet.*

M. Artaud.

(1) Cadet, chimiste.
(2) Ricci, dentiste.

Laissons du *Pélican* l'histoire fabuleuse,
Et du nain des oiseaux, pour charmer le lecteur,
D'après un poëte enchanteur,
Peignons la destinée heureuse :
Volatile charmant « qui, moins vu qu'entendu,
« Ainsi qu'un trait agile à nos yeux est perdu ;
« Du peuple ailé des airs brillante miniature,
« Où le ciel des couleurs épuisa la parure ;
« De l'*oiseau-mouche* enfin, rival du colibri,
« Qui de fleurs, de rosée et de vapeurs nourri,
« Jamais sur chaque tige un instant ne demeure,
« Glisse et ne pose pas, suce moins qu'il n'effleure ;
« Phénomène léger, chef-d'œuvre aérien,
« De qui la grâce est tout et le corps presque rien,
« Vif, prompt, gai, de la vie aimable et frêle esquisse,
« Et des dieux, s'ils en ont, le plus charmant caprice. » (1)
Un tableau si suave et surtout si complet
Ne vaut-il pas, lecteur, un stérile *couplet* ?

M. J.-A. L***.

---

(1) J. Delille, poëme des *Trois Règnes de la Nature*.

ÉNIGME.

Une ville sans moi n'est rien,
Et ce n'est que par mon moyen
Qu'on y vole aux plaisirs, qu'on y court aux affaires:
Mais combien les humains ont d'affreux caractères!
Plus je m'épuise à leur faire du bien,
Et plus ils me couvrent de pierres.

L. M.

CHARADE-LOGOGRIPHE.

Au sein de l'indigence on connaît mon premier;
Grâce à ses soins touchans on la voit disparaître;
Mon premier qui souffre il offre mon dernier.
Tu ne peux, cher lecteur, encore me connaître;
Eh bien! pour tout secours apprends que mon entier
Est toujours nécessaire à plus d'un fichu traître.

L....s F...s, *abonné de Paris.*

LOGOGRIPHE.

Tu n'as qu'à faire un logogriphe,
Me disait l'autre jour Cloris,
Ipso facto; s'il n'est point apocriphe
Un baiser en sera le prix.
—Tope! dussé-je encourir la censure
Que jadis lança *Collétet*,
A renverser un mot me voilà prêt.
Six lettres font ce mot; la faveur qu'il figure
Anime les tendres larcins
Qu'à Flore fait Zéphire en nos rians jardins.
Sa parfaite anagramme
Est ce qui reste après la flamme;
Un tiers de moins, l'état du vrai plaisir
Ne manquera pas de s'offrir:
Rognez encore; habitans de Cythère,
Frères des Jeux, Cloris est votre mère;
Mais sans m'écarter du mystère
Il y découvre deux fois... — Quoi?—Le bienfait
promis;

Puissé-je avoir un tel salaire!
Qu'un amant, s'érigeant en OEdipe, pour plaire
En ait autant de sa Cloris:
Sic opus coronat finis.

M. Bigonnet.

MODES.

La manière de garnir les chapeaux de velours et les capotes n'a pas changé; ce sont des bouillonnures et des liserés. On emploie beaucoup plus de velours uni que de velours épinglé; ce dernier a de plus un rival redoutable dans le tissu de cachemire. Toutes les redingotes de drap laissent, par le bas, dépasser un jupon blanc; mais leur collet debout est si haut, qu'on voit peu de ces jabots de dentelle qui l'année dernière se rabattaient sur le collet. Les douillettes également ont le collet très-haut; leur garniture, tant au collet qu'à l'emmanchure, se bouillonne ou se frise à volonté. On voit peu de redingotes de velours; leur éclat, dit-on, détruirait l'effet des cachemires, auxquels nos dames tiennent par-dessus tout.

Le négligé de nos petits-maîtres fait chaque jour des progrès vers la décence : déjà les grossières étoffes appelées *patens-côte*, et les velours de laine sont délaissés aux domestiques et aux jockeis. Il faut à un homme bien mis une culotte de casimir uni, ou un pantalon de casimir rayé qui imite le *patens-côte*, sans en avoir la rudesse et la rusticité. Les manchettes appartiennent exclusivement à l'habit habillé; mais sous un frac, même à cheval; le jabot est presque de rigueur. Le costume influe plus qu'on ne pense sur les mœurs; et quand les jeunes gens régénèrent leur toilette, et sont plus décens dans leur mise, c'est une présomption favorable pour l'aménité de leurs mœurs et la politesse de leurs manières.

FIN DU CAHIER DE NOVEMBRE.

« toujours elle est particularisée, et sem-
« plit le titre du livre. Ce sont des *Ca-*
« *ractères*; mais ils sont peints supérieu-
« rement : ses portraits sont faits de ma-
« nière que vous les voyez agir, parler,
« se mouvoir, tant son style a de vivacité
« et de mouvement. Dans l'espace de
« peu de lignes il met ses personnages
« en scène de vingt manières différentes;
« et en une page il épuise tous les ridi-
« cules d'un sot et tous les vices d'un mé-
« chant, ou toute l'histoire d'une pas-
« sion, ou tous les traits d'une ressem-
« blance morale. »

L'abrégé que nous annonçons sera donc l'un des présens les plus utiles que M. Ph. de la Madelaine ait encore fait à la jeunesse; et nous ne doutons pas que le succès de cet ouvrage ne réponde à l'opinion avantageuse que nous nous en formons aujourd'hui.

Le Libre Arbitre, par Stanislas Bouffiers, Membre de l'Institut, avec cette épigraphe : *Nosce te ipsum*. 1 vol. in-8°. Prix 3 fr. broché, et 4 fr. franc de port par la poste.

A Paris, chez F. Buisson, Libraire, rue Git-le-Cœur, n°. 10; et chez Capelle et Renand, Libraires-Commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, n°. 6.

Pinkerton jugé par les Anglais, ou *Remarques critiques sur la seconde édition anglaise de sa Géographie moderne*, traduite de l'Edimburgh Review, brochure in-8°. de 50 pages. Prix 25 cent., et 1 fr. franc de port par la poste.

A Paris, chez Delaunay, Libraire, Palais Royal; chez Capelle et Renand, Libraires-Commissionnaires, rue J.-J. Rousseau; et chez les Marchands de nouveautés.

AVIS.

La maison *Capelle* et *Renand*, spécialement connue comme maison de commission, se charge toujours des envois aux prix de Paris, francs de port et d'emballage, pourvu que l'on prenne pour une somme de *quarante francs*, soit sur son Catalogue, sur ceux des autres libraires de Paris, ou sur les annonces des journaux, en faisant passer les fonds d'avance.

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS,

Rédigé par quelques Littérateurs Gastronomes, plusieurs Convives des Dîners du Vaudeville, un Docteur en Médecine, etc., etc., etc.

TOME DOUZIÈME.

L'ÉCUREUIL. — 1808.

Ce Journal, qui paraît tous les mois, est envoyé franc de port aux Souscripteurs moyennant *douze francs* par an. On ne peut souscrire pour moins d'une année, qui doit toujours commencer en janvier. *On ne vend point les cahiers séparément.* Chaque trimestre offre une gravure.

Les auteurs qui désirent y faire insérer quelques pièces, et les marchands qui veulent y faire annoncer les articles de leurs fonds moyennant *un exemplaire*, doivent envoyer le tout, *franc de port*, avant le 20 de chaque mois, au Bureau central de rédaction,

CHEZ CAPELLE ET RENAND, libraires-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 6.

ANNONCES.

Grandes et Petites Heures de la Cour, à l'usage universel, ornées de belles figures d'après les grands maîtres ; dédiées à Madame de la Rochefoucault, et approuvées par M. le Cardinal de Bellot, Archevêque de Paris.

A Paris, chez Capelle et Renand, Libraires-Commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, N°. 6.

Ces deux ouvrages, formats in-18 et in-32, très-bien imprimés en caractères neufs, sur papier superfin, sont les mêmes que ceux publiés successivement sous le même titre par M. Saintin. Les Libraires ci-dessus en ont acquis la propriété.

Les *Petites Heures de la Cour* sont à leur seconde édition, et les nouveaux éditeurs ont ajouté aux quatre belles gravures qui ornaient la première quatre portraits sortis, comme les précédens, des burins de nos plus grands maîtres ; ces portraits sont : *la Piété*, *Saint Jean l'Evangéliste*, *l'Ange Gabriel* et *Saint Jean-Baptiste*.

L'ÉPICURIEN FRANÇAIS,

OU

LES DINERS

DU CAVEAU MODERNE.

Rions, chantons, aimons, buvons;
Voilà toute notre morale.

TROISIÈME ANNÉE.

Quatrième Trimestre de 1808. Décembre.

N°. 36.

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

PARIS,

CAPELLE ET RENAND, librair.-commissionnaires,
rue J.-J. Rousseau, n°. 6.

1808.

AVIS IMPORTANT.

Les deux premières années de cet ouvrage (qui se vendent le même prix que celle-ci) ont pour titre : *Journal des Gourmands et des Belles*, ou *l'Epicurien Français*.

Les Cahiers ne se vendent point séparément.

Le prix de chaque année est de douze francs, tant pour Paris que pour la province.

(*Voyez* la première page de la couverture.)

DINERS

DU

CAVEAU MODERNE.

PROCÈS-VERBAL

de la 36e. Séance du Caveau Moderne, tenue le 20 novembre 1808.

Nota. Aussitôt que les membres du *Caveau Moderne* apprirent que différens corps de la grande armée allaient traverser Paris pour se rendre en Espagne, jaloux de payer à leurs frères d'armes un tribut d'admiration, d'estime et d'attachement, ils composèrent plusieurs chansons, qui furent chantées aux banquets donnés à ces guerriers par la ville de Paris.

M. le Conseiller d'état préfet du département de la Seine a bien voulu savoir gré à la Société Epicurienne du *Caveau* de son zèle et de ses sentimens ; il a adressé à son président une lettre extrêmement honorable, et lui a fait remettre pour chacun des membres de la Société un exemplaire de la médaille que la ville de Paris a fait frapper en commémoration du don qui lui a été fait par Sa Majesté des drapeaux conquis à la bataille de Wertingen.

M. Armand-Gouffé, secrétaire perpétuel, ayant donné lecture de la lettre de ce Magistrat, M. Capelle, maître des cérémonies, a présenté sur un plateau d'argent couvert de branches de laurier les médailles à M. Laujon, président, qui les a distribuées aussitôt aux vingt membres composant la Société Epicurienne du *Caveau Moderne*, et qui a proposé ensuite un toast en l'honneur de M. le Comte Conseiller d'état préfet du département de la Seine. Cette proposition, ayant été vivement accueillie, a

fait naître quelques couplets, qui, d'après le vœu de la Société, doivent faire partie de la réponse que le *Caveau* a décidé de faire en remercîment à M. le Préfet. Le bureau, chargé de la rédaction de cette lettre, s'est empressé de répondre au désir de la Société de la manière suivante:

Paris, le 20 novembre 1808.

à Monsieur le Comte de l'Empire Conseiller d'état Préfet du département de la Seine.

MONSIEUR LE COMTE,

La Société Epicurienne a reçu avec une respectueuse gratitude le témoignage de satisfaction que vous avez daigné lui accorder: comme sa reconnaissance s'est manifestée dans le même style qui lui a mérité vos bontés, permettez-nous de vous faire part des sentimens qu'elle a exprimés.

A la lecture de la lettre que vous lui

*

avez adressée, le *Caveau* a répété en chœur :

(1) Au Préfet que nous chérissons
Jours nombreux et gaîté parfaite!
C'est le vœu que nous adressons
Au Préfet que nous chérissons.
Nos vœux ne sont pas des chansons;
Car Paris en écho répète :
Au préfet que nous chérissons
Jours nombreux et gaîté parfaite!

Chacune des fonctions qui honorent votre magistrature rappelant un de vos bienfaits, personne, disait-on, mieux que notre Préfet n'est à sa place :

(2) Faut-il assurer l'abondance,
Il est dans son département;
Faut-il soulager l'indigence,
Il est dans son département;
Faut-il protéger l'homme habile,
Il est dans son département;
Toujours, toujours pour être utile
Il est dans son département.

(1) Air des Triolets.
(2) Air : Contre les chagrins de la vie.

Tandis que votre sollicitude paternelle vous fait prévoir et satisfaire les besoins de vos administrés, votre goût pour les lettres, que vous avez si bien cultivées, vous fait accueillir les amis des Muses. Vous avez justement pensé que les médailles de Wertingen, preuves durables de la gloire de nos braves, étaient la récompense la plus flatteuse que vous pussiez offrir à ceux qui les ont célébrés. Le type de ces médailles nous a paru très-remarquable.

(1) Le Héros et la Renommée
En occupent les deux côtés:
C'est l'amant et sa bien-aimée
Qu'à nos regards vous présentez.
Ces médailles, à la mémoire
Rappelant ses travaux divers,
Toujours d'accord avec l'histoire,
N'offriront jamais de revers.

Le burin savant qui a exécuté ce monument numismatique ne nous a point

(1) AIM : Ce magistrat irréprochable.

étonné ; quel artiste peut manquer de génie quand il est choisi pour transmettre à la postérité les traits chéris de NAPOLÉON !

(1) Peintres et graveurs excellens,
Tout devient son apôtre:
Nous n'avons pas de grands talens ;
Quel regret est le nôtre !
Par nous, enfans de la Gaîté,
S'il n'est pas noblement chanté,
Nous saurons boire à sa santé.....
Sans oublier la vôtre.

Nous sommes avec respect,

MONSIEUR LE COMTE,

Vos très-dévoués serviteurs.

Pour le Caveau Moderne,

Signé LAUJON, *président.*;
ARMAND GOUFFÉ, *secrétaire.*

(1) AIR : Servantes, quittez vos paniers.

PREMIER SERVICE.

DES PROGRÈS DE L'ÉPICURÉISME.

Vires acquirit eundo.
. . . Et toujours va qui chante.
Trad. de M. Armand-Gouffé.

Trois ans sont écoulés depuis que les disciples d'Épicure ont consacré son temple au Rocher de Cancalle; pendant trois ans les *chants n'ont point cessé;* le nombre des fidèles s'est accru; la ferveur des ministres s'est nourrie dans des banquets succulens; les Ris ont toujours accompagné nos plus augustes cérémonies; nos convives et nos abonnés ont disputé de zèle pour la propagation des vrais principes, et les chansons que notre Journal publie volent de bouche

en bouche, d'almanach en almanach, résonnent dans les salons, parcourent les rues de Paris, et retentissent dans les provinces.

Il est permis sans doute de se féliciter, sinon de s'enorgueillir de cet heureux succès. La joie, ordinairement si capricieuse et si mélangée, dont l'existence est si éphémère, et l'objet si fragile, dont les dons sont si rares et les faveurs si courtes, docile à notre appel de tous les mois, part à notre commandement pour aller égayer nos amis des départemens du Nord, du Midi, de l'Orient et de l'Occident.

Notre quatrième année va commencer sous des auspices encore plus favorables que les trois premières; car si quelques partisans du genre sérieux, quelque ombrageux Jérémie, quelques pessimistes, ennemis du rire, de la table et des chansons, se sont d'abord insurgés contre notre bannière un peu grivoise, (1) il n'est plus de prétexte

(1) Le Journal des Gourmands et des Belles.

aux réprimendes sévères. Nous sommes philosophes profès, et si les ennuyeux, les ennuyés, les gens sobres, les gens tristes, etc., levaient contre nous l'étendard de la guerre, nous aurions à leur opposer des armes mieux éprouvées que les leurs, des légions plus agiles, plus fidèles et plus dévouées; tous les bons vivans de France, tous les paresseux aimables, tous les poëtes joyeux, tous les francs buveurs s'accordent au bruit de nos verres, et répondent au signal du général de notre ordre, le bon, cher, illustre et vénérable Laujon!.... Sous un tel chef, avec de tels soldats, et de telles armes, nous planterions nos enseignes sur la tour de Pékin!

Dans chaque ville où l'air circule librement, où les esprits sont enclins à la gaieté, où la bonne humeur dilate la verve et l'appétit, nous avons des amis, des correspondans, des alliés; partout où l'on rit, où l'on aime, où l'on boit,

notre doctrine s'insinue naturellement et sans effort.

Le nombre de nos frères ne peut s'accroître que du nombre des heureux. Quiconque s'arme contre nous est atteint et convaincu de haïr le plaisir et la table; quiconque sait jouir de la vie fait *chorus* avec nous. L'influence de notre religion est utile, saine et patriotique ; nous avons vu quelquefois des fâcheux, des ennuyés, des souffreteux et des envieux vaincus ou guéris par la vertu d'un mot plaisant ou d'un couplet bouffon.

De combien de dîners somptueux, tumultueux, et par conséquent taciturnes, les hymnes de nos convives n'ont-ils pas chassé l'ennui, la cérémonie et le dégoût! A combien de conversations embarrassées n'ont-ils pas remédié! Que de graves assemblées seraient heureuses de pouvoir introduire une ronde bachique au travers des tables de bouil-

lote, et des entretiens politiques de nos lecteurs de journaux!

Nous espérons que nos lecteurs voudront bien excuser cette espèce d'apologie, devenue nécessaire au renouvellement de l'année. Les gens qui se piquaient de sobriété quand nous vantions les plaisirs de la table, et qui se piquent d'austérité quand nous professons la philosophie d'Epicure, prétendent que chacun des numéros que nous publions doit être le dernier; mais quoi qu'en disent la sobriété et l'austérité, notre matière est inépuisable, et nous fournirons sans effort une nouvelle carrière.

On nous demandera si les disciples d'Epicure sont encore les enfans de Comus; si nous célébrons des bacchanales, ou les mystères de la bonne déesse; si pour donner de nouveaux alimens à la muse du *Rocher* nous sacrifierons aux Grâces, en même temps que nous tendrons des filets à la malignité publique. Puisqu'il faut absolument une préface

aux questionneurs, nous leur répondrons que, fidèles au plan que nous nous sommes tracé dès l'origine, nous fêtons tous les saints et révérons tous les dieux; dévots à la mère des Amours, nous continuerons nos libations à Bacchus, nos holocaustes à Comus, et nos rites en l'honneur de Momus.

Nous philosopherons avec Aristipe; nous rirons avec Démocrite, et chanterons avec Panard.

Si l'on veut quelque chose de plus positif, nous convoquerons en l'an cinq de notre fondation un congrès général des Epicuriens de l'un et l'autre hémisphère.

La gaieté franche étant le plus sûr indice d'un cœur droit, quiconque aura le front ouvert et la joie dans les yeux, sera admis à l'*épreuve du vin*; et tout convive en qui l'ivresse manifestera un bon cœur, un esprit brillant et une âme vraiment épicurienne, sera proclamé d'emblée législateur de l'ordre.

L'assemblée se tiendra à table, pour

que les délibérations soient mieux digérées; on parlera tous ensemble pour s'entendre mieux; les motions ordinaires seront sur un air de vaudeville; et si quelque orateur véhément aspire à remuer les passions, il sera tenu d'en prendre un de romance.

Cette méthode pourrait même être convertie en précepte; et lorsqu'un Epicurien serait tenté, par quelque fermentation dans ses humeurs, de renoncer à cette quiétude philosophique, uniquement sensible au plaisir, vers laquelle nous tendons tous, il serait obligé, en conscience, de chanter un couplet extrait du Journal que nous rédigeons, et de vider un verre de Bourgogne ou de Bordeaux, selon le pays qu'il habiterait.

A cet effet tout bon Epicurien devra se munir de ce rituel, et s'adresser pour l'obtenir à notre ami Capelle, chapelain du temple, à qui nous nous faisons un devoir de rendre ce témoignage à la face de nos frères, qu'il mé-

rite de plus en plus de l'Ordre en général, et de chaque membre en particulier, par les vers qu'il imprime, ceux qu'il compose, et les dinés qu'il commande.

Cependant, quelque agréable qu'il fût pour notre convive Capelle et pour nous que chaque Epicurien s'abonnât personnellement, nous restreignons cet acte obligatoire aux seules sociétés affiliées, espérant que bientôt elles seront assez multipliées pour nous donner des correspondans en tout pays civilisé, et travailler de concert à déraciner l'ennui, le calcul, l'intérêt et les soucis.

Quoique ces vices honteux trouvent encore des apologistes, notre doctrine triomphera; les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle; nous enseignerons à boire aux plus sobres, à rire aux plus flegmatiques, à danser aux boiteux, et à chanter à tous.

Puissent ces douces habitudes devenir universelles, et la joie se loger dans tous les cœurs, aux risques de tourner les

têtes! Le plaisir n'est pas aussi difficile à fixer qu'on se l'imagine : tout est fugitif et passager dans la vie, et ce qui revient le plus aisément et le plus souvent, est ce qu'il y a de plus solide et de plus réel; or, tel est le plaisir de la table, apprêté conformément aux lois de la philosophie d'Epicure.

Il faut convenir que l'épicuréisme, tout utile qu'il est, n'a pas toujours eu l'approbation des sages, et que tous les siècles n'ont pas été aussi raisonnables que le nôtre; mais ces courtes intermittences provenaient ou de l'oubli des vrais principes du maître, ou du relâchement de sa doctrine, ou de l'ignorance des juges; nous sommes en mesure contre de pareilles erreurs, et notre fédération a pour but de défendre à l'avenir la république épicurienne de toute contre-révolution.

Notre fondateur professait dans un jardin, sous un beau ciel, parmi les fleurs et la verdure; l'envie atteignit sa doctrine et lui-même dans cet asile.

*

Nos modernes devanciers siégeaient dans un *caveau*; leurs noms sont immortels; mais l'obscurité de leur asile ne l'a point sauvé de l'inconstance du sort.

Nous avons choisi le nôtre sur un rocher, afin que cette position guerrière nous mît à l'abri de toute surprise, et fût un point de ralliement visible pour nos amis.

C'est un fort inexpugnable, d'où notre pacifique artillerie aura bientôt réduit au silence tout adversaire qui ne serait pas inaccessible aux atteintes du plaisir.

Nous ne craignons pas les trahisons tant qu'une rigoureuse observance de la règle fera notre sûreté; si la discipline paraissait se relâcher, nous mettrions à l'ordre du jour quelque extrait de nos statuts, semblable aux suivans:

A tous ceux qui ces présentes liront, salut, longue joie et grand appétit pour étrennes:

Tout fidèle épicurien se rappellera qu'il doit commencer sa journée par une

caresse à son amie, une à sa bouteille, et une à sa muse.

De rochers en rochers on répétera nos refrains joyeux, de peur que l'ennemi, c'est-à-dire l'ennui, ne surprenne nos postes avancés.

Dès que l'on éprouvera quelque contrariété on visitera sa cave, et l'on provoquera ses tonneaux à épancher leurs consolations.

Si le remède n'opère pas suffisamment on ira prendre les ordonnances de sa maîtresse.

Si ce docteur ne guérit pas le malade il reviendra à ses flacons, et alternera ainsi, en doublant tous les jours la dose, jusqu'à parfaite guérison.

Lorsque dans un dîner il s'élevera quelque légère contestation, on chantera; si les chants ne calment pas l'effervescence des convives, on boira.

Si l'on persiste, malgré Bacchus et Minerve, chacun trinquera, rira et étouffera sous les bruyants éclats de la

joie, jusqu'à l'apparence de la mauvaise humeur.

Donné au Rocher de Cancalle, le douzième mois de l'an trois de sa fondation.

CLITOPHON.

HORS-D'ŒUVRES.

L'AMOUR, LA TABLE ET LA JOIE SONT DE TOUTES LES RELIGIONS.

On conserve dans la bibliothèque du Vatican un exemplaire de la Bible, à la fin duquel on voit une prière en vers allemands, écrite de la main de Luther, dont le sens est :

Mon Dieu, par votre bonté pourvoyez-nous d'habits, de chapeaux, de capotes et de manteaux; de veaux bien gras, de cabris, de bœufs, de

moutons et de génisses ; de beaucoup de femmes et de peu d'enfans. Bien boire et bien manger est le moyen de ne point s'ennuyer.

Cette prière est très-certainement de la main de Luther.

(*Dict. hist., art.* LUTHER.)

CONSEIL.

ALLONS dans mon cellier du Champagne et du Beaune
Goûter les doux appas :
Les plaisirs n'y sont point troublés par l'embarras ;
Et le funeste ennui, qui monte jusqu'au trône,
Dans les *caveaux* ne descend pas.

PANARD.

SECOND SERVICE.

COURS GASTRONOMIQUE.

GASTROLOGIE.

Le chevalier de Versac, toujours attentif à recueillir ce qui pouvait augmenter l'instruction de Manant-Ville et de son fils, lui envoie un matin son libraire avec une voiture chargée de livres de tous formats pour composer sa bibliothèque gourmande. Un homme comme vous, lui avait-il dit, ne peut se dispenser de posséder les auteurs qu'il est dans le cas de citer ou de consulter. Manant-Ville, enchanté, fait déposer sur différentes tables les précieux ouvrages qu'on lui apporte; ordonne qu'on serve un ample déjeûner au libraire, et lui

demande de lui faire connaître toutes les richesses qu'il a sous les yeux.

J'ai cherché, répond le bibliographe, à réunir non-seulement les auteurs qui ont traité de la gastronomie *ex professo*, mais ceux encore qui dans des ouvrages variés ont consacré quelques belles pages à la science de gueule : ainsi je vous offre *Caton*, *Varron*, *Columelle*, parce que dans leur Traité *de Re rustica* ils parlent souvent de la table. Marcus-Varron était l'ami de Cicéron, le lieutenant de Pompée; et, quoique proscrit et fugitif pendant le règne de César, il composa cinq cents volumes, et parla souvent de cuisine : il vous apprendra comment on doit choisir ses convives. *Invitez*, dit son vieux traducteur, *gens bien faits et spirituels; qu'ils ne soient ni muets ni bavards; qu'ils aient netteté et délicatesse aux vivres.*

Columelle, vivant sous Claude, a conservé dans son style la latinité du siècle d'Auguste. Quant à Caton, quoique sévère censeur, il a prouvé dans son *Traité d'Agriculture* qu'il avait le goût des bonnes choses, et l'on n'est pas fâché de pouvoir mettre ce sage dans la bibliothèque d'un gourmand.

A côté de ces grands écrivains nous placerons *Aloysius*, *Trissinus*, *Collius*, *Rhodi-*

ginus, *Laugius*, *Christophorus a Vega*, auteurs assez obscurs du moyen âge, dans lesquels on trouve cependant quelques observations curieuses sur l'art de bien vivre. Nous y ajouterons, si vous le permettez, 1°. le *Régime de Pythagore*; par le docteur Cocchi; 2°. le *Traité de l'Abstinence des Viandes*, par Porphire, cet illustre élève de *Longin*: il épousa la veuve d'un de ses amis pour être plus à portée, disait-il, de faire du bien à cette femme et à ses enfans; 3°. les *Lettres du rhéteur Aleyphron sur les Parasites et les Courtisanes*; 4°. le *Traité de Plutarque sur le Banquet des sept Sages*; 5°. la *Dissertation de Muret sur les Festins des Grecs et des Romains*; 6°. *Ciaconius de Triclinio*, livre très-savant pour un Espagnol; 7°. *Mensa philosophica*, publiée à Rouen en 1508, et insérée depuis à la suite de l'*Ecole de Salerne*.

Tous ces ouvrages, reliés de la même manière, forment une suite très-curieuse. Maintenant voici *Fuschius* ou *Fuchs*, l'Eginette d'Allemagne, médecin à Munich, et botaniste éclairé, à qui Charles-Quint donna des lettres de noblesse pour les bons conseils d'hygiène qu'il en reçut. Nous le mettrons près de *Cardan*, dont le fils se fit couper la tête pour

avoir empoisonné sa femme, et nous a laissé un traité curieux sur la *Nécessité de s'abstenir des Boissons de mauvais goût.* Il était médecin, et vous remarquerez que les médecins se sont de tout temps occupés de la nourriture bonne, saine et savoureuse; aussi trouverez-vous dans cette collection le *Traité d'Hippocrate sur la manière de vivre;* les *Œuvres de Lemery;* les *Préceptes fameux de l'Ecole de Salerne;* le *Traité d'Hecquet sur les Alimens;* un *Essai sur la manière de conserver la Santé,* par Cheyne, médecin anglais; la Dissertation de Paul Eginette *de Facultatibus alimentorum;* celle de *Simeon Sethi* sur le même sujet; les Avis de Platine de Crémone sur le régime le plus convenable pour se bien porter (*de tuenda Valetudine*); un Traité peu commun d'un juif nommé Isaac (*de Victus salubris rationes*); les Œuvres de *Cullen;* un livre très-rare, dont l'auteur est inconnu, et qui a pour titre : *Medicus ad palatum;* et le Traité de *Cornaro* sur la Sobriété.

Revenant aux anciens, je ne vous offre pas un *Epicure* complet, parce que je n'en ai pas trouvé, mais un très-bon recueil sur sa vie et ses écrits, par *Gassendi;* vous verrez comment il apprit au philosophe Chrysippe à ne s'enivrer que des jambes, en conservant toujours

sa tête ; bonne recette, difficile à suivre. Deux ouvrages que vous ne pouvez pas dépater sont le *Banquet de Platon* et les *Déinosophistes d'Athénée;* (1) je les ai fait relier ensemble. Vous aurez aussi sous le même format les deux *Apicius*, (2) c'est-à-dire le Traité de *Cœlius Apicius, de Re culinaria*; le livre de *Gabius Apicius, de Opsontis et Condimentis;* j'ai préféré l'édition d'Amsterdam de 1709. Je vous ai facilité l'intelligence de ces auteurs en y joignant la géographie de *Strabon*, qui donne de temps en temps quelques détails sur les usages gastronomiques des différens peuples, et l'*Histoire naturelle de Pline*, où l'on trouve toutes les sources de la bonne chère. Pour confirmer ou contrôler ce que ces anciens nous disent, vous aurez *Stucklius, Antiquitatum convivialium.* Cet historien allemand, ou plutôt suisse, rapporte la manière avec laquelle les Hébreux, les Chaldéens, les Grecs, les Romains et plusieurs autres nations faisaient leurs repas, et les cérémonies qu'ils observaient les jours de fêtes dans leurs sacri-

(1) Athénée a été traduit par l'abbé de Marolles. Edition in-4°. Paris, 1680.

(2) Il y en eut trois du même nom ; mais on n'a point les ouvrages du premier.

fices. Vous aurez aussi *Pomponius Lætus* dans son ouvrage sur la *Signification des mots techniques;* Isidore sur les *Origines;* Bullingerus, *de Conviviis*, et le *Diæteticon* du savant et modeste *Nonius*. Pour vous délasser de la sécheresse de ces antiquaires je vous ai choisi une belle édition des *Saturnales de Macrobe*, une moins soignée du *Répertoire de Turnèbe*, dans lequel cet auteur érudit a réuni tout ce qu'il a trouvé de curieux dans ses lectures : or, comme il était Epicurien il n'a point oublié les plaisirs de la table; enfin le Traité *de Re Cibaria*, que fit en 1529 le cardinal Laurent Campegge, qui, chargé par le pape de raccommoder Henri VIII avec Catherine d'Arragon, ne put y parvenir, et pour ne pas perdre son voyage fit une étude comparée des cuisines anglaise, française et italienne. Que le saint homme soit béni!

Comme j'ai pensé que vous n'étiez pas polyglote, je vous ai apporté peu d'auteurs étrangers; cependant je n'ai pu résister au désir de comprendre dans votre collection ce petit ouvrage espagnol très-estimé et très-ancien; il est intitulé : *Libro de Cozina Compuesto, por D. Ruberto de Nola;* il vous mettra au fait des connaissances culinaires des Castillans.

Vous trouverez aussi des détails dignes d'être traduits dans le *Dispensari*, poëme anglais en six chants, dans l'*Hudibras* de Butler, et dans les *Mélanges littéraires* de Ramsay.

Vous serez peut-être étonné de trouver au milieu de tous ces écrivains gastronomes le bon Michel Montaigne; c'est que l'auteur des *Essais* peut être placé partout, et qu'il connaît parfaitement l'histoire de la gourmandise.

Il nous apprend que les anciens faisaient collation entre les repas; qu'en hiver on leur servait leurs viandes sur des foyers portatifs, et qu'ils avaient des cuisines ambulantes qui les suivaient dans leurs voyages d'agrément; qu'en été ils faisaient couler dans leurs salles basses de l'eau fraîche et claire dans des canaux, où il y avait force poissons en vie que les convives choisissaient à la main pour les faire apprêter de la manière qui leur convenait. (1)

Vous y trouverez « que les rois de Perse « appelaient leurs femmes à la compagnie de « leurs festins; mais quand le vin venait à les « échauffer en bon escient, et qu'il fallait lâcher « tout à fait la bride à la volupté, ils les ren-

(1) Montaigne, lib. 1, chap. 49.

« voyaient en leur privé pour ne les faire par-
« ticipantes de leurs appétits immodérés, et
« faisaient venir en leurs lieux des femmes
« auxquelles ils n'eussent point cette obliga-
« tion de respect. » (1) Aussi notre philosophe dit-il (2) qu'à la familiarité de la table on peut associer le plaisant, non le prudent. Ami de la liberté décente, il blâme tout ce qui est étiquette, cérémonie, symétrie puérile. Il cite à ce sujet le grand festin que donna en France Henri, duc de Normandie, fils de Henri II, roi d'Angleterre. L'assemblée de la noblesse fut si grande, dit Montaigne, qu'il la divisa en plusieurs bandes par ressemblance de nom: dans la première troupe, qui fut des Guillaume, il se trouva cent dix chevaliers à table portant le même nom.

J'ai réuni sous le même format trois petits ouvrages rares que voici : l'*Apologie du Banquet sanctifié de la veille des Rois*, par Barthélemi ; le *Banquet dissolu des Cimmériens ;* l'*Almanach du Comestible*, contenant l'histoire générale des festins ; je vous en recommande la lecture comme très-instructive.

(1) Montaigne, liv. 1, chap. 49.
(2) *Idem*, liv. 1, chap. 27.

J'ai fait un recueil très-curieux des traits cités par l'auteur des *Essais*, par Rabelais, Sainte-Foix, le commissaire Lamarre dans son *Histoire de Paris;* le marquis de Paulmy dans les *Mélanges d'une grande Bibliothèque;* et le volume historique des *Mœurs et Usages* de *l'Encyclopédie méthodique.* Cela compose 4 volumes manuscrits que voici :

Parmi les ouvrages modernes j'ai choisi les *Dons de Comus*, 3 volumes; *la Chimie du Goût*, 1 volume; *l'Art du Confiseur, du Distillateur et du Limonadier*, par Dubuisson; l'*Eloge de l'ivresse*, in-12; *le Cuisinier Impérial; la Cuisinière Bourgeoise;* le *Manuel des Amphitryons;* et tous les *Almanachs des Gourmands*, composés par l'archestrate français (l'illustre Grimod de la Reynière.)

Je n'ai point oublié les poëtes, les orateurs et les littérateurs qui ont consacré leur plume à Comus. Vous voyez le poëme des *Quatre Repas*, par Desperoux; celui de *la Gastronomie*, par Berchoux; *le Caveau ancien et moderne;* le *Journal des Epicuriens;* l'*Epitre aux Gourmands*, par François de Neufchâteau; *l'Ecole de Salerne*, en vers burlesques, attribuée à Guy Patin; *la Cuisine en chansons; le Potager*, essai didactique de

Lalane; enfin *la Palinodie chimique*, poëme, par Gaut (1588).

Voici, dit Manant-Ville, un bon commencement, et je vais placer avec honneur ces soutiens de la gastronomie; mais je réserverai dans ma bibliothèque une douzaine de tablettes vides; car je ne doute point que la table n'en inspire autant que l'amour, la gloire, la religion et la philosophie. Les auteurs, dit-on, ne font pas toujours grande chère; mais ne savent-ils parler que de ce qu'ils possèdent? Les meilleurs projets en finances ont été faits par des gens qui n'avaient pas le sou dans leur poche, et c'est souvent dans le fond d'un grenier poudreux qu'un poëte en délire chante les *jardins d'Alcine*, ou les *lambris dorés du palais de Crésus*.

CONCLUSION.

Les noces de Céline et de Saint-Charles se firent avec toute l'élégance, la pompe et la recherche qu'avait désirée Manant-Ville; il y

avait abondance sans profusion, variété sans désordre; tout fut cuit à point, servi à propos, dégusté avec sensualité; entrées, entremets, rôtis, vins et dessert, tout parut exquis : une douce gaieté animait tous les convives, et l'allégresse était si franche, si générale, qu'Oxigénius, voyant entrer le chevalier de Versac, oublia sa vieille querelle, et lui tendit la main. Au commencement du repas on présenta aux mariés un pain d'épice : cet usage est romain, leur dit-on, et ce pain vous apprend que vous devez être unis comme les grains de froment qui ont servi à le faire, et que votre union vous fera goûter mille douceurs. La journée fut enchanteresse, et les deux jeunes époux, fêtés, choyés, chantés, attendaient sans trop d'impatience le refrain de coutume : *Allez-vous-en, gens de la noce...* Le soir, après les plaisirs du bal, on servit une magnifique collation; mais au moment de se mettre à table le professeur et Aristophile s'approchèrent gravement de Saint-Charles, l'un portant sur une assiette de porcelaine une belle pomme de reinette, l'autre tenant dans ses mains une caraffe d'eau et un volume de Montaigne. Ce fruit, dit Aristophile, doit être le seul mets de votre souper; ainsi le veut

Solon. (1) Ce grand législateur ordonna qu'un nouveau marié ne mangerait qu'une pomme le soir de ses noces : cette loi fut scrupuleusement gardée par les Grecs, et même aux Perses ; vous ne pouvez, par amour pour l'antiquité, vous dispenser de la suivre ; votre épouse s'en trouvera bien. Saint-Charles salue gravement Aristophile, et prend la pomme. Le professeur, présentant la caraffe limpide, dit au marié : Vous n'êtes pas obligé d'en faire usage; mais elle vous fera souvenir que le vin ce soir vous est défendu ; lisez. Saint-Charles ouvre Montaigne, (2) et lit tout bas ces mots : *Il ne faut pas boire la nuit qu'on destine à faire des enfans.* Conformons-nous donc, dit-il, au précepte du sage auteur des Essais. Quand arriva l'heure de conduire les époux au lit d'hyménée, l'abbé Dudin, au lieu de bénir la couche nuptiale, fit, à l'exemple des Romains, (3) répandre dans la chambre qui précédait une grande quantité de noix. Saint-

(1) Strabon, l. 15.

(2) Montaigne, l. 2, chap. 9.

(3) Martinius, *philologicum in verbis nuces spargere.*

Charles demanda la raison de cette singulière cérémonie. C'est, répondit le chanoine, pour que la curiosité ne trouble pas le grand mystère qui va s'opérer. Tandis que la folâtre jeunesse qui danse encore dans le salon s'occupera à ramasser ces noix, personne ne pensera à épier votre conversation nocturne avec la belle Céline ; et comme dit Martinius, ancien auteur, *ut à rapientibus pueris, fiat strepitus, ne puellæ vox virginitatem deponentis possit audiri.* Ainsi la noce se termina par un usage antique ; ce qui amusa beaucoup Manant-Ville.

Quelques mois après le capitaine, ayant réuni sa fortune, offrit sa main à madame de Verneuil, et l'épousa. Ils parvinrent par leur crédit à placer le professeur auprès d'un grand prince en qualité de secrétaire, et firent donner au chevalier de Versac une belle fourniture de vivres pour l'armée. Le sage Aristophile devint le fermier général des biens ruraux de Manant-Ville, de madame de Verneuil et de Saint-Charles. Quant au savant Oxigénius il resta le médecin et le correspondant pourvoyeur de la famille. On institua douze réunions par an, où tous devaient se trouver, et célébrer en commun les mystères

nutritifs de la gastronomie, s'enrichir mutuellement des dons de Comus, et chercher le bonheur dans les lois d'Epicure et dans les charmes d'une douce amitié.

ENTREMETS.

LE PATER,

CONTE.

Gros Guillot, bas-normand, ignorant par nature
Et berger par besoin,
D'apprendre son *Pater* n'avait jamais pris soin.
Mais, trois fois sotte créature!
Lui dit un jour son bon curé,
Aurais-tu donc enfin juré
De ne point prier Dieu? Malheureux! âme impure!
Réponds-moi, que dois-je en conclure?
— Prier Dieu, je le voulons bien;
Mais je nâvons jâmais sû lire.
— Je vais t'enseigner un moyen.
— Ah! jârni, vous n'avez qu'â dire.
— Il faut donner à tes moutons....
— Quoi? — Les mots du *Pater* pour noms.

— Oui, monsieur le cura*i*. — Tu conçois mon idée?
— Oh qu'oui! — Ce grand cornu s'appellera *Pater;*
Cet autre, gros et gras, *noster;*
Ce tout petit *qui es*..... Par ces noms-là guidée,
Ta mémoire.... — J'entends; rien n'est plus simple qu'ça;
Et pis ma sœur sait lire; elle m'enseignera....
— C'est bon.... Au bout de six semaines
Le curé l'aperçoit conduisant ses moutons.
Ah! voyons, lui dit-il, puisque tu les ramènes,
Si tu sais ton *Pater*..! — Si je l' sais! j' l'espérons;
Allais, monsieur l'cura*i*, ça n'est point difficile:
J'les appelons si ben qu'on dirait que je lis.
— Voyons. — *Páter! noster!* — Bien! — *qui es! in cœlis!*
Nomen! tuum! ad!.... — Imbécille!
Et *sanctificetur?* — Ah! jârni, c'est ben vrai:
J'ons tout not' *Pâter* dans la manche;
Mais *sanctificetur*, mon bon monsieur le cura*i*,
Le loup me l'á croqua*i* dimanche.

M. Capelle.

CORRESPONDANCE.

La Société Epicurienne du *Caveau Moderne*, privée depuis plusieurs mois du plaisir de posséder dans son sein MM. de Villeterque et Cadet-Devaux, le premier pour cause de maladie, et le second pour affaires majeures, a pris, dans sa séance du 20 octobre, une délibération par laquelle elle s'est efforcée de concilier l'attachement qu'elle a pour la personne et les talens de ces deux convives estimables avec ses règlemens, qui exigent impérieusement la présence aux dîners de la société de tous les membres qui en font partie.

Cette mesure s'est étendue sur quelques autres membres du *Caveau*, qui ont été remplacés sur-le-champ; mais il n'a point été pourvu au remplacement de MM. de Villeterque et Cadet-De-

vaux, auxquels la Société Epicurienne, voulant donner un gage de son souvenir, a conféré le titre de *membres correspondans*.

Voici la réponse de M. de Villeterque à ce sujet :

A Messieurs les Convives du Caveau Moderne.

MESSIEURS,

J'ai reçu la lettre aimable que le Secrétaire perpétuel m'a adressée en votre nom, sous la date du 21 octobre, et je m'empresse d'y répondre pour vous renouveler l'assurance de tous les regrets que me fait éprouver depuis long-temps l'impossibilité d'assister à vos joyeuses séances, et de mériter dignement le titre de l'un de vos convives. Ma mauvaise santé était sans doute une raison suffisante, et qui justifiait la résolution pénible, mais indispensable, que j'avais

prise de renoncer à un titre dont je remplissais si mal les devoirs, et dont je ne pouvais plus partager les plaisirs.

Vous n'avez pas voulu, Messieurs, qu'une détermination aussi motivée fût triste et sans dédommagement, comme le sont presque toutes les résolutions sages que l'on prend dans la vie, et vous m'avez accordé un titre qui, en conciliant l'impossibilité où je suis de vous voir aussi souvent que je le voudrais, avec le désir que j'en conserverai toujours, me laisse une place parmi vous, sans m'imposer aucune des obligations qu'exigent vos règlemens, et que ma santé ne me permet pas de remplir.

Membre correspondant de votre Société, je me regarde encore comme de la famille d'Epicure : vous en êtes les fils aînés; je serai moi un de ces bons parens au cinquième ou sixième degré, que l'on voit rarement, mais que l'on compte toujours; et je sais apprécier tous les avantages d'un titre qui me donne le droit d'être compté au nombre des

*

membres de la société la plus aimable.

Je vous prie, Messieurs, d'agréer l'hommage des sentimens distingués que je vous ai voués.

J'ai l'honneur de vous saluer avec la plus sincère amitié et la plus parfaite considération.

DE VILLETERQUE,

membre correspondant de l'Institut et de la Société du Caveau moderne.

Paris, le 5 novembre 1808.

Nota. La chronique scandaleuse divulgait déjà dans le monde, et d'une manière défavorable, la retraite de notre sincère et fidèle ami M. de Villeterque; c'est ce qui a décidé la Société à publier la lettre que l'on vient de lire.

(*Note des Editeurs.*)

DESSERT.

LA COLONNE DE RHODOPE, (1)

VAUDEVILLE.

Air : Rien ne me plaît s'il ne vient de Lisette ;
ou du vaudeville de la Danse interrompue ;
ou : Contentons-nous d'une simple bouteille.
ou du vaudeville des Chevilles de Maître Adam.

Rhodope a bu dans un accès bachique
De vin de Chypre au moins trois caraffons ;
Rhodope va sur la place publique
A ses amans faire un appel de fonds....
« Vous qui chez moi, l'hiver, l'été, l'automne
Et le printemps, êtes les bien-venus,
Donnez, amis, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus. » } *Bis.*

(1) *Hérodote*, qui aime tant à croire, et *Bayle*, qui aime tant à douter, nient tous les deux que Rhodope ait fait construire la plus belle des pyramides d'Egypte ; mais *Pline* dit en propres termes (livre 3) : « La grandeur et la magnifique structure des pyramides n'est pas ce que l'on doit le plus admirer dans cette merveille du monde le plus grand miracle est qu'une courtisane ait assez gagné de richesses pour élever la plus fameuse de toutes. »

Nicandre arrive. « Oh! le brave des braves,
Souvenez-vous qu'au retour d'un combat
Vous vouliez prendre avec moi des airs graves:
Je vous souris; bientôt le cœur vous bat:
Dans un quart-d'heure, en dépit de Bellone,
Tous vos lauriers sont myrtes devenus....
Donnez, héros, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus. »

Passe un marin. « Nomades, je confesse
Que vos cadeaux m'ont toujours été chers;
Mais du plaisir si la belle déesse
Naquit jadis de l'écume des mers,
Vous la devez, à titre de patrone,
Intéresser par des dons continus:
Donnez, patron, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus. »

Survient Styrax, la fleur des empyriques.
« Notre amitié vous a porté bonheur;
J'ai tant prôné vos bains, vos cosmétiques,
Et j'ai tant mis vos philtres en honneur,
Qu'Églé, Thaïs et ma tante Oxigone
Depuis un an doublent vos revenus:
Donnez, docteur, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus. »

Vient un augure. « Aux dieux j'ai sans reproche
Offert, je pense, un plat de mon métier
En consacrant une nouvelle broche
Qui fait pour eux rôtir un bœuf entier;
Et puis, tenez, entre nous je soupçonne
Qu'un soir chez moi nous nous sommes connus..,
Donnez, très-saint, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus. »

Un juge est là; c'est le gros Thémisthènes.
« De par Rhodope il faut vous arrêter:
Vous qui chargez les coupables de chaînes,
Convenez-en, je vous en fis porter.
Par votre organe on sait que la loi tonne,
Mais de Paphos exécutez les *us;*
Donnez, seigneur, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus. »

Ouranès glisse et dit : Je vais, ma chère,
D'une comète annoncer le retour.
« Ces choses-là ne sont pas de ma sphère,
Répond Rhodope; on vit au jour le jour:
Mais l'an passé, si ma mémoire est bonne,
Vous m'appeliez votre étoile; au surplus,
Donnez, rêveur, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus. »

Voici Phaon. « Phaon, qu'il vous souvienne
Que vous m'aviez engagé votre foi
Avant d'aimer Sapho de Mytilène
(Qui n'aime pas les hommes tant que moi !)
L'insulte est grande, et je vous la pardonne;
Mais souscrivez à mes vœux ingénus.
Donnez, cruel, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus. »

Suit un marchand; c'est Caraxus lui-même!
« O mon cher maître, avec quelle bonté,
Lorsque j'étais dans une peine extrême,
Vous m'avez fait don de la liberté!
J'ai bien un peu payé de ma personne
Ce grand bienfait; mais sur ceci *motus!*
Donnez, papa, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus. »

Le roi s'avance escorté de sa garde.
D'abord Rhodope embrasse ses genoux;
Mais du moment qu'Amasis la regarde,
Elle lui dit : « C'est bien moi, c'est bien vous.
Dans mon boudoir, quittant votre couronne,
Vous prononciez des sermens mal tenus:
Donnez, mon roi, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus. »

Daphnis succède, et cache en vain sa honte.
« Ne craignez pas, trop avare Daphnis,
Que j'en revienne aujourd'hui pour mon compte
Aux trois moutons que vous m'aviez promis;
Mais si nos noms, que maint chiffre environne,
Par-ci par-là sur les ormeaux sont lus,
Donnez, pasteur, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus. »

Paraît Phanor, que ses accens célestes
Font rechercher partout avec transport....
« Dans Naucratis, sans vos courses funestes,
Nos luths, nos voix, nos cœurs seraient d'accord:
A vos remords moi je vous abandonne;
Mais montrez-vous noble enfant de Lînus;
Donnez, donnez, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus. »

Cléos veut fuir. « Sachez, peintre infidèle,
Que trop long-temps, comme à trop bon marché,
J'ai bien voulu vous servir de modèle
En Flore, en Grâce, en Bacchante, en Psyché...
Mais de tels soins, l'équité vous l'ordonne,
Doivent par vous être enfin reconnus:
Donnez, mon cœur, donnez pour la colonne
Que je fais faire en l'honneur de Vénus. »

« Est-ce un auteur? Vraiment oui; c'est Esope!
Conteur piquant, moraliste joyeux,
Qui, chez Xanthus esclave avec Rhodope,
Pour la charmer fites de votre mieux,
Puisqu'elle a su d'une œillade friponné
Vous distinguer d'entre tous les bossus,
Donnez, mon cher, donnez pour la colonne
Qu'elle fait faire en l'honneur de Vénus. »

La pyramide au sein des airs s'élance :
Rhodope en fait un rendez-vous d'amour;
Vous l'y voyez, au chant comme à la danse,
La lyre en main, présider tout le jour;
Et vers le soir le refrain qu'elle entonne
Par le beau sexe est redit en chorus :
Donnez, passans, donnez pour la colonne
Qu'elle a fait faire en l'honneur de Vénus. } *Bis.*

M. le Ch. de Pix.

CELA VIENDRA,

CHANSONNETTE,

AIR : Et lon lan la.

Ma muse, qui cherche à plaire,
Croit qu'un jour cela viendra ;
L'espoir, trompeuse chimère,
Nous berce avec ce mot-là....
Et lon lan la,
Chacun sur terre
Dit : lon lan la,
Cela viendra.

L'auteur qui croit qu'une pièce
Quelque jour l'enrichira ;
Le créancier qui vous presse
Dans l'espoir qu'on le paira....
Et lon lan la,
Disent.... *sans cesse* :
Et lon lan la,
Cela viendra.

Quoique fier de l'opulence
Qu'un hasard lui prodigua,
Paul jure qu'à l'insolence
Jamais il ne cédera....
Et lon lan la,
Que Paul se lance,
Et lon lan la,
Cela viendra.

Pourquoi donc, jeune Lucile,
En vous tourmentant déjà,
A votre corset docile
Donner cette rondeur-là?....
Et lon lan la,
Soyez tranquille,
Et lon lan la,
Cela viendra.

Pour mieux fêter sa maîtresse
Le vieux Jean la harangua;
En lui peignant sa tendresse
Soudain la voix lui manqua....
Mais lon lan la,
Un peu d'adresse,
Et lon lan la,
Cela viendra.

Aussi doux que l'on puisse être,
Mon époux, disait Flora,
M'obéit comme à son maître;
Jamais il ne me manqua....
Et lon lan la,
Ce soir peut-être,
Oui, lon lan la,
Cela viendra.

Rose, au sortir de l'enfance,
Pour montrer.... l'esprit qu'elle a,
A l'arbre de la science
Voudrait atteindre déjà....
Et lon lan la,
Sans qu'elle y pense,
Et lon lan la,
Cela viendra.

Sur la scène, encor novice,
Damon vingt fois échoua,
Et jamais de l'injustice
La dent ne le déchira....
Mais lon lan la,
Qu'il réussisse,
Et lon lan la
Cela viendra.

Bientôt Albion, soumise,
A nos guerriers se rendra,
Et du Rhin à la Tamise
La paix alors renaîtra....
Et lon lan la,
Il l'a promise,
Et lon lan la,
Cela viendra.

M. DE ROUGEMONT.

QUELQUE CHOSE OU RIEN,

IMPROMPTU.

AIR : C'qui m'amus' dans un pestaque, etc.

CHERCHANT, selon ma coutume,
Un joyeux refrain,
J'ai déjà taillé ma plume
Pour me mettre en train;
Aucun mot ne se présente...
Quel sort est le mien!
Qu'importe, il faut que je chante
Quelque chose.... ou rien. (*Bis.*)

Quoique l'élégante Aurore
Soit sur le retour,
Son minois pourrait encore
Donner de l'amour;
Et ce fichu, qu'elle attache
Si fort et si bien,
Moi je suis sûr qu'il nous cache
Quelque chose.... ou rien.

Un soir, poussé par la foule
Qui court à Feydeau,
A l'orchestre je me coule
Tout près du rideau:
Verrai-je un nouvel ouvrage,
Un ouvrage ancien?....
J'attends; je verrai, je gage,
Quelque chose.... ou rien.

Chez la brillante Lolotte
Pour se présenter
Il faut jouer la bouillotte;
Je veux en tâter:
De mille gens qu'elle attire
Elle est le soutien;
Tous les jours on en retire
Quelque chose.... ou rien.

J'ai perdu tout, et mon coffre
N'est que trop léger;
Je vais chez Mondor, qui m'offre
De me protéger:
Il veut me servir de père,
Et par ce moyen
J'obtiendrai bientôt, j'espère,
Quelque chose.... ou rien.

Quand j'ai fait un vaudeville
Je suis très-flatté
Qu'il fasse courir la ville
Dans sa nouveauté;
Et si la recette est forte,
Vous devinez bien
Qu'à l'auteur cela rapporte
Quelque chose.... ou rien.

L'obscurité n'importune
Que les insensés;
Je me ris de la fortune
Des gens bien placés:
Sur l'avenir je me fonde
En joyeux chrétien;
Je serai dans l'autre monde
Quelque chose.... ou rien.

De Bacchus chantant la gloire,
Et suivant les pas,
En son honneur je veux boire
Jusqu'à mon trépas;
Et dans cet instant, que brave
Tout Epicurien,
On trouvera dans ma cave
Quelque chose.... ou rien.

M. Armand-Gouffé.

LE VIN NOUVEAU.

Air : Du lendemain.

Amis, la cuve bouillonne;
De nos verres armons-nous;
Des dons offerts par l'Automne
Allons goûter le plus doux:
De la vie ornons le rêve;
Rien ne porte à mon cerveau
Plus de gaîté que la sève
Du vin nouveau. } *Bis en chœur.*

Ce Chaulieu de qui les traces
Guident mes pas chancelans,
Par quel art avec les Graces
Joua-t-il jusqu'à cent ans?
En riant s'il fit la route,
C'est qu'il meublait son caveau
De *Tocane* ou mère-goutte
Du vin nouveau.

Arbois, ta liqueur nouvelle
Plut au meilleur des Henris:
Vive Dieu! que Gabrielle
En connut bien tout le prix!
Ta mousse égaye une fête
Bien plus que le vieux Bordeau,
Et redonne au tête à tête
Un feu nouveau.

Vieux nectar, vieille ambroisie
Sont pour Minerve et Junon;
D'un vin nouveau la saillie
Pourrait troubler leur raison:
Mais du nectar qu'à Cythère
Foule un dieu portant bandeau,
Celui que Vénus préfère,
C'est le nouveau.

De deux vins sur le Parnasse
Châlons emplit ses tonneaux;
L'un, vieux, dont buvaient Horace,
Et Racine et Despréaux:
L'autre a la saveur plus forte;
Mais quoiqu'il pique on sent l'eau:
C'est là que le vieux l'emporte
Sur le nouveau.

M. DE LA MADELAINE.

ÉLOGE DES GRACES.

AIR : Je croyais pouvoir en tous lieux.

Chaque chose a son beau côté;
J'en pourrais citer mille preuves;
C'est une vieille vérité;
Mais en est-il beaucoup de neuves?
Nous faudra-t-il peindre toujours
Un temps calme, un ciel sans nuages?
On a tout dit sur les beaux jours;
Moi je veux chanter les orages.

Du printemps les riantes fleurs
Ne sont encor que des promesses;
Mais dans les fécondes chaleurs
L'été prodigue les richesses:
L'automne vient pour attrister
Et notre vie et nos bocages;
L'hiver se passe à regretter
La belle saison des orages.

Errante au milieu des forêts,
La tendre veuve de Sychée,
De la foudre craignant les traits,
Dans une grotte s'est cachée :
Enée, en ces lieux embusqué,
Du moment saisit l'avantage,
Et cet hymen, un peu brusqué,
S'improvise pendant l'orage.

Depuis deux ans Laure et Melcourt
Dans l'hymen trouvent le divorce :
Le tonnerre gronde; elle accourt;
De la calmer l'époux s'efforce.
Six mois après de sa frayeur
Laure lui donne un autre gage.
Melcourt consulte le docteur :
C'est, dit-il, l'effet de l'orage.

Quand le nautonier sur les mers
Poursuit sa course périlleuse,
Il aime à voir les flots amers
Tourmenter sa nef orgueilleuse ;
Mais si dans un calme honteux
Neptune enchaîne son courage,
Au ciel en adressant des vœux
Il ne demande qu'un orage.

Au champ d'honneur, au champ des arts
Vous qui poursuivez la victoire,
Tout est périls, tout est hasards
Dans la carrière de la gloire ;
Pour atteindre aux succès brillans
Sachez affronter les naufrages ;
La noble palme des talens
Fleurit au milieu des orages.

La vie est un vaste océan
Où chacun de nous s'achemine ;
L'un fait sa course en moins d'un an,
L'autre en un siècle la termine :
C'est là que finit le rapport,
Car dans ce risible voyage
La crainte nous amène au port,
L'espoir nous suivait dans l'orage.

M. de Jouy.

LA POUDRE.

AIR : De la Cinquième édition.

Sur mes talens, sur mon esprit
Comme on n'entend parler personne,
Aujourd'hui pour faire du *bruit*
C'est la *poudre* que je chansonne :
Plus d'un censeur en m'écoutant
S'écrîta, bien loin de m'absoudre :
Il chante la *poudre*, et pourtant
Il n'a pas inventé la *poudre*.

Sur les quais plus d'un galopin
Répète à la foule ébahie :
Ma *poudre* de perlinpinpin
Peut guérir toute maladie :
De ma *poudre* ne riez pas ;
Avec elle on peut en découdre ;
Cassez-vous les jambes, les bras,
Moi je m'en moque avec ma *poudre*.

Madame Gertrude, voulant
Marier sa fille Angélique,
Répétait à chaque galant:
Ma fille est une fille unique;
Ma fille n'a point de défauts;
Elle sait tricotter et coudre....
Et c'est avec tous ces grands mots
Qu'aux yeux on jette de la *poudre*.

Lorsque l'esprit n'arrive point,
Pour bien conduire quelques trames
Il faut consulter sur ce point
Nos grands faiseurs de mélodrames;
Mettant l'artifice en crédit,
Ces messieurs font tomber la foudre;
Et s'ils sont avares d'esprit,
Ils sont très-prodigues de *poudre*.

Galans, tout change chaque jour;
Et pour plaire à certaines belles
Si vous n'avez que de l'amour,
Vous trouverez bien des cruelles:
Pourtant à prendre un doux essor
Quand vous ne pourrez les résoudre,
Semez un peu de *poudre* d'or....
L'amour prendra comme la *poudre*.

Vouloir qu'un aveugle chez nous
Distingue un blanc d'avec un nègre;
Vouloir prendre tous les filoux,
Les mouches avec du vinaigre;
Vouloir qu'un savant de Paris
Distingue un *gland* d'avec un *coudre*,
Qu'un chat épargne les souris,
C'est aux moineaux tirer sa *poudre*.

Quand on découvre des complots
Il faut chercher à les dissoudre;
Pour faire couper des couteaux
Il faut avec soin les émoudre;
Il faut pour moudre du moka....
Mais la rime restant muette,
Mes chers amis, je n'ai plus qu'à
Prendre la *poudre* d'escampette.

M. Brazier.

L'OCCASION FAIT LE LARRON.

AIR : Tenez, moi je suis un bonhomme.

Le brigandage est à la mode;
Il faut voler, il faut piller;
C'est le moyen le plus commode
De s'enrichir et de briller:
Au spectacle ainsi qu'à l'église,
Au Palais ainsi qu'au Perron
On a pris partout pour devise :
L'occasion fait le larron.

Au Pinde pour prendre racine
Plus d'un poëte, fin renard,
A pillé Corneille et Racine,
A pillé Molière et Regnard;
Dans mes chansons si l'on m'accuse
De piller Panard ou Piron,
Que mon refrain soit mon excuse;
L'occasion fait le larron.

Partout on trompe, on dévalise;
On volerait je ne sais où.
Que voit-on par fois à l'église?
Jeune coquette et vieux filou,
Tandis que le pasteur démontre
Sa morale dans un sermon,
L'un prend un cœur, l'autre une montre:
L'occasion fait le larron.

Au palais vous savez qu'on gruge
Les veuves et les orphelins;
Et cependant c'est là qu'on juge
Les maladroits et les coquins:
Pendant qu'on se bat, qu'on se roule
Pour voir condamner un fripon,
Trente se glissent dans la foule:
L'occasion fait le larron.

La loterie et les tontines,
Les maisons de prêt et de jeux
Sont des écoles de rapines,
Et le tombeau des malheureux:
Un novice veut tout connaître;
Il y reçoit mainte leçon,
Et bientôt il est passé maître:
L'occasion fait le larron.

Butin d'amour seul m'intéresse;
Vive ce genre de larcin!
D'un ami je prends la maîtresse,
Et la femme de mon voisin:
En vain je voudrais être sage
Auprès d'un aimable tendron;
Le voisin dort, l'ami voyage:
L'occasion fait le larron.

Moi j'approuve ce vieil adage:
Les batailles font les héros;
L'expérience fait le sage,
Et les richesses font les sots;
Les louanges font la coquette;
Le Champagne fait le luron;
La nature fait le poëte;
L'occasion fait le larron.

Mais des voleurs le plus avide,
Le plus barbare c'est le Temps;
Souvent dans sa course rapide
Il moissonne nos plus beaux ans:
Demain il nous prendra peut-être;
Vidons jusqu'au dernier flacon;
Méfions-nous de ce vieux traître:
L'occasion fait le larron.

M. Francis.

*

Lis' qu'a disparu d' chez elle
Un d' ces quat' matins,
A son r'tour comme d' pus belle
Prend d's z'airs enfantins:
J'épous'rai queuqu' bon apôtre,
Dit-elle en s' coiffant;
Me v'là fille tout comm' un autre:
I gn'ya pus d'enfant.

Les jeun' garçons qu'on enrôle
Quand i sont là-bas
Sav' bentôt jouer leux rôle
Comm' de vieux soldats;
Aussi v'là pourquoi nous sommes
Partout triomphans:
Les conscrits sont tous des hommes;
I gn'ya pus d'enfans.

Enfin le pus p'tit légisse
Est un Cicéron;
Not' voisin, qu'est herborisse,
Est Pline ou Buffon;
Les embryons du Parnasse
Sont des éléphans,
Et tout ça fait dire en masse:
I gn'ya pus d'enfans.

M. Antignac.

QUESTION DE GRAMMAIRE.

Air de la pipe de tabac.

Dans le français voulant s'instruire,
Un Anglais, assez curieux,
Me demandait quand il faut dire
Ce qu'on fait *de mieux* ou *le mieux*.
—Quand ton peuple nous fait la guerre
Ce n'est pas ce qu'il fait *de mieux;*
Quand il livre un combat sur terre
Ce n'est pas ce qu'il fait *le mieux*.

Tout le jour d'une sainte vie
Soutenant les dehors pieux,
La prude *Alix* nous édifie;
Voilà ce qu'elle fait *de mieux :*
Alix durant la nuit obscure
Dans un boudoir délicieux
S'en dédommage avec usure....
Voilà ce qu'elle fait *le mieux*.

Très-gaîment un journal déchire
Un livre utile et sérieux;
Hé bien! quoiqu'il nous fasse rire,
Ce n'est pas ce qu'il fait *de mieux*.
Plus honnête quand on le paye
Pour un mélodrame ennuyeux,
A faire un éloge il s'essaye;
Ce n'est pas ce qu'il fait *le mieux*.

Un enthousiaste dans Homère
Ne voit rien que de merveilleux;
Le plus faible endroit sait lui plaire:
C'est, dit-il, ce qu'il fit *le mieux*.
Houdart, n'y trouvant au contraire
Qu'un long fatras fastidieux,
En français voulut le refaire.... [1]
Ce n'est pas ce qu'il fit *le mieux*.

D'exciter les ris du parterre
Que d'acteurs trop ambitieux
Prêtent leur esprit à Molière!
Ce n'est pas ce qu'ils font *de mieux*!
Mais rappeler la bonne école
Par un jeu pur et gracieux,
Ou seulement savoir leur rôle,
Ce n'est pas ce qu'ils font *le mieux*.

(1) L'Iliade en vers français de Lamothe-Houdart.

En trois mois de dépenses folles,
Sans jouir, ce riche orgueilleux
Dissipe cent mille pistoles;
Ce n'est pas ce qu'il fait *de mieux*.
D'une honnête et douce faillite
Pratiquant l'art mystérieux,
Il les regagne encor plus vite....
C'est d'honneur ce qu'il fait *le mieux!*

. . . . . .

Aux noces quand il vint sur terre
Assister le Maître des cieux:
« Hélas! dit un prêcheur austère,
« Ce n'est pas ce qu'il fit *de mieux!* » [1]
Dieu voulait dans ce grand voyage
Corriger l'homme vicieux,
Le rendre plus humain, plus sage....
Ce n'est pas ce qu'il fit *le mieux*.

Joignant l'exactitude au zèle,
D'un pas ferme, d'un cœur joyeux,
Marcher où le devoir appelle,
C'est ce qu'on peut faire *de mieux*:
Mais le plaisir sur les affaires
L'emporte en tout temps, en tous lieux;
Ce qu'on fait *de mieux* est, mes frères,
Rarement ce qu'on fait *le mieux*.

(1) Anecdote connue.

Des couplets que je vous présente
Peut-être un censeur pointilleux
Va dire : Ah ! ce pauvre homme chante ;
Ce n'est pas ce qu'il fait *de mieux* :
Mais qu'on les montre à ma maîtresse ;
Elle dira, baissant les yeux :
Quoique sa chanson m'intéresse,
Ce n'est pas ce qu'il fait *le mieux*.

M. Eusèbe-Salvertе.

LE PETIT GARGANTUA,

RONDE GOURMANDE.

AIR : Quand on sait aimer et plaire.

QUAND on sait manger et boire
A-t-on besoin d'autre bien?
Sans son ventre et sa mâchoire
Le plus riche n'aurait rien.

La table, amante fidèle,
Eut notre premier désir,
Et du vieillard qui chancèle
Elle est le dernier plaisir.

Quand on sait, etc.

D'une science importune
Le pédant se targue en vain;
Où le traiteur fait fortune
Le libraire meurt de faim.

Quand on sait, etc.

Les noms si beaux de Corneille,
Démosthène et Scipion,
Sonnent moins à mon oreille
Que celui d'Amphitryon.

Quand on sait, etc.

Pauvre au sein de l'abondance,
Midas, Tantale nouveau,
Eût troqué son opulence
Contre un plat de fricandeau.

Quand on sait, etc.

Si de l'amoureux manége
La fatigue me séduit,
C'est qu'elle a le privilége
De tripler mon appétit.

Quand on sait, etc.

A parcourir les deux mondes
Colomb en vain s'illustra;
Amis, des machines rondes
La plus belle la voilà. [1]

Quand on sait, etc.

(1) En se frappant le ventre.

Le chagrin, la sombre envie
Mangent peu, n'engraissent point;
Mais la bonté, la folie
Ont pour cachet l'embonpoint.

Quand on sait, etc.

Si Jean-Jacque eut l'humeur aigre;
Si Panard ne boudait pas,
C'est que Jean-Jacque était maigre;
C'est que Panard était gras.

Quand on sait, etc.

Elevons dans cette enceinte
Une statue à Comus,
Et, pleins d'une ferveur sainte,
Gravons-y cet *oremus:*

Quand on sait, etc.

Que la statue embaumée
Protège nos gais festins,
Et s'anime à la fumée
Et des sauces et des vins.

Quand on sait, etc.

Qu'enfin en vapeur épaisse
L'encens monte vers les cieux,
Et porte ce cri d'ivresse
Jusqu'à la table des dieux:

Quand on sait manger et boire
A-t-on besoin d'autre bien?
Sans son ventre et sa mâchoire
Le plus riche n'aurait rien.

M. Désaugiers.

CHANSONS SUR LES MOTS DONNÉS.

LES ALMANACHS.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

Si j'avais le secret de faire
Chez vous la pluie et le beau temps;
Si j'avais le talent de plaire
Par quelques almanachs chantans,
Près de vous je verrais ma muse
S'égayer par d'heureux mic-macs,
Et n'aurais point besoin d'excuse
Pour débiter mes almanachs. } *Bis.*

Lise à quinze ans, loin de sa mère,
Ecoutait les propos d'amour,
Et bientôt quitta sa chaumière
Pour suivre un jeune troubadour:
Rien ne manquait cette journée;
Son cœur seul, rempli d'un tic-tac,
Lui prédit mieux sa destinée
Que notre meilleur almanach.

*

L'Amour fait pour toutes les belles
Des almanachs grands et petits;
Il y trace toujours pour elles
Les devoirs par le cœur prescrits;
Mais à ses lois, souvent rebelles,
Elles montrent le fond du sac,
Et le jour qui les voit fidelles
Est effacé de l'almanach.

L...s F.....s, *abonné de Paris.*

MÊME SUJET.

Air du petit Matelot.

Amis, il est un certain livre,
Utile aux sots comme aux savans,
Guide fidèle qu'il faut suivre
Pour faire un bon emploi du temps;
Souvent sans sa règle immuable
L'homme agirait *ab hoc ab hac:*
Quel est donc ce livre admirable?
Ce livre c'est un almanach. (*Bis.*)

Là d'une prunelle furtive
Lise, en proie à des feux naissans,
Guette la date trop tardive
Qui doit accomplir ses quinze ans;
Tandis qu'Eglé, vieille coquette,
Y voit l'époque où pour toujours
Le Temps va sonner la retraite
Et des Plaisirs et des Amours.

D'un pareil livre l'existence
Dure peu, doit bientôt finir;
L'an qui lui donna la naissance
Avec lui le verra mourir:
Mainte œuvre d'abord bien prônée,
Souvent est dans le même cas,
Et se voit au bout de l'année
Mise au rang des vieux almanachs.

M. ***, *abonné de Metz.*

Nota. On peut faire de ces deux chansons une chanson fort jolie; nous laissons ce soin à l'intelligence de nos lecteurs: cela sera d'autant plus facile, que ces deux chansons vont sur le même air.

COUPLET
SUR LES TROIS MOTS DONNÉS,

POT-POURRI.

Air : Mes bons amis.

Mon estomac,
Voilà mon *almanach*;
Et pour chômer la *Saint-Grégoire*
C'est donc en vain
Que j'attendrais le *vingt*;
Tout quantième est celui de boire :
Or, sans tant de micmac,
Moi de tout *abstinence*
J'efface Vigiles, Carême,
Quatre-Temps, l'Avent.... soit abus
Que les disciples de Comus
Regardent d'un œil d'anathème.

M. DE PONS, *de Brioude.*

LA CONCEPTION,

MOT DONNÉ.

AIR : Tenez, moi je suis un bonhomme.
ou : J'ai vu partout dans mes voyages.

Sur un sujet bien peu lyrique
Lorsque je prétends m'exercer
Je crois entendre la critique
Qui me prescrit d'y renoncer;
Mais j'aurai du moins pour excuse
Une excellente intention,
Car un seul mot est pour ma muse
Une forte *conception.*

Agnès, aussi simple que sage,
Et qui rougit à tout moment,
Chaque jour se forme avec l'âge,
Et *conçoit* plus facilement:
Bientôt même elle aura sans doute
Un peu de réputation;
Car on sait que rien ne lui coûte
Pour montrer sa *conception.*

La *conception* et le style
Sont assez rares à trouver,
Et l'on *conçoit* qu'il est facile
De parvenir à le prouver:
Combien de gens, qui font paraître
Les plus hautes prétentions,
Dans le monde se font connaître
Par leurs minces *conceptions!*

M. Fromentin, *de Tonnerre.*

LE TIVOLI D'HIVER,

POT-POURRI.

« Doux printemps, si frais, si joli,
« Reviens parmi nous, et rends-nous *Tivoli!* »

AIR : Je vous comprendrai toujours bien.

Mais, ô surprise! heureux destin!
C'est *Tivoli* que l'on affiche! [1]
Quoi! l'on nous promet un jardin!....
Aux badauds c'est pour faire niche:
N'importe, comme curieux,
Une belle annonce me touche;
Courons sans retard en ces lieux,
Car je suis un peu (*ter*) gobe-mouche.

(1) Le Tivoli d'hiver est situé *rue de Grenelle-Saint-Honoré*; les fêtes que l'on y donne ont lieu régulièrement les jeudis et les dimanches.

AIR : Reveillez-vous, belle endormie.

D'abord j'aperçois une salle
Où les danseurs vont se ranger ;
En agrémens rien ne l'égale. . . .
Si ce n'est la salle à manger. [1]

AIR : Nommés précepteurs d'amour.

Godequ par ses sauts périlleux
Est ma foi bien digne de plaire,
Et sur la corde il danse mieux
Que l'on ne danse sur la terre. [2]

AIR : Jardinier, ne vois-tu pas.

De *Saqui* l'art est profond ;
Sans être maniaque
On admire son aplomb,
Et toujours de grand cœur on
La claque. (*ter.*) [3]

---

(1) La salle de danse du Tivoli d'hiver est vaste, c[illegible] mode, agréablement décorée.

(2) Ingénieux à multiplier les plaisirs du public, M. Ba[illegible] neux, administrateur de cet établissement, a imaginé d[e] placer entre les con[illegible]-danses et les walses des exercices sur la corde tendue. On y voit, avec surprise, le jeune Godeau, qui, n'ayant pas encore atteint sa seizième année, surpasse déjà les Forioso et les Ravel ; le saut périlleux n'est qu'un jeu pour lui ; il le répète plusieurs fois de suite avec autant de facilité que les sauts les plus ordinaires.

(3) Madame Saqui offre sur la corde la légèreté [et]

AIR : Aux montagnes de la Savoie.

Mais où court donc sur la montagne
Cette foule de curieux?
Je m'empresse et les accompagne
Dans plus d'un sentier tortueux;
Je monte, et près du ciel j'avance;
En paradis déjà je suis en espérance. [1]

AIR : Pégase est un cheval qui porte.

Un jardin!.... ô plaisir extrême!
Ce lieu serait-il enchanté?
Comment! au sein de l'hiver même
On se croit encore en été!
Ma surprise ne peut se peindre;
Non, je n'ai vu rien de pareil:
Dans ce jardin l'on ne peut craindre
Le vent ni les coups de soleil. [2]

---

l'oiseau; elle y exécute des sauts qu'aucune femme avant elle n'avait osé tenter. Madame Alphonse Foriose se distingue aussi au Tivoli d'hiver par des pas vifs et gracieux, et Longuemare par sa force et son aplomb.

(1) Une seconde salle, destinée à diverses récréations, a été construite au-dessus de la salle de danse. Pour y monter on a pratiqué un escalier croisé à jour, qui figure une montagne : la circulation continuelle que l'on y remarque forme un tableau très-animé.

(2) La salle des récréations représente un jardin.

Air du vaudeville d'Arlequin Afficheur, *ou* de l'Opéra-Comique.

Sous un feuillage verdoyant
Ainsi que d'autres je me place :
Je suis attiré par *Préjean ;*
J'aime ses tours de *passe-passe :*
Escamotant avec succès,
On dit quand de lui l'on s'écarte :
« Dans ses tours de cartes jamais
« *Préjean* ne perd la carte. »

AIR : Souvenez-vous-en. *(De M. Denis.)*

Au jardin je fais un tour,
Et m'arrête tour à tour
Au *Devin*, à *Biancchi*,
Aux *Fantoccini ; (Bis.)*
Puis *Olivier* fait ses tours
Qui nous surprennent toujours. [1]

(1) Dans cette salle on voit tour à tour les escamotages de Préjean, le Devin, le Grimacier, les Fantoccinis, les tableaux pittoresques de Dupont, les tours d'adresse et les expériences de physique d'Olivier ; on entend enfin les intermèdes de Bianchi, musicien italien, connu par la composition des Opéras *il Maestro di Capella* et la *Villanella rapita*.

Air : Garder l'incognito. *(Vaudeville de M. Guillaume.)*

Je redescends alors aux galeries,
Aspect charmant qui m'offre mille appas;
Je vois maintes femmes jolies
Danser.... sans faire de *faux-pas*. (*Bis.*) [1]
Quels sons divins!... l'âme en est attendrie;
C'est un concert. — Je l'aime fort.
Pour applaudir ce *concert d'harmonie*
On est toujours d'accord. (*Bis.*) [2]

Air de Calpigi.

On s'ennuie à la comédie;
On s'ennuie à la tragédie;
Les nouveaux drames on les fuit;
Jour et nuit l'ennui nous poursuit; (*Bis.*)
Mais, *Tivoli*, tes belles fêtes
L'été, l'hiver tournent les têtes;
C'est là vraiment que l'on jouit,
Qu'on rit et qu'on se divertit. (*Bis*). [3]

M. Coupart, *abonné de Paris.*

---

(1) Les galeries que l'on a pratiquées sur la longueur de la salle de danse sont très-commodes pour les personnes qui ne dansent point, et produisent un coup d'œil agréable.

(2) Outre les divertissemens dont nous venons de parler un orchestre bien composé exécute des concerts d'harmonie.

(3) Ce qu'on vient de lire prouve que le Tivoli d'hiver, comme celui d'été offre une singulière variété de divertissemens. M. Baneux est le premier qui ait eu l'heureuse idée de les rassembler dans un seul local; et le pendant de son établissement n'existe dans aucune capitale de l'Europe.

(Note des Editeurs.)

BOUTS RIMÉS

à remplir par MM. les Abonnés.

Santé
Prospérité
Année
Terminée
Editeur
Invite
Lecteur
Vite
Au *Renouvellement*
D'*Abonnement.*

MOTS DONNÉS.

Les trois sujets de Chansons à remplir par MM. les Abonnés pour le mois de Janvier sont:

Poste,
Argent,
Quittance.

LE CAFÉ,

OU

L'APRÈS-DINÉE.

VARIÉTÉS.

ANNONCE.

Le *Caveau Moderne*, ou le *Rocher de Cancalle*, chansonnier de table, composé des meilleures chansons de l'*ancien Caveau*, des *Dîners du Vaudeville*, de la Société Epicurienne du *Caveau Moderne*, etc., et orné de

musique, vol. in-18 de 364 pages.

Troisième volume.

Prix pour Paris..... 1 fr. 80 c.

Franc de port..... 2 fr. 25 c.

Papier vélin, cartonné par Bradel..... 3 fr. 50 c.

Le port aux frais de l'acquéreur.

Les deux premiers volumes se vendent le même prix.

« Nous avons tout lieu d'espérer, » disions-nous dans l'Avertissement de notre deuxième volume, « que nos collaborateurs continuant « de produire des ouvrages dignes des précé- « dens, le Public ne cessera pas de les encou- « rager : le Public les encourageant, ils chan- « teront de plus en plus ; s'ils chantent de plus « en plus, nous les imprimerons de mieux en « mieux, et si chacun y trouve son compte « tout ira le mieux du monde. »

Notre espérance s'est réalisée, et, d'accord avec la société du CAVEAU MODERNE, dont nous nous glorifions de publier les ouvrages, nous donnons au Public chantant un troisième volume, qui ne le cède en rien à ses deux aînés ; comme eux il renferme des Chansons de l'ANCIEN CAVEAU et de plusieurs autres *Epicuriens* morts ou vivans, et qui n'en ont pas moins que

les convives du CAVEAU MODERNE des titres à la reconnaissance des *amis de la joie*; comme eux il remplace les *Dîners du Vaudeville*, cessés depuis six ans, et dont on cherche effrontément à faire revivre le titre pour tromper la crédulité publique.

Ce volume contient de plus quelques airs notés, et une liste de différens airs sur lesquels on peut chanter les chansons de chaque rhythme.

Nous ne doutons pas que ce procédé nouveau ne soit d'une grande ressource, surtout pour les personnes qui ne savent point la musique, et qui ne connaissent qu'un certain nombre d'airs.

CAPELLE et RENARD.

La chanson suivante, d'un des plus célèbres auteurs de l'*ancien Caveau*, fait partie du volume que nous annonçons; nous pensons que nos lecteurs la verront avec plaisir.

LE JEUNE ET LE VIEUX,

VAUDEVILLE.

AIR : Tu croyais en aimant Collette.

Je veux que l'on serve à ma table
Ce qu'il faut dans chaque saison :
La jeune chair m'est agréable,
Et j'aime fort le vieux poisson.

Lorsqu'avec le voisin Grégoire
Je vais au *Cerceau* (1) m'héberger,
Le vieux fromage nous fait boire,
Et le pain frais nous fait manger.

L'amitié, comme la tendresse,
Partage en tout temps mon ardeur:
Vieux amis et jeune maîtresse
Sont l'amusement de mon cœur.

Plus d'une belle en cette ville
Sait ménager en même temps
Pour l'agréable et pour l'utile
Jeunes plumets et vieux traitans.

Sur la fièvre et sur la migraine
Un vieux médecin parle bien;
Mais, ma foi, pour ouvrir la veine
Vive un jeune chirurgien!

Jeune fille et vieille compagne
Servent d'enseigne aux libertins:
Vieux bourguignon, jeune champagne
Font l'agrément de nos festins.

(1) Nom d'un cabaret de ce temps-là.

J'aime au pays de l'harmonie
De jeunes voix et de vieux chants ;
Il faut en fait de symphonie
Jeunes mains et vieux instrumens.

Souvent des épouses jeunettes
Rendent papas de vieux barbons ;
Vieux coqs avec jeunes poulettes
Font des œufs qui sont beaux et bons.

Il faut aux aides et domaines
Vieux directeurs, jeunes commis ;
Jeunes soldats, vieux capitaines
Sont bons contre nos ennemis.

Dans un char ou sur une flotte
Qui veut bien aller doit chercher
Jeunes matelots, vieux pilote,
Jeunes chevaux et vieux cocher.

La docte antiquité surpasse
Tous nos ouvrages les plus beaux ;
Phébus met dans la même classe
Vieux almanachs et vers nouveaux.

A vieux tableaux neuve bordure,
Bride neuve à vieille jument,
A vieux bouquins neuve reliure
Font encor venir le marchand.

Aux devoirs mari qui déroge
Se fait jouer de mauvais tours ;
A jeune femme et vieille horloge
Il faut regarder tous les jours.

Belle figure et bonne grâce
Mènent au comptoir le chaland ;
La vieille marchandise passe
Quand un jeune objet nous la vend.

Je mets, quand la bise est piquante,
Vieille perruque et bon manteau ;
Je prends, quand la cigale chante,
Perruque neuve et vieux chapeau.

Un certain soupçon me tourmente
Quand je vois aller au serein
Vieux maître et jeune gouvernante,
Jeune fillette et vieux parrain.

Ce qu'en vingt ans gagna le père
Le fils le mange en un quartier ;
Les vieux écus ne restent guère
Dans les mains d'un jeune héritier.

Contre qui voudra je parie
Qu'un baudet en beau velours neuf
Plaira cent fois mieux à Sylvie
Qu'un savant en vieux drap d'Elbeuf.

De peur que trop tôt on ne meure
Il faut fuir les déréglemens :
Quand on fait le vieux de bonne heure
On est jeune pendant long-temps.

PANARD.

ÉLÉGIE.

ELLE est à moi !... Ses pleurs, sa résistance,
Mes désirs n'ont rien écouté.
Elle est à moi !... Bonheur ! ah ! de ton existence
Jusqu'à présent j'avais douté !

Loin de la ville et de sa mère,
A l'ombre d'un bocage épais,
Secret asile du mystère,
Le cœur pensif, les yeux distraits,
A la plus douce rêverie
Innocemment elle s'abandonnait.
Heureux qui fait rêver une fille jolie !
Mon nom sur ses lèvres errait,
Et sa douce voix murmurait :
Que n'est-il là le bonheur de ma vie !

Il était là.... le bonheur de sa vie;
En souriant il l'écoutait;
Ses regards perçaient le feuillage,
Et sa main tremblante écartait
Le rameau flexible et discret
Qui la couvrait de son ombrage.
Bientôt il est à ses genoux;
Dans son impétueuse ivresse,
Abusant d'un aveu si doux,
Il prie, il conjure, il caresse,
Et d'une première faiblesse
Hâte le fortuné moment.
Un nuage couvre sa vue:
Elle soupire; elle est émue,
Et dans les bras de son amant,
Par son cœur, par l'amour vaincue,
Elle succombe mollement;
Sa main timide et caressante
Sur son cœur le presse à son tour:
Inquiète, heureuse et tremblante,
De sa bouche humide et brûlante
Un cri s'échappe.... Elle a connu l'amour.

M. A. DE ROUGEMONT.

LA CURE.

Un vieux Châtelain moliniste,
Connu par sa dévotion,
Avait pris en aversion
Jusqu'au nom seul de janséniste.
Or, il advint que son Curé,
Zélé comme lui pour la Bulle,
Et partant aussi ridicule,
Au demeurant fort révéré,
Eut le chagrin d'être enterré.
Le choix du nouveau titulaire
Appartenait au Châtelain:
Il se disposait à le faire,
Lorsque dans sa chambre un matin
Son neveu gaîment se présente,
Et sans y mettre de façon
Demande la place vacante
Pour son ancien ami Damon,
Jeune lévite fort aimable.
Quoi! s'écria le vieux seigneur,
Me proposer un choix semblable!
Un janséniste! quelle horreur!
— Janséniste! c'est un bon diable,
Qui ne croit même pas en Dieu,
Mon cher oncle, je vous assure.
— Hé bien! en ce cas, mon neveu,
Dites-lui qu'il aura la Cure.

M. G. Duval.

ÉNIGMES, CHARADES, LOGOGRIPHES.

Le mot de l'Enigme insérée dans le Cahier de *Novembre* est Rue.

Celui de la Charade-Logogr. est Ami-don.

Celui du Logogriphe est Baiser, où l'on trouve *braise, aise, ris, bis,* etc.

Messieurs les Abonnés qui ont deviné ces trois mots sont:
MM.

Guichard, de Paris.
Walker, de Vienne. (Autriche.)
L....s F...s, de Paris.
Valentin Meyer, de Mulhouse.
Rocques, de Berlin.
Simon, de Paris.
Duval, de Bruxelles.
R. R., de Reims.
P. F., de la même ville.
Clément, de Toulouse.
Mulochot, de Paris.

Siphn, de Bevereu. (Escaut.)
Bailly, de Béthune.
Faure, de Toulouse.
Duprat, de Brest.
Grégoire, de Bordeaux.
Carret, de Paris.

Parmi les pièces qui nous sont parvenues à ce sujet nous avons distingué celles qui suivent.

AIR : Au soin que je prends de ma gloire.

TANDIS qu'un Espagnol timide
Dans la *rue*, au déclin du jour,
Sous le balcon de Lemaïde
Chante son tourment, son amour,
Un Français, ami de la belle,
En offrant le don de son cœur,
Aux doux chants de l'amant fidèle
Prend un *baiser*, devient vainqueur.

P. F., *abonné de Reims*.

MON BONHEUR.

Voici, messieurs, mon plan sur le bonheur :
Je veux d'abord avoir pignon sur *rue*,
D'un bon *ami* bien m'assurer le cœur,
Et des plaisirs héberger la cohue ;

De la fortune ensuite au second rang
Je mets le *don ;* puis maîtresse jolie
Qui d'un *baiser* me régale souvent :
Avec cela, ma foi, vive la vie !

M. Bailly, *de Béthune.*

SUR LES ÉNIGMES.

INVITATION A LA CLORIS DU LOGOGRIPHE.

« A votre *ami* donnez, exigeante Cloris,
« Ce *don* des dieux, un *baiser* tout de *braise;*
« Il le mérite, et vous l'avez promis :
« Qu'une telle faveur va lui procurer d'*aise!!!*
« S'il demandait, s'il exigeait un *bis*,
« Point de rigueur ; qu'un aimable *sourire*
« Lui donne l'assurance
« Qu'il peut le prendre et qu'il est le doux prix
« De son travail et de sa complaisance. »

M. Stpun, *abonné de Beveren.* (Escaut.)

MOTS DU LOGOGRIPHE.

Sur mon front, en passant, du plus flatteur *baiser*
Eglé vint me favoriser ;
Je sentis ce baiser plus chaud qu'ardente *braise :*
Dieu sait à quel point je fus *aise*,
Aise de ce plaisir qui n'admet point les *ris*,
Et qui fit naître en moi le vif désir du *bis !*

M. Guichard.

CHARADE

adressée à l'auteur de l'Enigme insérée dans le numéro dernier.

Je sais ton mot, beau Sphinx, et j'en fais mon dernier :
Si rarement dans lui nous voyons mon entier,
En revanche souvent on y voit mon premier.

M. MULOCHOT, *de Paris.*

CHARADE.

Pourquoi court-on à mon entier?
C'est qu'on y joue ; et puis quand finit la journée
On vient auprès de mon dernier
Attendre une nuit fortunée,
Et prendre en l'attendant... hé bien! quoi?.. Mon premier.

L. M.

CHARADE.

Si mon premier n'est que *tache*,
Mon second est toujours *pis;*
Mais aux crêmes mon tout avec succès s'attache,
Et de tous deux ainsi se redouble le prix.

L. F., *du Calvados.*

MODES.

On emploie beaucoup de plumes, malgré leur rareté, surtout pour les toques habillées et les chapeaux de parure. Les toques se font à très-petit bord; on met dessus trois, quatre, cinq, jusqu'à six plumes. Les fleurs commencent à devenir rares; celles qu'on voit sont l'œillet-d'Inde sur les chapeaux, et sur les coiffures en cheveux, les boutons de rose, le réséda, l'héliotrope et le jasmin mélangés. Une mode qu'on croyait passée, celle des chapeaux de paille noire, reprend avec fureur; on met sur ces chapeaux trois ou quatre plumes plates et frisées. Le velours noir ne s'emploie dans les bons magasins qu'en petites capotes avec des liserés de satin vert et des plumes noires, dont la tête est verte.

Le costume polonais est maintenant adopté par toutes les élégantes du premier ordre pour le négligé paré : dans toutes les réunions

brillantes vous voyez les plus jolies femmes en polonaise de tissu nakarat, doublé d'hermine, de renard noir, ou de martre-zibeline, la toque pareille et des sabots ou brodequins assortis.

Un petit-maître du grand ton veut aussi avoir une fourrure de prix au collet et aux paremens de son spencer, de son carrick ou de sa redingote : cette fourrure est de l'agneau d'Astracan, que l'on remplace dans la moyenne classe par de la panne frisée. Honneur au jeune homme qui se contente de panne! tant de merveilleux par leur dispendieuse toilette sont l'unique cause des fréquentes faillites des crédules tailleurs!

FIN DU CAHIER DE DÉCEMBRE.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans le quatrième trimestre de 1808 (douzième volume de ce Journal.)

LITTÉRATURE ÉPICURIENNE.

	Pages
De la Philosophie de Démocrite.	5
Cours Gastronomique, (Amours de Céline et de Saint-Charles.)	19
Des différens genres de Gaîté.	94
Cours Gastronomique, (Histoire du Capitaine.)	105
Des Progrès de l'Epicuréisme.	189
Cours Gastronomique, (Prologue.)	203
Conclusion.	212

CHANSONS ET COUPLETS.

	Pages
Démocrite, par M. Armand-Gouffé.	39
Les Trous, par M. Francis.	43
Les Occasions de Gaîté, par M. de Jouy.	46
Le Vieux Chevalier, par M. Ph. de la Madelaine.	49
Ma Petite Revue, par M. Antignac.	51
L'Amour en Guerre, par M. Ch. Sartrouville.	54
Le Plaisir et le Déplaisir, par M. Brazier.	57
Le Panorama au Vaudeville, par M. Ducray-Duminil.	60
En Attendant, par M. Désaugiers.	65
C'est déjà fait, par M. Moreau.	68
La Nouveauté, par M***, de Metz.	71
Même sujet, par M. Fromentin, de Tonnerre.	73
L'Habit qu'on retourne n'est qu'un Vieil Habit, par M. Martin-Crécy, de Mayence.	183
Les Trépassés, par M. Coupart, de Paris.	166
Même sujet, par M***, de Paris.	167

Pages
La Colonne de Rhodope, par M. de Piis. 223
Cela viendra, par M. de Rougemont. 229
Quelque Chose ou Rien, par M. Armand-Gouffé. 232
Le Vin Nouveau, par M. Ph. de la Madelaine. 235
Eloge des Orages, par M. de Jouy. 237
La Poudre, par M. Brazier. 240
L'Occasion fait le Larron, par M. Francis. 243
Il n'y a plus d'Enfans, par M. Antignac. 246
Question de Grammaire, par M. Eusèbe Salverte. 249
Le petit Gargantua, par M. Désaugiers. 253
Les Almanachs, par M. L...s F...s. 257
Même sujet, par M. ***, de Metz. 258
Couplet, par M. Pons, de Brioude. 260
La Conception, par M. Fromentin, de Tonnerre. 261
Le Tivoli d'hiver, par M. Coupart. 263
Le Jeune et le Vieux, vaudeville de Panard. 271

ANECDOTES ET CONTES EN VERS.

	Pages
Le Duel appaisé, par M. Capelle.	171
Le Retour, par M. G. Duval.	173
Le *Pater*.	217
La Cure, par M. G. Duval.	277

MÉLANGES.

Le Gibier et les Moines.	18
Le Testament de Saint-Fray.	33
Epigramme dialoguée, par M. Capelle.	78
Elégie, par M. de Rougemont.	273
Epigramme sur un Homme qui avait le nez cramoisi.	104
Impromptu à une jeune Personne qui venait d'obtenir un Prix, par M. Armand-Gouffé.	104
La Confrérie de la Corne, par M. de Kotzbuë.	118
Epitre à Victorine, par M. Moreau.	128
Le Roi et un Sage, apologue, par M. J.-F. G***.	172

Page.
Procès-verbal de la 36e. Séance du *Caveau Moderne*. 183
Lettre à M. le Préfet. 185
Prière de Luther. 201
Conseil, par Panard. 202
Lettre de M. de Villeterque. 219

AVIS DIVERS.

Annonce de la Vestale, pot-pourri de M. Désaugiers. 77
Hommage du *Caveau Moderne* à la Grande Armée. 77
Annonce du *Caveau Moderne*. 269

FIN DE L'ANNÉE 1809.

GRANDES HEURES, in-18, *quatre figures.*

Papier ordinaire, broché. 1f. 80c
Relié en maroquin doré sur tranche. 5 »
— en veau, filet, doré sur tranche. . 4 »
Pap. vélin, relié en maroquin, doré sur tranche. . . . . 6 »
Idem figures coloriées. . . . . 7 »

PETITES HEURES, in-32, *huit figures.*

Papier ordinaire, broché 1 50
Relié en maroquin, doré sur tranche. 4 »
— en veau, filet, doré sur tranche. . 3 »
Pap. vélin et relié en maroquin, doré sur tranche. . . . . 5 »
Idem fig. coloriées. . . . . 6 »

Nota. On ne vend point d'exemplaires en feuille, à cause du placement des gravures, et afin d'éviter les imperfections. Le reliûre se paye comptant.

Premier Cahier de la seconde Souscription des Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire, publiées par M. MALTE-BRUN.

Chaque mois, depuis le 1er septembre 1807, il paraît un cahier de cet ouvrage, accompagné d'une estampe ou d'une carte géographique souvent coloriée.

La première Souscription est complète,

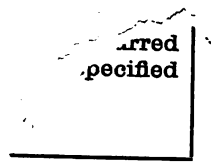
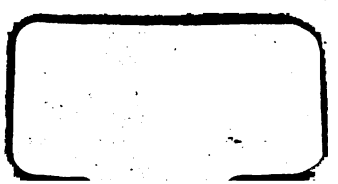
et coûte 27 fr. pour Paris, et 33 fr. par la poste, franc de port. Les personnes qui souscrivent en même temps pour la 1re et 2e Souscriptions, payent la 1re 3 fr. de moins.

Le prix de l'abonnement pour la seconde Souscription est de 24 fr. pour Paris pour 12 cahiers, franc de port, et de 14 fr. pour 6 cahiers. Pour les Départemens, le prix est de 30 fr. pour 12 cahiers, rendus francs de port par la poste, et de 17 fr. pour 6 cahiers. En papier vélin le prix est double.

L'argent et la lettre d'avis doivent être adressés francs de port, à Fr. Buisson, Libraire, rue Git-le-Cœur, N°. 12; et chez Capelle et Renard, Libraires-Commissionnaires, rue J.J.-Rousseau, N°. 6, à Paris.

AVIS.

La maison *Capelle* et *Renard*, spécialement connue comme maison de commission, se charge toujours des envois aux prix de Paris, francs de port et d'emballage, pourvu que l'on prenne pour une somme de *quarante francs*, soit sur son Catalogue, sur ceux des autres libraires de Paris, ou sur les annonces des journaux, en faisant passer les fonds d'avance.


rred
pecified